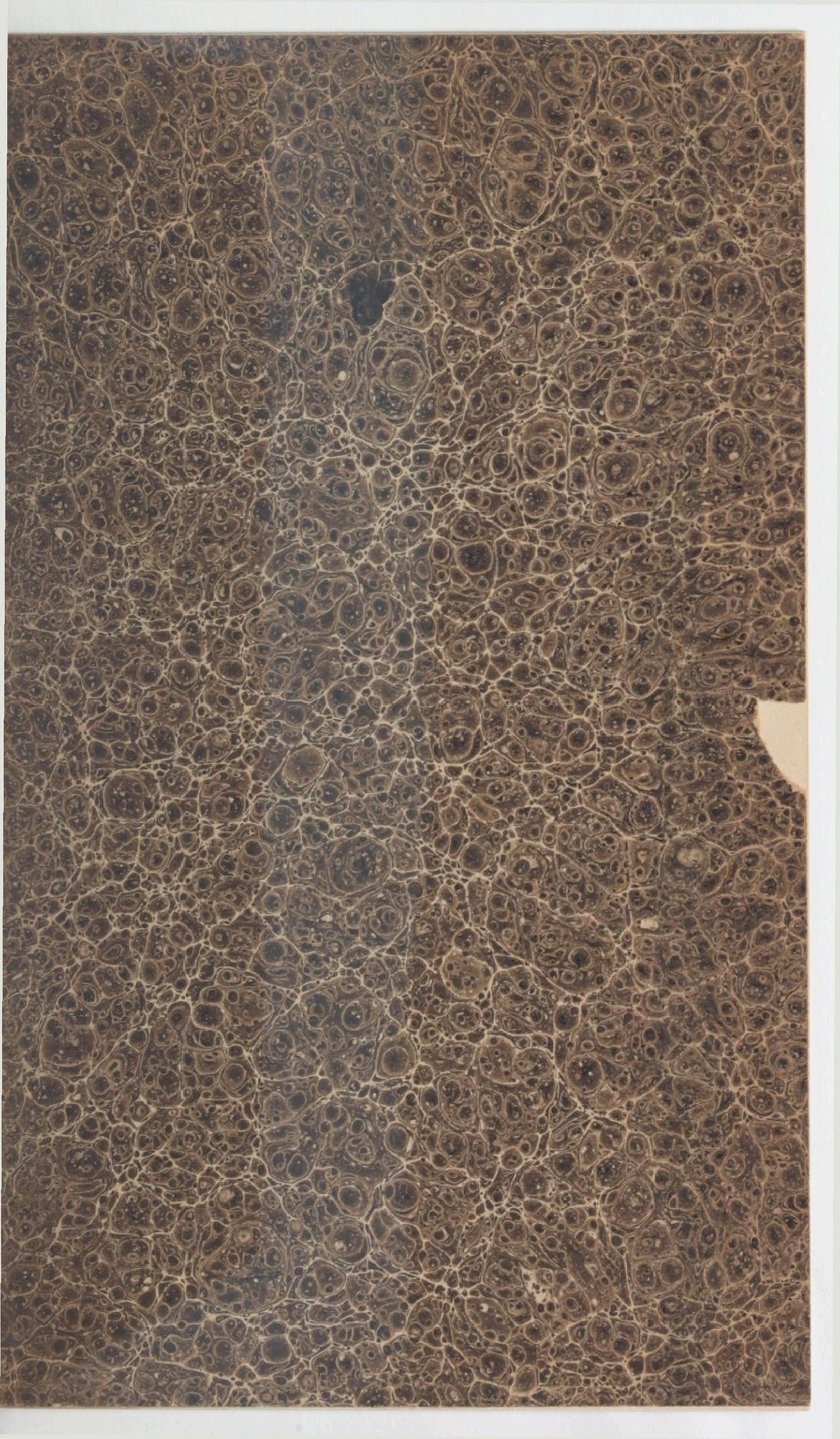
Correspondance de Henri Regnault, annotée et recueillie par Arthur Duparc, suivie du catalogue complet de l'oeuvre de H. [...]







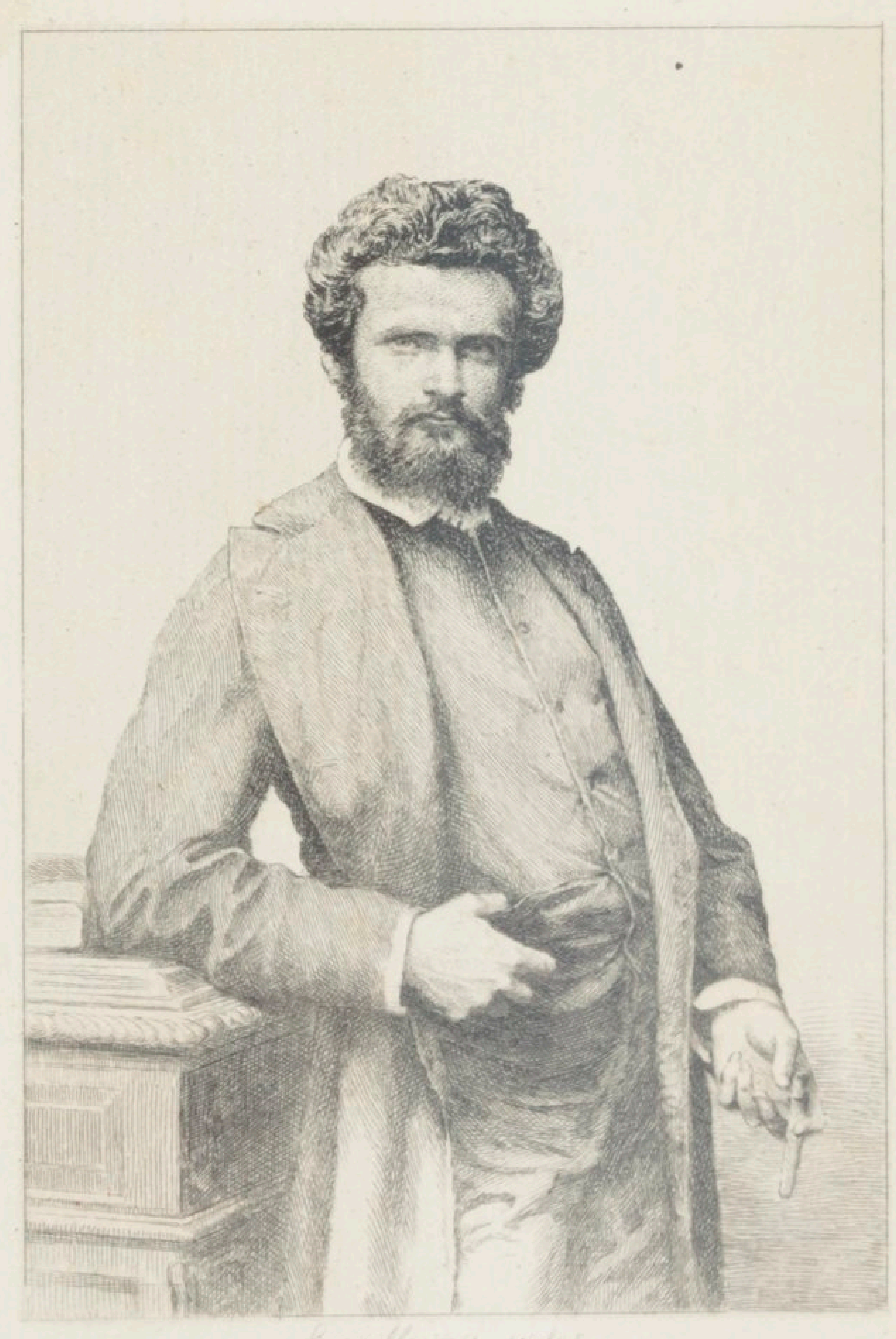
CORRESPONDANCE

DE

HENRI REGNAULT

Il a été tiré 50 exemplaires numérotés, sur papier de Hollande, avec deux épreuves de l'eau-forte avant la lettre, dont une sur chine volant. — Prix : 10 fr.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Laguillermie sculp.

Henri Regnault

CORRESPONDANCE

DE

HENRI REGNAULT

ANNOTÉE ET RECUEILLIE

PAR

ARTHUR DUPARC

SUIVIE DU

CATALOGUE COMPLET DE L'ŒUVRE DE H. REGNAULT

et ornée

D'UN PORTRAIT GRAVÉ A L'EAU-FORTE

PAR M. LAGUILLERMIE

d'après une photographie de M. BERTHAUD



PARIS

CHARPENTIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE, 28

1872

A MONSIEUR VICTOR REGNAULT

MEMBRE DE L'INSTITUT

HOMMAGE RESPECTUEUX

ARTHUR DUPARC

CORRESPONDANCE

DE

HENRI REGNAULT

CHAPITRE PREMIER

19 janvier 1871. — Enfance de Regnault. — Ses études. — Ses débuts dans la peinture. — Concours pour le prix de Rome. — Départ pour Rome.

Le siége de Paris touchait fatalement à son terme. La grande ville, investie depuis près de cinq mois, épuisée, affamée, bombardée, ne voulait pas se rendre. Elle exigeait un effort suprême, désespéré, qui rendît sa chute aussi glorieuse que sa résistance.

Une dernière sortie eut lieu le 19 janvier. Les bataillons mobilisés de la garde nationale reçurent l'ordre d'attaquer les Prussiens retranchés derrière les murs du parc de Buzenval.

En marche depuis le milieu de la nuit, nos soldats improvisés combattirent toute la journée, courageusement, inutilement. Le soir venu, il fallut sonner la retraite : on se compta, on recueillit les morts et les blessés, on signala des absents.

Parmi ceux dont le sort était inconnu se trouvait Henri Regnault. Ses amis l'avaient aperçu restant en arrière au moment où l'ordre de se replier était donné ; ils l'avaient appelé : « Le temps de brûler mes dernières cartouches, et je vous rejoins », avait-il répondu avec calme. Depuis lors on ne savait rien de lui.

La nouvelle de sa disparition se répandit le soir même dans tout Paris. On la commenta avec anxiété. On se refusait à croire à un malheur. Peut-être Regnault n'avait-il pu rejoindre à temps son bataillon, peut-être était-il prisonnier ou recueilli, blessé, par les Prussiens. Ce dernier bruit prit un instant une certaine consistance, et on s'y rattacha comme à une chance heureuse et désirable.

Georges Clairin, le compagnon si fidèle

de Regnault pendant les trois dernières années de sa vie, se mit dès le lendemain à la recherche de son ami, avec un infatigable dévouement. Il parcourut le champ de bataille, appelant Henri, retournant les morts, s'informant de tous côtés, se cramponnant à une espérance qui lui échappait d'heure en heure, mais à laquelle il ne voulait pas renoncer. Il revint le soir à Paris, et apprit que le doute n'était plus possible. Un ambulancier avait reconnu Regnault parmi les morts ; frappé d'une balle à la tempe gauche, le jeune artiste était tombé sur la face, foudroyé. Les indications les plus précises, son nom, sa profession, son adresse, le nom de son père se trouvaient à l'intérieur de sa tunique. L'ambulancier avait recueilli aussi quelques objets qui lui appartenaient, puis il avait dû abandonner le cadavre pour continuer son triste ministère.

Clairin mit dès lors toute son ardeur à découvrir le corps de son ami. Après bien des recherches infructueuses, il le retrouva enfin, le 22 janvier, parmi les monceaux

de morts transportés au Père-Lachaise.

Au moment où fut connue la confirmation de ce malheur, il se produisit un fait étrange : Paris qui, sans murmurer, avait vu périr un si grand nombre de ses défenseurs, qui avait montré une fermeté vraiment virile au milieu de calamités inouïes, Paris se sentit faiblir devant la perte de ce jeune homme. Humiliée, absorbée dans une immense douleur patriotique, frémissant de honte et d'angoisse devant la nécessité d'une cruelle capitulation, la grande cité trouva encore des larmes pour un de ses enfants. Chacun se sentit frappé au cœur par cette mort, à la fois si belle et si affreuse. Elle parut être le dernier rayon de gloire arraché à notre couronne, le dernier mot de nos malheurs.

Le service funèbre eut lieu à Saint-Augustin. C'était la veille de la capitulation et lorsque déjà le canon ne se faisait plus entendre qu'à de rares intervalles. La famille de Regnault, absente, ignorait encore sa mort. Mais tout ce que Paris renfermait de célébrités s'était joint spontanément aux amis

du jeune peintre, et la nef fut trop petite pour contenir ceux qui voulaient lui rendre un dernier hommage. Ses compagnons d'armes en tenue de campagne, lui décernèrent les honneurs d'un enterrement militaire, tandis qu'un bouquet de lilas blanc, placé près du cercueil, révélait que nulle douleur n'avait manqué au sacrifice, et qu'à la perte du soldat et de l'artiste, il fallait joindre celle plus intime et plus poignante encore du fiancé. Une indescriptible émotion avait gagné tous les cœurs ; elle faisait jaillir des larmes de tous les yeux et donnait à cette triste cérémonie un caractère unique et profondément touchant : on eût dit un deuil public.

Ceux-là mêmes qui s'étaient montrés les plus sévères pour l'artiste se sentirent désarmés.

« Une fatalité si cruelle donne l'idée d'un crime commis par la mort, écrit M. Paul de Saint-Victor, qui avait durement traité les dernières productions de l'artiste. Lorsqu'il immole de pareilles victimes, le meur-

tre inconscient de la guerre fait l'effet d'un assassinat. »

La critique n'eut qu'une voix pour célébrer le talent, le généreux dévouement et la mort d'Henri Regnault. Les poëtes à leur tour voulurent chanter la glorieuse victime de la dernière heure et du dernier combat, et, dès le 27 janvier, des vers de M. Manuel furent récités au théâtre français par Coquelin, qui avait été lié avec Regnault.

Comment expliquer cependant cette émotion passionnée? A peine quelques œuvres de Regnault avaient été livrées au public et elles avaient rencontré de vives contradictions. Il semblait donc que ses amis seuls pussent avoir conscience de sa valeur, apprécier sa nature riche et sympathique et pressentir ses succès futurs. On vit à sa mort qu'au fond une opinion unanime lui avait attribué parmi les artistes une place qui désormais ne pouvait être remplie.

Pour nous qui l'avons beaucoup connu, c'est-à-dire profondément aimé, nous avons à cœur de le révéler tel qu'il était et de mon-

trer, à côté des éminentes qualités du peintre, l'intelligence d'élite qui le rendait capable de sentir puissamment et d'exprimer ses impressions avec un merveilleux talent.

Mille fois nous avions eu la preuve de l'infatigable activité de Regnault, et pourtant, lorsque nous avons pu tout ensemble voir l'exposition de ses œuvres et parcourir sa volumineuse correspondance, il nous a été difficile de comprendre comment ce jeune homme avait su, en quelque sorte, multiplier les heures, comment à côté de travaux de peinture si étonnants par leur nombre, il s'était créé les loisirs nécessaires pour tant écrire, tant raconter. Pas une observation en effet ne frappe son esprit ou ne stimule sa curiosité, pas une émotion n'atteint son âme, pas un événement frivole ou sérieux ne se passe devant ses yeux, sans qu'il éprouve le besoin de faire aussitôt partager à son père et à ses amis ses impressions et ses remarques.

Ces lettres, écrites spontanément et sans aucune arrière-pensée de publicité, constituent donc, pour ainsi parler, le journal de

sa vie, écrit par lui-même, au jour le jour, elles donnent une idée exacte de son caractère, de son genre d'esprit, de ses tendances artistiques; elles le représentent, vraiment ressemblant et non plus sous les traits de fantaisie que lui avaient trop souvent attribués des impressions personnelles; elles le montrent enfin sous un jour complet. Nous le voyons invariablement enthousiaste quand il commence un tableau, mécontent quand il l'achève, toujours sévère pour lui-même, parce qu'il reste, malgré ses efforts et ses progrès, bien loin encore de son idéal.

Mais, par-dessus tout, en lisant cette correspondance, nous sentirons grandir nos regrets, parce que nous arriverons à une certitude absolue de l'avenir brillant réservé à Regnault : il devait être un jour le chef de l'École française contemporaine; nul doute ne demeure dans l'esprit à ce sujet quand on l'a suivi pas à pas.

Notre tâche, en réunissant ces matériaux épars, est donc bien simple : elle se borne à les coordonner, et à laisser le jeune artiste lui-même nous dire ce que contenait

déjà et ce que promettait sa riche nature.

H. Regnault naquit à Paris, le 30 octobre 1843. Il était le second fils de M. Victor Regnault, le membre illustre de l'Académie des sciences dont l'Europe entière connaît les travaux, et qui dirigea pendant vingt-cinq ans avec éclat la manufacture nationale de Sèvres.

De bonne heure on fut frappé des dispositions artistiques du jeune Regnault. Dès sa première enfance, pour le tenir tranquille à la maison, on lui donnait un crayon et du papier; et, couché sur le tapis, il passait des heures entières à dessiner ce qui l'avait frappé dans ses promenades, surtout des animaux, chevaux et chiens. Plus tard il demandait constamment qu'on le menât promener au Jardin des plantes; il s'arrêtait longtemps devant les cages, les parcs des animaux, dont il suivait les mouvements avec une attention persistante et sans qu'il fût possible de l'arracher à l'examen qu'il en faisait. Aussitôt rentré, il dessinait ces mêmes animaux dans toutes les poses où il les avait vus, recommençant

son travail jusqu'à ce qu'il en fût satisfait et sans jamais se décourager. Déjà sa mère recueillait avec soin ces essais qui dénotaient, chez un enfant de cinq ans, un esprit d'observation, une persévérance et des dispositions bien extraordinaires. Ne comptant que sur sa mémoire, Regnault s'exerçait à tout voir, à tout remarquer; il refusait de copier aucun dessin ou gravure, et c'est ainsi qu'il acquérait seul les premières notions de cette admirable connaissance de l'animal dont il excella plus tard à rendre les mouvements et les formes.

Encore quelques années et nous le verrons, externe au lycée Napoléon, charger ses papiers de croquis; c'était pour lui un besoin impérieux, irrésistible, de reproduire tout ce qui frappait son esprit. Ces premiers dessins étaient dès lors recherchés et précieusement conservés par ses camarades.

A mesure que l'enfant grandit, ses dessins deviennent plus complets. Dès la classe de quatrième, il profite des jours de congé

pour jeter hardiment sur le papier des essais de figures se rapportant aux sujets historiques dont l'entretenaient ses professeurs. Ces études avaient pour but les grands tableaux qu'il projetait déjà de peindre un jour ; il en fit, pendant les convalescences de ses maladies d'enfant, de grandes esquisses au fusain et au crayon : celles des batailles d'Issus, d'Arbelles et de Rocroy, figuraient à l'exposition de l'École des beaux-arts ; elles se faisaient remarquer par la hardiesse de la composition, le mouvement des figures, l'audace des raccourcis, autant de qualités qui dénotaient déjà le souffle d'un véritable artiste. Un enfant de onze à treize ans qui se jouait de pareilles difficultés était merveilleusement doué, et on pouvait pressentir qu'il deviendrait un grand peintre.

En août 1857, un accident mit en danger les jours de son père et exigea pendant longtemps les soins assidus de toute sa famille. Henri avait alors douze ans, âge bruyant et difficile, où déjà les jeux ne suffisent plus et où l'étude n'absorbe pas en-

core. Pour pouvoir le garder à la manufacture de Sèvres, il fallait lui donner une occupation. Il eut l'idée de se faire sculpteur et il modela en argile, de mémoire, un cheval appartenant à l'Empereur ; de temps en temps seulement il allait le voir dans les écuries du château de Saint-Cloud : cet essai étonna tellement les artistes, que, sur leur demande, on en tira quelques exemplaires.

Cette grande facilité que le jeune Regnault montrait pour les arts, la rapidité de ses progrès, ne laissaient pas son père sans inquiétude. Il prévoyait bien que, s'il donnait un cours trop facile à cette vocation, les études littéraires sérieuses, qui seules pouvaient modérer et diriger la fougue de l'imagination d'Henri, deviendraient bientôt impossibles. Il chercha donc à mettre des entraves à l'entraînement de son fils vers la carrière artistique, et ne lui fit jamais donner de leçons de dessin ; mais, à la campagne et pendant les vacances, il lui laissait la liberté de se livrer exclusivement à ses études de prédilection. On peut juger par le nombre des

dessins faits en des temps si courts, combien Henri avait à cœur l'art auquel il voulait se consacrer. Il savait au reste — son père le lui avait formellement déclaré — que ses vœux ne seraient accomplis qu'après la fin de ses études classiques et lorsqu'il aurait acquis le grade de bachelier ès lettres. Il était entré dans les vues de son père et chaque année de nombreuses nominations vinrent affirmer le rang distingué qu'il occupait parmi ses condisciples.

Sa mémoire surtout était étonnante. Il eut le bonheur, du reste, de rencontrer une certaine condescendance chez des professeurs intelligents, qui ne demandèrent pas à cette nature d'élite, un peu fantaisiste et mal à l'aise quand elle se sentait trop comprimée, l'exacte régularité exigée de ses condisciples. Ainsi, tout en poursuivant brillamment le cours de ses études, Regnault gardait le germe de cette personnalité qui éclatera plus tard dans toutes ses œuvres.

Il sortit du collége en 1859 et il fut libre alors de suivre sans entraves son goût pour

le dessin ; mais il fallait lui trouver un maître.

Son père redoutait de le voir entrer dans l'un des grands ateliers de Paris, de le dégager, si jeune encore, de cette surveillance suivie, incessante, qu'il jugeait nécessaire à son ardente nature. Aussi s'adressa-t-il à MM. Ingres et Flandrin, si capables tous deux de comprendre ce que promettaient de tels débuts. Inutile de dire combien ils furent frappés des dispositions d'Henri. Malheureusement Flandrin, qui s'occupait alors exclusivement de ses belles fresques de Saint-Germain des Prés, ne put le prendre chez lui. D'après son conseil, Regnault fut confié à M. Lamothe, ancien élève de Ingres et qui l'avait aidé dans les peintures exécutées au château de Dampierre, chez M. le duc de Luynes.

M. Lamothe, fidèle à la doctrine de son maître, dirigea, comme on pouvait s'y attendre, les études de son élève vers la peinture religieuse, et lui fit faire des dessins d'après Raphaël, le Poussin, Ingres, etc., tandis qu'à l'École des beaux-arts Regnault

étudiait l'académie. Ses progrès en dessin furent si rapides que, peu de temps après, il put commencer ses études de peinture à l'huile.

Après y avoir consacré quelques mois, Regnault fut admis, en mai 1862, à concourir pour le prix de Rome. Le sujet du concours était *Véturie aux pieds de son fils Coriolan*, et venant, avec les dames romaines en deuil, lui demander de lever le siége de Rome. Le tableau du jeune candidat n'obtint pas le prix ; néanmoins son succès fut grand auprès du jury, qui lui accorda le premier accessit avec une médaille.

En 1864, il ne se présenta pas au concours, mais il exposa au Salon deux portraits jusqu'à mi-corps et de grandeur naturelle.

Inscrit à l'atelier de M. Cabanel, Regnault était peu assidu à l'École des beaux-arts; il travaillait tantôt à Sèvres où son père lui avait installé un atelier, tantôt à Paris où il en avait loué un rue d'Enfer. Il avait entrepris alors un grand tableau religieux, la *Mise au tombeau du Christ*, tableau qu'il

n'acheva jamais, et qui a été détruit pendant la guerre. Une lettre de lui nous dit sous quelle impression il le commençait et nous montre combien déjà sa sévérité pour ses œuvres venait heureusement servir de contre-poids à l'enthousiasme de ses vingt ans.

A M. STÉPHANE MALLARMÉ.

Jeudi.

Je vais commencer mon grand tableau de l'*Ensevelissement* dont tu as vu une esquisse. J'ai fait tous les croquis d'après nature[1], et je vais avoir ma toile dans deux jours. J'entreprends là une œuvre gigantesque, mais je crois pouvoir atteindre mon but ; je sens en moi une ardeur et une vigueur qui ne me font rien trouver de trop audacieux. Je vois mon tableau dans ma tête et je le vois *superbe*. Il faut donc que ma main réponde à ma tête. Je ne le montrerai au public que si je suis entièrement satisfait. Je suis d'avis qu'on ne doit jamais exposer à la critique des autres une chose que soi-même on trouve mauvaise. Tant qu'on y découvre des défaillances, il faut les corriger et ne jamais laisser rien que l'on n'ait rêvé ainsi. Je ne me presserai pas, pour

[1] Catalogue, nos 168 à 178.

donner à mon jugement le temps de faire plus de progrès que ma main, car c'est la tête qui doit diriger, et je crois impossible de monter et de s'élever quand on ne se trouve pas beaucoup au-dessous de soi-même. Je vis dans une lutte perpétuelle contre le Temps : c'est triste à dire, je suis souvent vaincu...

Henri destinait ce grand tableau à l'Exposition. Mais, malgré un labeur opiniâtre, incessant, il était en retard ; il le sentait et souffrait des moindres instants arrachés à son travail. Écoutons-le :

A M. STÉPHANE MALLARMÉ.

2 janvier 1865.

Je t'assure bien que je ne t'en veux nullement de ton silence. De quel châtiment me punirais-je, moi qui, sans classe, sans poëme dramatique et sans enfant, reste des mois entiers sans t'écrire? Mais à quoi servirait notre intimité si nous étions obligés de nous envoyer des cartes au jour de l'an? Le seul mot de *carte* me produit le même effet que le nom de *Rome* à Annibal. Te dirai-je la journée que j'ai passée hier en piétinant, par ce froid humide qui me fait envier le sort de la marmotte, et en m'arrêtant presque à chaque porte

pour y déposer des cartes pliées? Passer une journée à ne voir que des portiers! Et il va falloir recommencer aujourd'hui! C'est acheter bien cher les quelques petites étrennes qu'on reçoit.

Ce qui m'attriste le plus, c'est que je perds trois précieuses journées, ce qui est énorme pour moi, car je suis en retard. Je travaille pourtant comme un malheureux, sans relâche, malgré les brouillards et la nuit qui m'environnent. Si le poëte aime l'hiver, les veillées au coin du feu, nous autres peintres nous abhorrons tout ce qui n'est pas la lumière, la belle lumière, le beau soleil, la belle chaleur qui nous permet de travailler en chemise et en pantoufles. Nous ne pouvons pas peindre, les pieds dans une chancelière; il nous faut la liberté de nos mouvements, il nous faut le ciel bleu. Peut-être plus tard, dans mes voyages, trouverai-je un climat plus égal que le nôtre, où le bleu sera toujours au-dessus de moi. *Haine au gris!* c'est là mon cri de guerre.

A M. EMMANUEL DES ESSARTS.

Janvier 1865.

Stéphane a pu te dire que mon intention était de t'écrire le 1er ou le 2 janvier. Je n'ai qu'une excuse à te donner si je ne l'ai pas fait, et personne ne peut la comprendre mieux que toi. J'ai

un grand tableau en train pour l'Exposition. J'y travaille depuis six mois et il m'en faudrait encore presque autant pour le finir. Il doit être remis le 20 mars au plus tard ! Néanmoins, mort ou vif, je compte le terminer. Je n'ai plus de répit, je ne vois plus mes amis. J'ai voulu d'abord mener de front le travail de la journée et la fatigue des soirées, mais il me faut y renoncer. Levé tous les jours à six heures et demie, je suis éreinté le soir après un travail fébrile de huit ou neuf heures, et je prends le parti de renoncer au monde. C'est grâce à ce vœu que je puis trouver un moment pour causer avec toi...

Le tableau que je fais dans ce moment est une *Mise au tombeau*, dont tu as peut-être vu la première idée l'année dernière quand tu es venu à Sèvres.

J'ai en projet bien des choses ; il me faudrait un volume pour te les narrer toutes. Plusieurs sujets des tragédies antiques m'ont enthousiasmé et j'espère en traiter quelques-uns. Dans l'histoire d'Héliogabale, il y a aussi un très-beau sujet qui me demandera quelques années de travail, mais dont j'espère faire une bonne chose.

Plus je lis l'antiquité, plus je vois que deux hommes seulement, parmi nos contemporains, l'ont comprise : c'est Ingres et Delacroix. Presque

tous les sujets en ont été traités cent fois chacun, suivant moi ils sont neufs, et toujours neufs, et peuvent être présentés maintenant d'une façon intéressante pour tout le monde. C'est si beau l'antiquité !

En 1865, H. Regnault entre pour la seconde fois en loge : *Orphée redemandant Eurydice aux divinités infernales*, tel était le sujet du concours. L'artiste, cette fois, se laisse emporter par sa haine de la banalité, par son extrême désir de produire quelque chose de nouveau, de saisissant ; il se montre plutôt disciple de Delacroix qu'élève de l'École, et il échoue, malgré les très-grandes qualités de sa composition.

Il ne nous appartient pas de juger ici des tableaux qui n'ont pas figuré à l'Exposition des œuvres de Regnault et que le public ne sera plus appelé à voir. Nous nous associerons par notre silence à la pensée délicate de M. Victor Regnault, qui n'a pas voulu, en les soumettant à la critique, provoquer des comparaisons avec les tableaux récompensés ces mêmes années. Nous nous contente-

rons de constater le courant sympathique qui portait la presse et le public vers Regnault, en qui l'on reconnaissait déjà un véritable peintre.

Vaincu pour la seconde fois, Regnault reprit aussitôt son tableau de la *Mise au tombeau*. Le découragement était inconnu à cette nature pleine de ressort : mais, à cette époque, son âme d'artiste était pour ainsi dire souffrante. Elle subissait la crise inévitable qui atteint toutes les riches organisations au moment de leur complète éclosion ; elle avait soif de rompre les liens qui l'entravaient, de secouer le joug auquel elle était assujettie, de prendre son essor, de vivre enfin de sa propre vie. Déjà, dans son *Orphée*, nous avons vu Regnault s'abandonner au charme qui l'attirait, mais dont il se défiait encore. Que de fois dans nos causeries intimes ne m'a-t-il pas raconté et ses luttes intérieures et l'effort qu'il faisait pour résister à l'entraînement contre lequel ses maîtres le mettaient en garde ! Pour lui-même, ses nouvelles tendances étaient encore confuses, vagues, in-

déterminées ; il cherchait sa voie dans une demi-obscurité, et comment en eût-il été autrement ? Élevé dans le culte exclusif de la ligne, habitué aux étoffes correctement drapées, à une couleur toute conventionnelle, comment n'eût-il pas été effrayé du courant qui le portait vers la vérité, la vie, et la lumière ? Laissons-le nous raconter ses doutes, ses hésitations, l'ardent travail qui se fit en son esprit à cette heure douloureuse :

A M. STÉPHANE MALLARMÉ.

9 octobre 1865.

Une métamorphose singulière s'opère en moi : je suis devenu rêveur, renfermé. Pourquoi ? Je ne sais. Je voudrais être sans cesse entouré de cette nuée qui rendait Énée invisible. Très-souvent il m'est pénible de parler ; je voudrais dans ces moments que ceux qui me sont chers comprissent mon silence. Je suis alors comme une chauve-souris qui s'envole en plein jour et se cogne de toutes parts. J'éprouve un grand bonheur à écouter et à ne rien dire ; alors seulement il me semble que je jouis de toute ma liberté. Dieu ! que je serais heureux de vous voir souvent, mes chers

amis, et de passer quelques heures avec vous, mais loin de tous, dans un désert improvisé, c'est-à-dire dans une chambre au coin du feu, ou dans les bois sous la nuit! Je respirerais alors à pleine poitrine, je boirais la poésie avec vous et j'oublierais la terre pendant quelque temps. Mais aussi je suis un maniaque.

Je ne sais si c'est à force d'approfondir l'Art, cette langue si riche et infinie, mais je prends en grippe la langue de tous les jours et de tout le monde. De même que je vois de la peinture partout et que je découvre des trésors dans un chemin qui monte, dans une charpente qui se détache sur le ciel, dans le bleu du ciel qui se mire dans un ruisseau d'une sale rue de Paris, etc., etc..., de même, je voudrais trouver pour mon esprit des sensations aussi variées et aussi charmantes, quand mes yeux se reposent et ne regardent pas. Mais alors, je ne vois que prose et que laideur. Il faudrait vraiment pour les artistes et les poëtes des demeures au-dessus des nuages, où, dans leurs crises de folie, ils viendraient tout oublier et se perdre dans la pureté qui planerait sur eux. Là, on n'entendrait pas un seul bruit du monde, on ne verrait pas une seule fumée partie d'en bas. Je permettrais seulement au son des cloches de monter en accords presque insai-

sissables ; le bleu et l'infini compléteraient l'harmonie.

Que ne peut-on, de temps en temps, cesser de vivre pour goûter de ces sensations à la fois trop fines et trop accablantes pour nous vivants ! Oui, je tâche de m'élever dans l'art ; mais je suis, je crois, dans une période de grande impuissance. Tu l'as sans doute traversée aussi. C'est un moment où des mondes entiers, cachés jusqu'alors, se déroulent devant nous, où les grands nuages qui couvraient les têtes des montagnes se dissipent, et où les ombres des abîmes deviennent lumineuses ; c'est un moment où l'on se sent initié à des mystères inouïs, où, longtemps aveugle, on voit tout à coup à des distances prodigieuses, où l'on est comme suffoqué par un air trop abondant et trop vivifiant. C'est là ce que j'éprouve : je me sens grandir et m'élever, mais je découvre trop de choses à la fois, et mes yeux ne sont pas encore accoutumés à tant de lumière.

A partir de ce moment, nous le voyons sans cesse au Louvre, étudiant les œuvres des coloristes ; tantôt c'était du *Christ au tombeau* de Titien qu'il faisait une copie, tantôt

des *Noces de Cana*, de Véronèse. Il avait une prédilection marquée pour ce tableau et il rêvait de le copier dans la taille de l'original. Un jour même il vint prendre mesure pour ce gigantesque travail; mais son projet était inexécutable et il dut en reconnaître l'impossibilité.

Il copia donc, d'une manière fort remarquable, ce tableau sur deux petites toiles dont chacune en reproduisait la moitié. Puis, lorsque ce travail fut achevé, il entreprit une copie de l'ensemble sur une toile qui avait environ trois mètres de large sur deux mètres cinquante de haut. Quoiqu'il n'ait pas eu le temps d'en pousser bien loin l'exécution, on retrouve dans son ébauche un sentiment juste de la couleur et une aptitude merveilleuse à interpréter ce qu'il voulait rendre.

Ici se place une anecdote que je ne puis résister à citer. Installé sur son échelle et travaillant à sa copie, Regnault causait avec un ami. Tout à coup sa main devient immobile, sa voix se tait, ses yeux restent fixes; et, d'un signe, il indique à son compa-

gnon une jeune femme arrêtée devant sa copie qu'elle examinait avec attention. Jamais type à la fois plus étrange et plus beau n'avait frappé les regards de l'artiste. Grande, élégante, simple dans sa robe de velours noir, elle semblait être la réalisation du rêve d'un grand artiste, l'apparition de la beauté idéalisée par le génie. Après quelques instants passés devant la copie d'Henri, la jeune femme continua paisiblement sa visite du Louvre. Mais Regnault était sous le charme. Il abandonne ses pinceaux et la suit de loin ; rien que de respectueux dans sa pensée comme dans sa contenance, l'admiration seule le pousse. D'où venait cette créature incomparable? N'était-elle pas descendue d'un des cadres qui l'entouraient? L'artiste cherche en vain dans ses souvenirs et n'y découvre rien d'aussi parfaitement beau.

Après avoir parcouru nos galeries, la visiteuse traversa de nouveau le salon carré et le hasard voulut qu'elle s'y arrêtât pour dire un dernier adieu à la *Joconde*, près de laquelle se trouvait Regnault.

Tout à coup, il se découvre et avec une timidité mêlée d'enthousiasme : « N'est-ce pas, madame, qu'elle devait être bien belle la femme qui a eu le pouvoir d'inspirer ainsi un artiste ! Ah ! je comprends pour la première fois aujourd'hui, en vous voyant, qu'on se sente capable de créer un chef-d'œuvre. Si j'avais le bonheur de faire votre portrait, j'en suis sûr, moi aussi j'arriverais à produire une œuvre remarquable ! »

Et il continuait, emporté malgré lui, cédant à une fascination inconnue, s'excusant de son audace, nommant son père et lui-même, afin de prévenir toute impression de défiance chez l'inconnue, et affirmant son respect avec une sincérité qui ne permettait aucun doute.

Elle le comprit et le rassura : « Vous ne m'insultez pas, monsieur, en me trouvant belle : je sais que je le suis. Étrangère à la France, j'arrive d'Athènes et ne fais que traverser Paris. J'accompagne à Londres mon, mari que ses affaires y appellent. Peut-être au retour m'arrêterai-je un peu plus

longtemps. Vous désirez faire mon portrait? mon mari, sans doute, y consentira volontiers. »

La conversation ainsi engagée continua quelque temps encore. Regnault conduisit la visiteuse jusqu'à la porte du Louvre et, ce jour-là, il ne travailla plus. Il rêvait à son œuvre future.

Dans cette anecdote, ce que j'aime, c'est surtout le sentiment artistique qui s'y révèle si vif et si complet. Incapable de lutter contre l'admiration, Regnault l'exprime franchement, presque gauchement, et la candeur de son enthousiasme l'autorise à s'affranchir des usages sans que la jeune femme dont les traits le captivent puisse s'en offenser un instant.

Jamais il ne sut le nom de l'étrangère; elle-même sans doute a oublié celui du jeune peintre, presque enfant, qui la suppliait avec une si naïve éloquence de laisser reproduire sa merveilleuse beauté.

Pendant ce même hiver 1865-1866, Regnault peignit aussi un grand nombre d'études de nature morte, gibiers, étoffes, ar-

mes, curiosités; puis il commença les grands panneaux que lui avait commandés M. Renouard.

Enfin, pour la troisième fois il se présenta au concours et obtint le prix; mais non sans avoir eu à traverser des heures cruelles de découragement.

Au début, en effet, il travaille avec ardeur, mais bientôt l'entrain lui manque, sa composition lui déplaît, il est mécontent de lui et, prévoyant un nouvel échec, il abandonne son œuvre inachevée et semble renoncer à la lutte.

Le concours touchait à sa fin; encore quelques jours et les concurrents allaient sortir de loge, lorsque Henri, étant venu avec moi passer la soirée chez un ami, y rencontra une jeune fille dont les traits expressifs et la physionomie étrange lui causèrent une impression profonde. Il en fit aussitôt deux croquis et nous le vîmes devenir pensif. Dès le lendemain il se remit à l'œuvre : d'une esquisse en hauteur il fit un tableau en largeur, sans modifier pourtant sa composition et l'arrangement

des personnages, et donna à sa Thétis le profil fin et distingué de la jeune fille qu'il avait rencontrée la veille. Son ardeur au travail était fiévreuse; on le sentait comme oppressé par une vision intérieure qu'il s'efforçait de reproduire. En douze jours, son tableau fut refait et obtint le prix.

Si quelques passages se ressentent de la rapidité de l'exécution, combien de qualités les rachètent! Quelle vie, quelle énergie dans cette figure d'Achille! Quelle noblesse, quelle élégance, quelle exquise pureté de lignes dans la Thétis! quelle fierté, quelle allure de déesse!

Regnault fut heureux de son succès, et le laissa voir avec cette simplicité, cette franchise qui avaient chez lui un si grand charme.

Quelques jours après la distribution des prix, il écrivait à madame de Sainbris :

Vous voyez, madame, que l'*audaces fortuna juvat* n'est pas un mensonge; vous voyez qu'il est bon d'avoir rencontré mademoiselle ***, car

ma Thétis c'est elle, et vous la reconnaîtrez en voyant mon tableau...

Et à son ami M. Montfort, il faisait part de sa joie en ces termes :

Je suis bien heureux de mon succès, qui me délivre des insipides préoccupations du concours. Me voilà donc libre enfin de travailler pour moi, d'étudier à mon aise, de chercher à m'élever au contact des maîtres. Je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas vous avoir vu devant mon tableau et de n'avoir pas recueilli, séance tenante, votre impression, à laquelle j'attache tant de prix.

Non-seulement le jury m'a donné le prix à l'unanimité, mais encore j'ai eu un vrai triomphe à la distribution des prix de Rome et des médailles du Salon, qui a eu lieu au Louvre le mardi 14 août. J'ai bien regretté que mon père n'ait pu y assister ainsi que quelques bons amis, parmi lesquels je vous compte, et à qui un pareil succès aurait fait bien plaisir, car les applaudissements sont plus agréables aux amis et parents qu'à ceux qui en sont l'objet.

Au commencement de septembre, Re-

gnault partit pour une excursion en Bretagne. Le 30 septembre il écrivait à madame de Sainbris ces quelques lignes :

Je suis en Bretagne depuis le 4 de ce mois. Je travaille et suis exténué de fatigue... Je devrais être à Paris depuis le 10. Mais comment être le plus fort en face du chaos, en face des merveilles du sauvage et de l'horrible, en face de cette mer terrible et presque toujours furieuse contre cette pointe de terre indiscrète qui se permet de s'avancer avec un air menaçant au milieu du brutal Océan ! Voilà ce qui m'enchaîne ici...

Ce voyage devait être de peu de durée, et Regnault allait être arraché à ses enchantements d'une manière aussi cruelle qu'imprévue. Une dépêche le rappela brusquement à Sèvres, où sa mère se mourait.

10 octobre.

J'ai quitté Plogoff il y a quelques heures, rappelé à Sèvres par un télégramme qui m'apprend que ma pauvre mère est au plus mal... Me voilà dans une chambre d'auberge, attendant que le courrier m'emporte cette nuit à trois heures vers

Quimper. Je n'arriverai que vendredi matin. Dieu, que la vapeur est lente !...

Il arriva trop tard. Une fluxion de poitrine avait emporté madame Regnault avec une rapidité foudroyante. Bientôt après, un nouveau deuil frappait cette famille : madame F. Mazois, veuve du célèbre architecte, et grand'tante d'Henri, succombait le 21 octobre, après une maladie de plusieurs années. C'est elle que H. Regnault a représentée sur son lit de mort, un crucifix entre les mains (n° 3 du catalogue).

Le pauvre artiste, si aimant et si cruellement éprouvé, trouve des accents bien émus pour peindre sa douleur :

A MADAME DE SAINBRIS.

21 octobre 1866.

Ma tante Mazois vient de mourir. Pourtant, quand je l'ai quittée, il y a quelques heures, elle paraissait s'être remise un peu des fatigues qu'elle avait éprouvées dans son transport de Sèvres à Paris.

Voilà un mois d'octobre qui nous a coûté cher! On se le rappellera. Ma grand'mère, aveugle, est seule maintenant. Pauvre femme! qu'elle

doit souffrir! Et elle a soixante-dix ans. Son tour va venir aussi. C'est épouvantable!...

A. M. MALLARMÉ.

22 octobre 1866.

Que tu es bon de tendre la main au misérable qui te laisse ignorer dix jours un deuil aussi profond, à toi, son frère bien-aimé! Tu ne connaissais pas ma mère; je le regrette; je ne pensais pas la perdre, je ne m'étais jamais fait à l'idée qu'un jour ou l'autre elle nous quitterait. Elle était tellement bonne, ses vertus étaient si pures et si élevées, elle était tout entière si immatérielle, qu'elle me semblait devoir échapper aux lois dures qui régissent les hommes. Je me faisais une fête de penser qu'un jour, quand tu t'établirais à Paris, tu trouverais en elle une seconde mère pour toi et ta femme. Elle t'aimait déjà, parce que tu m'aimais, et j'attendais pour te présenter à elle le moment où nous aurions pu trouver une demi-journée à passer ensemble. Mais les projets, que deviennent-ils? Ils se changent en regrets, en larmes...

Le 4 septembre, je partais pour la Bretagne, 'embrassais ma bonne mère en lui disant : « A bientôt! » Elle me recommandait de ne pas rester trop longtemps absent, puisque dans trois mois e devais partir pour un long voyage. Là bas, je

recevais presque tous les jours une bonne lettre d'elle. Le 5 octobre, elle m'écrivit une lettre plus courte, elle était fatiguée. Le 7, ma sœur m'écrivait à sa place en m'apprenant que ma mère avait de violents maux de tête et qu'elle s'était mise au lit. Le 9, je recevais une dépêche de mon père qui me rappelait à Sèvres !

Arrêté à Nantes par les inondations de la Loire, et obligé de retourner sur mes pas et de perdre un jour pour reprendre la ligne de Quimper à Paris, j'arrivais à Sèvres dans la nuit du 13, à deux heures et demie du matin. Ma mère était morte ; elle avait été enterrée la veille. Je n'avais pu lui dire adieu, ni l'embrasser, ni la revoir, ni la conduire au cimetière !

Hier, notre bonne tante Mazois, qui nous adorait et sur laquelle nous avions reporté en partie l'affection que nous donnions à notre mère, une femme hors ligne aussi, d'une distinction et d'une bonté inouïes, qui nous avait tous élevés et ne nous avait jamais laissés un jour sans une preuve de sa tendresse et de son dévouement, nous a été enlevée brusquement par une crise d'une longue maladie, contre laquelle elle luttait depuis longtemps. A cinq heures elle marchait encore, à six heures et demie elle était morte. Je l'avais quittée deux heures auparavant, heureux de la voir mieux portante.

Comment trouves-tu notre mois d'octobre! Bon ami, que deviens-tu, que fais-tu? Écris-moi une longue lettre. Tu sais combien il est bon de se retrouver entouré de ses amis quand les vides se font dans la famille, quand on voit deux fauteuils libres, deux lits inhabités et à table deux places vides; quand le matin on n'a plus de mère à embrasser à son réveil, plus de mère à embrasser le soir!

Je vais partir dans deux mois. Où trouverai-je ma mère pour lui dire adieu, pour lui demander sa bénédiction? Et quand je reviendrai, qui est-ce qui sera aussi heureux de mon retour qu'elle l'aurait été? Qui m'embrassera avec une affection si tendre et si douce? De qui recevrai-je des lettres aussi affectueuses?

Parle-moi de ta femme, de ta petite Geneviève et de ton petit nid. J'ai besoin d'être un peu chez toi...

Regnault avait rapporté de ce trop court voyage en Bretagne bon nombre de dessins au crayon noir et plusieurs études peintes[1], dans lesquelles on retrouve, sous une facture un peu heurtée, un sentiment

[1] Plusieurs ont figuré à l'exposition des œuvres de Regnault.

exact de la nature sauvage qu'il avait eue sous les yeux. Mieux que personne il était fait pour saisir le côté terrible et grandiose de ces rochers noirs battus par la mer, et pour comprendre et aimer la beauté simple des horizons arides de la Bretagne.

De retour à Paris, Henri transporte son atelier rue Lafayette. Là, en collaboration avec ses amis, Clairin et Blanchard, il achève les six grands panneaux que lui avait demandés M. Renouard. Puis il fait, à lui seul, un tableau de nature morte pour son ami, M. Roger Portalis.

Comment donner une idée du désordre sans nom qui régnait dans cet atelier? Étoffes précieuses, riches tapis, objets curieux de toutes sortes, tables couvertes de gibier et de poissons, attendant l'heure où Regnault les transportera sur la toile, tout cela était confondu dans un indescriptible chaos. Et chaque jour voyait se renouveler cette bizarre collection. Si les carpes de la Seine paraissaient trop bourgeoises et manquaient de lumière, d'éclatants poissons de mer venaient aussitôt les remplacer, et à

leur tour les gibiers les plus différents étalaient à nos yeux leur fourrure ou leur plumage.

L'esprit aussi trouvait là des distractions variées ; l'art y était aimé et cultivé sous toutes ses formes, et la musique avait ses heures comme la peinture. Que de fois brosses et couleurs furent soudain abandonnées quand entrait un ami musicien ! Nous nous groupions alors autour du piano, écoutant une sonate de Beethoven ou une partition de Wagner, magistralement exécutées par Saint-Saëns; nous unissions nos voix pour chanter en chœur les grandes scènes de l'*Orphée* de Gluck, ou bien encore nous nous taisions pour laisser Regnault, de sa voix si douce et si pénétrante, nous dire quelque mélodie nouvelle ou quelque cavatine italienne.

L'ouvrage, il est vrai, n'en allait pas plus vite. Mais faut-il le regretter? Le cœur et l'esprit ont besoin d'aliment. Ils se développaient à l'aise dans cette atmosphère artistique, au milieu de ces jouissances tout intellectuelles.

Cette vie remplie par le travail et l'amitié ne faisait pas oublier à Regnault qu'il était attendu à Rome; lui-même eût désiré s'y rendre sans retard. Mais le courage lui manquait pour briser les mille liens si doux que semble resserrer encore l'approche de toute grande séparation. Puis, devenu de jour en jour plus sévère pour lui-même, il ne pouvait se décider à signer ses panneaux tant qu'il y découvrait des imperfections. Les changements à y faire reculaient incessamment l'heure des adieux. Elle sonna enfin. Il partit le cœur ouvert à toutes les nobles émotions, l'esprit imprégné encore des souvenirs classiques, la mémoire prête à tout recevoir et à tout retenir, l'imagination impressionnable à l'excès, remplie des inspirations de ses poëtes aimés, avide de connaître, de goûter de nouvelles émotions, et de se jeter dans l'inconnu.

CHAPITRE II

Rome. — Retour à Paris. — Portrait de madame D... — Second séjour à Rome. — Automédon. — Départ pour l'Espagne.

Le départ fut fixé au 2 mars, jour où M. Hébert quittait Paris pour aller prendre possession de sa place de directeur de l'Académie de Rome. A peine Regnault a-t-il quitté Paris, qu'il éprouve le besoin de déverser en quelque sorte dans sa correspondance toutes les impressions qu'il reçoit. Il raconte tour à tour avec une expansion et un laisser-aller charmants, ses voyages, ses appréciations des maîtres, en même temps qu'il donne des détails pleins d'intérêt sur lui-même, sur sa vie, sur ses travaux, sur les scènes dont il est témoin. Toute son âme nous est ouverte dans ces pages émues

et attrayantes. Son enthousiasme, si juvénile alors, y est communicatif et on arrive à partager jusqu'à cette disposition aimable et rare, qui le faisait jouir sans restriction du moment présent.

A SON PÈRE.

4 mars 1867.

Nous sommes arrivés à Marseille avec un retard de deux heures. Notre nuit en wagon a été aussi froide que possible; jamais de ma vie je n'ai été aussi gelé; mon pauvre nez était devenu insensible et j'ai cru un moment qu'il allait me tomber dans la main. Ce voyage-là a été ma retraite de Russie; et pourtant nous avions des boules d'eau chaude qu'on renouvelait toutes les deux heures et de bons manteaux pour nous envelopper.

Le ciel, qui avait été très-pur toute la nuit, s'est couvert le matin et est resté sombre toute la journée : c'était fâcheux, car la route est superbe, surtout depuis Avignon. Mais le temps gris sur le désert de la Crau lui faisait perdre tout son caractère.

Aussitôt arrivé, je me suis mis à courir dans la ville et à contempler avant toute autre merveille la *divine Cannebière*. J'ai longé les bas-

sins jusqu'à la mer, puis je me suis embarqué avec un brave pêcheur. Nous avons fait une belle tournée en mer. Vers huit heures et demie du soir nous sommes rentrés, après une course de six heures, pendant lesquelles j'avais bien ramé la moitié du temps, ce qui m'a donné un appétit d'enfer.

Aujourd'hui j'ai fait une promenade par un temps superbe, chaud, lumineux, un vrai temps d'été. Les côtes voisines de Marseille sont splendides, la mer bleue comme une pierre précieuse et unie comme un beau velours......

Demain je me lèverai de bonne heure et j'irai faire encore quelques lieues en mer. Décidément je crois que, si je n'étais pas peintre, je serais marin..... ou autre chose.

A SON FRÈRE.

Gênes, 9 mars 1867.

Puisque c'est toi qui as pris le premier la plume pour me répondre, c'est à toi qu'appartient ma première lettre de Gênes.

Notre départ de Marseille a été retardé par l'impossibilité de trouver vendredi matin des places dans la diligence de Nice à Gênes. Nous n'avons donc quitté Marseille que jeudi à midi et demi.

Mes deux jours supplémentaires se sont passés

à Marseille en courses fort agréables, par un beau temps, très-clair mais très-froid.

Affligé d'un violent mal de dents, je n'ai pas osé affronter la mer par le mistral. Je me suis donc contenté d'excursions terrestres, tâchant d'exposer autant que possible au soleil bienfaisant le côté malade de ma tête.

Je suis allé à Notre-Dame de la Garde, église moderne construite avec une grande conscience dans le style roman. Du haut de la plate-forme j'ai vu tout le panorama de Marseille, qui semble s'étendre excessivement loin dans les terres, grâce à la prodigieuse quantité de maisons de campagne très-rapprochées, qui font l'effet de continuer la ville jusqu'aux montagnes de l'horizon. Du côté du midi, ces montagnes sont d'un aspect sévère et grandiose, d'un ton gris et triste qui doit ressembler aux côtes de la Grèce, moins l'or d'un soleil d'Orient. Et pourtant le soleil à Marseille, même en hiver, a un éclat que nous ne lui voyons jamais chez nous, par les plus fortes chaleurs.

De cette hauteur on comprend bien la disposition des ports, qui ont été considérablement augmentés depuis quelque temps et ne suffiront pourtant bientôt plus. La mer, d'un bleu féerique et inimitable, dessinait les contours des môles et

des maisons blanches qui se détachaient sur elle. Par endroits, les chênes verts et les pins rendaient par leur verdure sombre les maisons de la ville encore plus étincelantes.

On a fait, ces dernières années, une superbe promenade qu'on appelle route de la Corniche; c'est une route qui part des bassins de la Cannebière et suit en dehors tous les escarpements de la côte jusqu'à la base des montagnes du sud. Au milieu de la baie comprise entre ces montagnes et les derniers escarpements de Marseille, s'élève la villa Borelli, que la ville a achetée pour en faire une sorte de bois de Boulogne : les élégants y font la promenade en voiture et reviennent par le Prado. Le mardi gras, pas un masque, pas un oisif dans les rues. Le mercredi des cendres, les Marseillais font leur Longchamp; on voit quelques titis, quelques hommes habillés en femmes; toutes les voitures sont dehors, depuis les plus cossues jusqu'aux plus modestes. J'ai fait un tour dans cette cohue qui occupe le Prado, la villa Borelli et une partie de la route de la Corniche; mais je n'ai rien vu d'intéressant : le luxe n'est pas aux chevaux.

Jeudi matin, j'ai fait un croquis à la plume pour remercier M. G... de sa bonne hospitalité, par une attention de bien peu de valeur, il est

vrai. En somme, ma plus grande impression à Marseille a été celle que j'ai ressentie le soir en traversant sur une petite barque, sous un beau ciel étoilé, le grand bassin qui conduit à la Cannebière, au milieu de deux imposantes rangées de grands navires marchands, dressant de chaque côté leurs hautes proues noires, d'où sortaient des forêts de mâts et de vergues, les uns laissant flotter leurs pavillons, et les autres sécher quelques-unes de leurs voiles. Dans le fond de cette immense et sombre avenue, la Cannebière, avec tous ses becs de gaz, étincelait comme une grande constellation. Les navires n'ont pas le droit d'être éclairés dans le port, par crainte du feu, et comme la journée et même la soirée étaient terminées, on n'entendait plus de bruit, et notre petite nacelle semblait fière d'être seule vivante et seule à fendre l'eau avec ce petit clapotis, dont la musique est si agréable au milieu du silence.

Le jeudi nous avons pris le chemin de fer pour Nice, où nous sommes arrivés à six heures et demie après avoir parcouru des sites, merveilleux sans doute par le soleil, mais que le temps nous empêchait d'apprécier justement... depuis deux heures il pleuvait à torrents. Nice n'est pas habituée à de pareilles inondations et ne prend pas ses pré-

cautions pour assurer aux piétons un sol ferme quand arrive la pluie. Le lendemain matin, je retrouvai mon directeur à la diligence, et par un temps gris et incertain nous prîmes la route de la Corniche. Cette route est tellement belle, qu'elle résiste même au manque de lumière. Nous avons longé la mer tout le temps, tantôt à une assez grande hauteur, tantôt sur les sables du rivage... Je ne m'amuserai pas à te faire voir de loin des choses merveilleuses mais indescriptibles. Qu'il te suffise de savoir que les sites les plus grandioses et variés, les rochers les plus nobles comme tons et comme formes, les villages les plus hardiment plantés sur des escarpements abrupts, s'offraient à chaque instant à nous, et nous tenaient en extase. La mer reflétait le ciel gris et par moment prenait des teintes d'un vert tendre inimaginable.

Avant d'arriver à Menton (ou après l'avoir quitté, je ne me rappelle pas bien) nous avons traversé des bois de palmiers tombant jusqu'à la mer et couronnés de grandes pentes rocheuses d'une aridité vraiment africaine. Si le soleil avait pu compléter l'illusion !!! Nous passions souvent à travers des bois de citronniers, d'orangers, d'oliviers dont les troncs noueux et rageurs affectaient des formes fantastiques ; la mer apparaissait par ci

par là et s'harmonisait merveilleusement avec le ton clair et gris des blonds oliviers.

A la frontière italienne, nous avons été victimes d'une petite escroquerie de messieurs les douaniers, contre laquelle nous avons réclamé à Gênes, mais sans grand espoir de pouvoir obtenir justice, car il paraît que le gouvernement italien a besoin d'argent et ne redoute pas de laisser faire à ses employés quelques petites canailleries fructifiantes.

Nous sommes arrivés à Gênes à huit heures du matin. La pluie qui avait cédé la place aux étoiles pendant la nuit, n'a pas permis au soleil de se faire voir à nous en costume italien, de sorte que j'en suis réduit à me rappeler le soleil, tel qu'il est resté dans mes souvenirs de Paris.

Nous avons parcouru la ville et visité les plus beaux palais, dont je ne me rappelle pas les noms : ils me sont sortis de la cervelle pour la laisser exclusivement remplie de mon admiration pour les chefs-d'œuvre de premier ordre que j'ai vus.

Dans l'un, le palais Balbi, je crois, se trouve un chef-d'œuvre incomparable : un portrait du Titien, exécuté avec toute la souplesse et la largeur dont il est capable, jointes à la fermeté et à la précision d'un Antonello de Messine : c'est prodigieux. Cette toile nous a rendus difficiles

pour les autres peintures de ce palais, dont quelques salles sont magnifiquement décorées et ornées de très-beaux plafonds et de frises peintes par des artistes gênois inconnus, mais étonnemment forts dans l'art de la grande décoration. Un marquis de Balbi occupe encore ce palais, qui n'a pas cessé d'appartenir à sa famille.

Nous avons visité les vestibules, cours et escaliers de l'Université, ancien palais Durazzo, donné à la ville par un descendant de cette famille. C'est d'un aspect original, d'une grâce et d'une élégance dont rien n'approche. On voudrait voir, penchées sur les balustrades qui s'étagent en galeries sur la cour, quelques belles dames du quinzième ou seizième siècle étalant ces brocards d'or et de soie qui devaient briller avec tant de richesse sur les beaux marbres blancs de l'architecture.

Puis nous sommes entrés dans le palais Durazzo où nous avons admiré de splendides Van Dyck et un Ribeira de premier ordre. Au palais Royal, ancien Balbi, peu de belles choses, si ce n'est un portrait de Philippe IV, par Vélasquez, un portrait de femme par Van Dyck et un autre, superbe aussi, par Tintoret. Au palais Brignole, nous avons trouvé quatre magnifiques portraits par Van Dyck, dont un représentant un marquis de

Brignole à cheval. De Véronèse, une très-belle Judith se préparant à mettre la tête d'Holopherne dans un sac que tient une négresse..., un beau Rubens...

Nous avons vu la cathédrale de Gênes, San Lorenzo, construite au douzième siècle avec des marbres noirs et blancs. Le portail est merveilleux, la nef et le chœur d'un aspect sévère et triste qui impose.

Demain nous partons pour la Spezzia.

A M. G. CLAIRIN.

Rome, 15 mars 1867.

Nous sommes arrivés hier à Rome à dix heures du matin. Tout le personnel de l'Académie nous attendait à la gare pour nous conduire pompeusement à la villa Médicis. Malheureusement il pleuvait à torrents : nous nous sommes séparés par petits groupes et avons rempli quelques fiacres.

Je ne te raconterai pas mon voyage depuis Marseille jusqu'à mon départ de Gênes. J'ai écrit là dessus une longue lettre à mon frère qui te la communiquera si cela peut te faire plaisir.

Cette chance qui, à ce que tu prétends, me suit partout, m'a bien mal servi cette fois. Le mauvais temps nous a poursuivis dans toutes nos pérégrinations. Nous avons été noyés à Nice,

noyés à Gênes, noyés à la Spezzia, noyés à Rome. Florence seule nous a souri avec bienveillance. Toute la route splendide de la Corniche nous est demeurée presque inconnue. Un brouillard épais nous entourait, et quand, par hasard, nous sortions des nuages, c'était pour entrer dans une pluie tellement forte, qu'on se serait cru sous une cascade.

Je regrette bien de n'avoir pas connu Gènes avant de composer l'architecture de nos panneaux : j'ai vu dans certains palais des intérieurs de cour en marbre blanc qui auraient bien fait notre affaire : entre autres, la cour de l'Université. L'escalier qui y conduit a pour rampes deux lions, de proportions colossales, qui suivent le mouvement de l'escalier et descendent la tête en bas, en face du spectateur, avec une hardiesse étonnante.

J'ai admiré à Gênes les plus beaux Van Dyck qu'il m'ait été donné de voir. La cathédrale, du douzième siècle, est d'un beau caractère. Ses marbres blancs et noirs alternés lui donnent une sévérité imposante dans une harmonie sombre où la plus petite note rouge ou violette prend une puissance incroyable.

Un temps atroce a fidèlement accompagné notre diligence jusqu'à la Spezzia où nous devions

rester un jour ou deux pour visiter les environs, qui, paraît-il, sont superbes. Il y a près de là un petit port, Porto Venere, qui est unique et qu'on nous avait bien recommandé. A notre arrivée à l'hôtel de la Croix-de-Malte, la lune a montré un œil à travers les nuages et nous avons eu un moment d'espoir. Après notre souper, le ciel s'était en partie découvert, le vent était tombé. Nous avons passé une partie de la nuit à fumer à notre fenêtre, qui donnait sur le petit golfe. La lune s'était couchée, les côtes du fond se confondaient avec le ciel; on ne voyait rien que les étoiles et, à l'extrême horizon, deux ou trois lanternes qui faisaient une ligne brillante sur la mer polie comme une glace. On n'entendait pas autre chose que le petit soupir que rendait de loin en loin la mer en laissant mourir sur le sable sa dernière petite ride. Il faisait chaud ; le parfum des orangers et des lauriers qui couvraient le jardin de l'hôtel nous arrivait par bouffées : je n'ai jamais si bien entendu le septuor des Troyens que cette nuit-là...

Le réveil ne fut pas en rapport avec nos espérances du premier sommeil. Le temps gris ; le temps gris tant désiré à la pointe du Raz !! Et qui plus est, une petite pluie fine bien établie ! Ce n'était pas la peine de rester à la Spezzia. Nous

avons, avec résignation, pris le chemin de fer pour Florence et y sommes arrivés à trois heures et demie, par un soleil resplendissant.

Les musées étaient fermés, nous n'avions donc rien de mieux à faire que de nous promener. J'ai été émerveillé de l'aspect puissant et farouche du Palazzo Vecchio et de presque tous les palais de Florence. La partie basse des murs est construite en grosses pierres brutes à peine taillées, noires, sans ornements, sans sculptures; mais les proportions sont nobles et grandioses.

J'ai vu la belle loge d'Orcagna, le Campanile de Giotto. Quels pygmées semblent nos plus grands peintres ou architectes à côté de ces artistes-là! Puis le *Persée* de Benvenuto Cellini : c'est admirable ; d'une sauvagerie et en même temps d'une beauté étrange. Rien que le casque et la coiffure du Persée seraient déjà un merveilleux chef-d'œuvre; mais, en revanche, j'ai trouvé atroces et le petit *David* de Michel-Ange, et le *Cacus*, et je ne sais plus qui de Baccio Bandinelli, et la grande statue de marbre d'Annamato au milieu d'une fontaine entourée de figures de bronze, aussi élégantes et amusantes de mouvements que la figure du milieu est lourde et mal bâtie.

Nous avons vu Florence en deux jours et demi, et pour cela il ne faut pas flâner. Les galeries

Pitti et des Offices sont remplies de chefs-d'œuvre : ce serait trop long de te nommer même les plus remarquables. J'ai vu là des Raphaël beaux comme des Titien, avec plus de force peut-être et plus de fermeté. Dans les églises, j'ai été émerveillé, renversé par les fresques d'Andréa del Sarto et de Masaccio. Celles de Frà Angelico et de Ghirlandaio renferment aussi de bien belles choses. Ce qui est merveilleux dans les énormes fresques de ces primitifs, c'est le charme des couleurs et cet harmonieux aspect de tapisseries.

J'ai fait mon pèlerinage à la chapelle des Médicis. Quels splendides morceaux de marbre vivent et remuent là ! Mais qu'ils sont mal entourés ! Cette architecture qu'on attribue à Michel-Ange me rend furieux. C'est mesquin, déchiqueté, et cela rétrécit et abîme les figures. Ces petits mausolées, ces petites colonnes, ces petites fenêtres dans lesquels sont cernées et murées les divines figures du Penseur et de Julien, m'ont mis dans une colère bleue.

J'ai quitté Florence avec beaucoup de regret. J'avais la tête brisée : quand je fermais les yeux, je voyais danser devant moi les grands marbres de Michel-Ange couverts de peintures de Ghirlandaio ou autres, ayant pour têtes le campanile du Palais-Vieux et pour piédestal des palais tout

entiers, des églises de marbres noirs et blancs! J'étais complétement abruti. Je reviendrai bientôt à Florence : c'est une mine de trésors. Et quelle ville agréable, calme, propre, parsemée de chefs-d'œuvre en plein air, sans grilles, sans jardins ! Vous pouvez vous mettre à genoux devant Benvenuto : personne ne viendra vous déranger. Mon pantalon à boutons dans le bas, qui a causé le bonheur des Marseillais, ne faisait pas retourner un seul Florentin. On me reconnaissait le droit de porter ce qui me plaisait. Les Florentins sont d'une politesse et d'une complaisance parfaites; ils ne vous importunent pas de leurs demandes ou offres de service. Tandis qu'à Rome, où je ne suis sorti que deux ou trois heures, j'ai été assailli par une troupe de diables qui veulent me brosser de force, cirer de force mes souliers, me forcer à leur donner quelque chose ou à leur acheter des photographies : on a une escorte de mendiants. Et quelle variété d'infirmes, de difformes !

Les Romaines ne m'émerveillent pas non plus, les églises m'ennuient ; je vois Saint-Sulpice et Saint-Vincent-de-Paul partout. Si encore il y avait le numéro 111 (de la rue Lafayette) et ses trois ou quatre habitants !

Je reviens du Vatican. Je me suis prosterné

devant les peintures de la chapelle Sixtine et devant les *Stanzes*. Je suis broyé. Ce géant de Michel-Ange m'a laissé à moitié mort : c'est un coup de foudre que ce plafond. Voilà qui est au-dessus de tout ce que peut concevoir une imagination de peintre, de sculpteur et de poëte, et qui ne doit jamais donner de désillusion. J'avoue qu'en présence de ce plafond, la merveille des merveilles, je n'ai pu regarder le *Jugement dernier*.

Comme disposition générale, comme tournure, ce plafond est monstrueux de beauté colossale ; comme ton, il est de l'aspect le plus agréable, le plus doux et le plus puissant à la fois que l'on puisse rêver ; mais c'est un vrai cauchemar. En tombant du cinquième, on ne se ferait pas plus mal ; c'est trop beau. Je n'ai pas ressenti après cette visite-là cet entrain, cette verve que vous donnent généralement les maîtres lorsqu'on a causé avec eux.

J'ai commencé ma visite aux *Stanzes* de Raphaël par la *Bataille de Constantin* : cela m'a déplu, c'est un fouillis dur et sans effet, d'un ton noir et blanc désagréable : j'y trouverai sans doute plus tard de belles choses : du reste c'est Jules Romain qui a exécuté tout cela, et on le voit bien, quand on arrive ensuite devant la

Messe de Bolsena, et l'*Héliodore*, et l'*École d'Athènes*, et l'*Attila*, et la *Dispute du Saint-Sacrement*. Voilà autre chose que ce que nous connaissons de Raphaël.

Ces œuvres sont d'un ton superbe, excepté certains bleus de l'*École d'Athènes*, qui ont dû passer. Je les mets au-dessous de Michel-Ange, mais elles tiennent encore la tête bien haute, et c'est encore un fameux géant que ce Raphaël et un autre homme que celui des Madones et des Enfants-Jésus. Voilà le résultat de ma première tournée à Rome, voilà mes premières impressions; je ne crois pas qu'elles se modifient beaucoup.

Les jardins de la ville sont parfumés, le temps est beau et chaud ; je suis heureux comme un dieu.....

J'ai pourtant une triste nouvelle à te donner; je ne pourrai revenir à Paris de tout le temps de ma pension : c'est comme ça. Dans la crainte de voir renouveler des abus qui avaient eu lieu l'an passé, on a pris cette mesure rigoureuse. On a droit de voyager dans l'univers entier, excepté en France et surtout à Paris.

Je vais écrire à Édouard la fameuse lettre d'affaires, mais j'ai besoin que Michel-Ange, Titien, Raphaël, Masaccio me laissent un peu de tran-

quillité pour réfléchir. Ils m'ennuient à force de danser autour de moi! Ah, cher ami, tu es enfoncé pour les « *effrayant!* » J'en ai poussé en deux jours plus que toi depuis que tu es au monde!...

A M. H. CAZALIS.

Rome, 18 mars 1867.

Nos amis communs ont dû te communiquer mes premières lettres. Elles t'ont appris que ton vieil ami est arrivé à bon port, bien attristé par la pluie, mais raccommodé un peu avec le ciel depuis que les lauriers chauffés par le soleil ont embaumé sa terrasse et sa chambre. Je ne suis pas logé dans le palais même, et j'aime mieux cela; j'occupe une petite chambre au bout du parc; j'ai une petite terrasse d'où je respire tous les parfums des bosquets qu'elle domine : à travers les pins, j'aperçois quelques silhouettes de dômes, puis les jardins du Pincio, et au delà, le château Saint-Ange et Saint-Pierre; quelle toile de fond!! A chaque heure du jour elle revêt des aspects différents, et le soir, la lune vient grandir encore ces grandes lignes.

Hier, après avoir sanctifié ma matinée à la chapelle Sixtine devant le dieu Michel-Ange, j'ai fait une longue promenade dans Rome.

J'ai visité le Palais des Césars, ou du moins

ce qui en reste. Je n'ai trouvé qu'un faible intérêt à tous ces débris de fondations et de salles souterraines dont on ne saisit pas bien la disposition et la raison d'être.

Ce qui est vraiment beau dans ces ruines-là, c'est la vue qu'on a de la loggia d'où les empereurs assistaient aux représentations *del circo Olimpio*, dit le cicerone. En tous cas, le panorama qui se déroule autour de vous est merveilleux. J'ai été voir le Forum, le Colisée, le Capitole... etc... Je ne comprends pas bien encore le plan de la ville, mais cela viendra.

Tu éprouveras sans doute, quand tu viendras me voir, la même impression que celle qui m'a poursuivi pendant tout le temps de ma promenade. On ne peut s'empêcher de marcher avec un respect religieux dans ces rues, dans ces places où chaque pierre raconte un triomphe ou un meurtre ; mais l'on est constamment surpris des dimensions moyennes de tous ces édifices auxquels l'imagination prêtait une grandeur en rapport avec les souvenirs qu'ils rappellent ; l'Arc de Titus a l'air d'un joujou à côté de l'Arc de Titus qu'on s'était construit dans la tête. Cette Voie triomphale qui conduit au Capitole par tant de détours et suit des mouvements de terrain si brusques, n'étonne que par son peu de largeur

et toutes ses sinuosités. La seule chose qui réponde à notre besoin du colossal, c'est le Colisée... Je crois que les architectures des Assyriens et des Égyptiens avec leurs immenses avenues de colosses de granit, leurs cours énormes, leurs temples étagés et précédés de larges escaliers étaient bien plus en harmonie avec la grandeur de ces peuples...

Nous avons, au contraire, peine à comprendre comment le peuple romain, qui commandait à la moitié de la terre, pouvait se contenter de ce petit Forum (rétréci encore par tous les temples qui l'entouraient), et comment ces conquérants, ces héros géants, passaient sans se heurter la tête sous de pareils arcs de triomphe, et sans écraser contre leurs parois les trophées et les troupeaux d'esclaves attachés à leurs chars. Rappelle-toi les murailles de Ninive, sur lesquelles vingt-cinq chars pouvaient marcher de front, et ces vieux temples indiens composés d'une quinzaine d'étages dont on n'atteignait le premier qu'après avoir gravi plusieurs terrasses superposées et d'interminables escaliers... Nous voyons là un superbe étalage de magnificence et de pompe religieuse. Sur ces centaines de marches des troupes de prêtres et de sacrificateurs ; tout autour, des populations entières, occupant pendant

plusieurs jours, pour assister à ces fêtes, des plaines immenses...

Mais je ne vois ni Marius, ni César, monter au Capitole par cette misérable Voie triomphale! Je ne puis même me consoler en voyant Saint-Pierre, qui, de près, ne paraît pas aussi grandiose qu'il devrait l'être. On ne juge bien de sa vraie grandeur que de la campagne romaine, quand on aperçoit à des distances effrayantes cet énorme dôme solidement assis au-dessus de la ville et qui ne semble pas diminuer à mesure qu'on s'éloigne.

Mais ce qui est plus grand et plus écrasant que tout ce qu'on peut imaginer, et ce qui ne doit jamais donner de désillusion, c'est la merveille des merveilles, le plafond de la chapelle Sixtine. Quel beau tableau j'y ai vu hier : tous les cardinaux en grand costume, avec leurs robes violettes et leurs pèlerines d'hermine, et ces fumées d'encens qui élevaient encore le plafond au-dessus de nous!

Malheureusement la musique était martyrisée d'une façon indigne. Elle était superbe et d'une étrangeté bien grande et bien sévère, mais quel massacre!!! Je t'écris au milieu d'un concert de cloches, qui, par leurs différentes et nombreuses sonneries, font, en grand, la musique des insectes

dans un bois, par les plus grandes chaleurs de l'été...

A SON PÈRE.

29 mars 1867.

... J'ai reçu ce matin un petit mot qui m'annonçait l'arrivée de mes caisses et me prévenait que je pouvais les faire prendre à la douane. J'y envoyai de suite quelqu'un, mais on répondit que les employés avaient congé tous les vendredis de carême. Il n'aura donc fallu que vingt-neuf jours à la grande vitesse pour m'apporter deux caisses ! C'est un peu fort. Il paraît que les objets envoyés par petite vitesse mettent parfois quatre ou cinq mois à venir. Je suis contrarié de ce retard parce que les W... F... partiront de Rome dans quelques jours, et que je n'aurai guère le temps de terminer qu'un des deux portraits.

Je ne sais plus ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre : en tout cas, je reprends le récit interrompu de ma vie à Rome. Si je me répète, vous m'excuserez.

Tous les jours je vois quelque chose de nouveau et cela sera encore longtemps ainsi, car si les Chinois passent toute leur vie à apprendre à écrire leur langue, je crois que peu de Romains connaissent toutes les richesses de leur pays. A

l'exception de quelques jours de sirocco qui m'ont fait connaître l'énervement abrutissant qu'on éprouve dans ce pays-ci par les temps d'orage, j'ai eu un beau soleil et un beau ciel.

J'ai fait plusieurs promenades à cheval dans la campagne romaine : c'est la seule manière de la parcourir d'une façon à la fois utile et agréable, car on trouve de bons chevaux, habitués à la chasse à courre et qui résistent bien à la fatigue. Ce mois-ci ils sont très-demandés et on a quelquefois de la peine à en trouver; mais après Pâques, les *forestieri* disparaîtront; c'est ainsi que nous autres, vieux Romains, nous appelons les étrangers, Français, Anglais, Russes, Allemands qui envahissent les hôtels et les écuries de Rome au moment des fêtes de Pâques.

J'ai visité à peu près toutes les galeries de la ville (pas à cheval). Elles ne sont pas très-riches. On est obligé d'avaler une masse considérable de ces tableaux assommants de la décadence italienne avant de tomber sur des perles rares, telles que : *l'Amour divin et l'Amour profane*, du Titien; *Saint Dominique*, du Titien ; la *Danaë*, du Corrége (vrai bijou), à la galerie Borghèse; le portrait d'un doge par Titien, et certains morceaux de Raphaël dans la *Vierge au Donataire* et dans la *Transfiguration*, au musée du Vatican; un superbe

Vélasquez à la galerie Doria, deux très-beaux portraits de Van Dyck et d'Holbein, à la galerie Colonna, et deux ou trois petits tableaux de Fiesole, au palais Corsini.

En somme, tous ces musées-là réunis ne feraient pas les galeries Pitti et des Offices, de Florence, ni même notre Louvre, dont on médit tant. Je n'ai pas encore vu, en Italie, de Corrége plus beau que l'*Antiope*, de Léonard supérieur à la *Joconde* et à *Sainte Anne*.

Seulement, ce qu'il n'y a nulle part, c'est la chapelle Sixtine et les *Stanze*. La *Transfiguration* ne m'a pas fait grand plaisir. C'est dans la *Dispute du Saint-Sacrement* qu'il faut voir Raphaël et dans certaine partie d'*Héliodore* et de la *Messe de Bolséna*. Là, il est complet en tout et coloriste autant que n'importe qui. Mais il ne faut pas aller aux *Stanze* en sortant de dessous le plafond de la chapelle Sixtine, parce qu'alors, il n'y a pas à dire, Raphaël est obligé de descendre d'un échelon.

J'ai fait, ces derniers temps, de belles excursions à cheval sur la voie Labienne et ses environs, sur la voie Appia, sur la voie Tiburtine. Quelle nature désolée! Pas un arbre, pas une culture, une fois à une certaine distance de Rome; mais d'admirables mouvements de terrains, grands, sauvages, et des silhouettes de

montagnes d'une variété et d'une noblesse prodigieuses.

Lundi dernier, avec quelques amis, nous avons pris le chemin de fer pour Frascati, et de là nous sommes allés à Grotta Ferrata en traversant une très-jolie forêt. Nous avons passé quelques heures à la foire, pour faire connaissance avec le caractére et le costume des gens de la campagne romaine. Mais tout cela se perd; il n'y a qu'une seule chose qu'ils conservent avec entêtement : c'est une merveilleuse saleté. On n'a pas idée de cela. Auprès de ces gens-là, nos Bretons de Plogoff seraient des raffinés et des marquis. Quant à cette beauté, à cette tournure tant vantées, j'avoue ne pas en avoir trouvé trace. Il n'y avait à la foire que quelques jolies femmes... c'étaient des Anglaises venues, comme nous sans doute, pour admirer cette admirable population des environs de Rome. Que les paysannes romaines sont loin des belles et grandes Bretonnes de la pointe du Raz et de l'île de Sein! Où est-elle, cette fierté et cette noblesse des paysans romains en guenilles? Ils sont ignobles, mendiants et plats, et cette population jusqu'ici ne m'enchante pas. Nous verrons plus tard.

Enfin le soleil, à force de faire fondre les gros morceaux de lard à moitié pourri qui couvraient

la foire, nous invita à chercher un lieu moins infect. Nous nous assîmes sur un pré, au-dessus d'une fontaine ombragée par deux grands et beaux platanes et à laquelle on menait boire les chevaux et les ânes; ce spectacle m'a consolé et raccommodé avec la foire. En somme, nous avions passé une excellente journée. Nous l'avons terminée par une visite à une superbe villa, ou plutôt à un superbe parc, car la villa elle-même n'a rien de remarquable. Puis nous avons gravi la montagne pour aller voir les ruines de l'ancienne ville de Tusculum.

Par un chemin charmant nous sommes arrivés sur la crête du mamelon où se trouvent les débris d'un amphithéâtre, d'un palais de Tibère construit sur une villa de Cicéron. Mais il ne reste plus que des salles intérieures, et il est difficile de se faire une idée de ce que pouvait être ce palais. Ce qui nous a particulièrement intéressés, c'est le théâtre qui a été découvert sous un champ, par les ordres de la fille d'un des derniers rois de Sardaigne ; il est parfaitement conservé, moins bien cependant que les théâtres de Pompéi. La façade et le mur qui faisait le fond de la scène manquent, mais les dallages, les bases des colonnes, les gradins et les petits escaliers sont très-complets. Vient ensuite une sorte de por-

tique ouvert dont les voûtes se sont malheureusement écroulées. Puis on arrive à l'emplacement de la citadelle, dont il ne reste plus rien. Aidés peut-être par cette parole de notre carte : *Tusculum*, *ancienne ville pélasgique*, nous avions découvert de splendides murs pélasgiques, mais un architecte qui nous accompagnait nous a prouvé que nos fameux murs n'existaient que dans notre imagination et que nous n'avions devant les yeux que le rocher à l'état sauvage ! Cela ne fait rien, mais nous aimons mieux croire que ce sont des murs pélasgiques.

Nous avons suivi assez longtemps la fameuse *voie Latine* dont le dallage est très-bien conservé aux environs de Tusculum, et dont les traces apparaissent au loin dans la vallée albaine.

Ce que nous n'avions plus à notre seconde visite, c'était le coucher de soleil, qui était admirable la veille. Sur les hauteurs de Tusculum, nous avions en face de nous la campagne et Rome au fond. Un peu à gauche la mer qui étincelait, puis le mont Cavi et l'adorable village de Rocca di Papa, planté sur un roc et s'étageant en amphithéâtre sur le flanc de la montagne ; encore plus à gauche, la suite des montagnes albaines. A droite nous avions les montagnes de la Sabine, aux arêtes accentuées et fermes comme de l'acier. Les

arbres qui couvraient le mont Cavi ressemblaient à un velours grenat usé; la plaine était rousse, et la partie des montagnes dans l'ombre, d'un bleu de pierre précieuse. La mer était en feu, le ciel sillonné de grands nuages; *c'était splendide.* Je comprends qu'en plaçant leurs théâtres devant de semblables merveilles, les anciens pouvaient se passer de décors. Les plus riches feraient triste mine en face de cette magie de la nature.

Après déjeuner, nous sommes partis pour Albano, et nous avons suivi une route superbe, d'abord à travers plaine, puis dans une magnifique forêt, et enfin nous avons longé les crêtes qui dominent le lac d'Albano qui s'étend au pied du mont Cavi dans le cratère d'un volcan éteint. C'était un énorme cratère, car le lac est grand et bordé de belles forêts. Nous avons passé successivement à côté de villages très-pittoresques et admirablement situés : Marino, Castel Gondolfo où le Pape possède une villa pour l'été. Enfin nous sommes arrivés à Albano. Nous avons renvoyé notre voiture à Frascati et nous nous sommes mis en route pour l'Ariccia, Genzano et le lac Némi, situé aussi au pied du mont Cavi dans un cratère un peu plus élevé que le lac Albano, dont il est séparé par un long contre-fort du mont Cavi.

Pendant une heure ou deux, nous avons longé les rives de ce lac qui, dit-on, a cent soixante mètres de profondeur. C'est le lieu le plus délicieux qu'on puisse voir. De beaux arbres penchés et presque déracinés par les eaux qui tombent des côtes à pic, s'allongent au-dessus du lac et y trempent leurs grandes branches. Nous avons vu l'emplacement d'un temple de Diane dont il ne reste plus que quelques pierres. C'était bien la place de Diane au milieu des bois, auprès d'un lac bordé par endroits de longs roseaux dorés, au pied d'une belle montagne. Quelle tranquillité, quel mystère! De toutes parts des côtes boisées. Les anciens n'étaient pas si bêtes d'avoir choisi ce lieu pour y mettre un temple de Diane. J'aurais fait des bassesses pour en être le grand prêtre.

Nous nous sommes reposés à l'ombre devant ce calme charmant de la nature, et nous avons grimpé jusqu'à Némi, situé à mi-côte, sur la partie la plus abrupte et la plus verticale de la montagne.

C'est une position merveilleuse pour des gens qui veulent se repaître de beaux spectacles; mais, s'il faut que les Némiens descendent et montent souvent leur côte pour faire leurs provisions, je les plains.

Du sommet, nous avons vu le coucher du soleil

se refléter d'abord à nos pieds dans le lac, puis de l'autre côté des montagnes et par delà les plaines du Latium, dans la mer. Je crois que c'était encore plus beau que ce que nous avions vu la veille.

Après avoir erré quelque temps dans un bois, nous avons trouvé un chemin creux et fantastique avec des arbres dont les racines, minées par les eaux, formaient voûte au-dessus de nos têtes, et nous avons regagné Albano avec l'ardeur de voyageurs pris par la nuit et terriblement affamés.

Le lendemain matin nous voulions aller voir Paluzzuola, petit village construit sur l'emplacement d'Albe la Longue. Nous sommes descendus, en conséquence, sur les bords du lac Albano pour nous faire traverser en bateau de l'autre côté et gravir jusqu'à Albe la Longue. Impossible de trouver une barque. Nous avons pris alors la résolution de faire le tour du lac ; mais nous étions encore bien loin d'Albe la Longue, quand l'heure du déjeuner et un peu de sirocco qui nous retirait tout courage nous engagèrent à rebrousser chemin jusqu'à Albano. Dans l'après-midi nous avons visité les jardins de la villa Doria, d'où l'on a une vue superbe sur les plaines du Latium, la forêt Laurentium et la mer. Nous avons vu, de la

terrasse, les ruines de la ville antique de Bovillæ, l'ancienne ville de Numitor, je crois, le grand'père de Romulus. Puis nous avons parcouru Albano pour y trouver un certain amphithéâtre de Donatien, dont il reste encore quelque chose, dit-on, près d'un couvent de capucins. Nous n'avons jamais pu le trouver. Nous n'avons pas aperçu non plus ces belles Albanaises dont on parle tant! C'était pourtant l'heure où elles allaient à la fontaine : des Albanaises, il y en avait, mais de belles, point.

Nous sommes revenus dîner à Rome. Le lendemain je suis allé au palais Barberini voir un admirable plafond de Pietro de Cortone. Voilà un homme dont nous n'avons au Louvre que de mauvais tableaux et qui a peint à fresque, dans une énorme salle, un plafond vraiment merveilleux comme composition, comme effet et comme aspect de ton. Il y a là dedans un mouvement, une fougue, une harmonie, une vigueur qui m'ont bien étonné.

Ce matin j'ai fait une grande promenade à cheval, avec des amis, au nord de Rome. Nous avons traversé le Tibre, à Ponte Mole, et nous nous sommes engagés dans la campagne à travers des prés sans fin, où paissent de grands troupeaux de bœufs et de chevaux sauvages. Nous nous sommes

un peu égarés, mais le dôme de Saint-Pierre qu'on voit de si loin, et de presque partout, nous a remis dans notre direction.

La pluie nous a trempés et, comme nous étions loin de Rome, nous avons dû prendre une allure plus rapide. Une dizaine de ces molosses énormes qui gardent les troupeaux dans la campagne nous donnaient la chasse avec des airs féroces. Il ne doit pas faire bon les rencontrer quand on est à pied. En tout cas, ils peuvent nous reprocher de les avoir fait rudement courir.

Demain nous partons, au nombre de six ou sept, pour une excursion à cheval à Ponte Nomentano, le long de Teverone, et nous pousserons jusqu'aux Aquæ Albulæ (eaux sulfureuses), où les anciens avaient établi des bains qu'embellit la reine Zénobie pendant sa captivité... Dimanche nous repartirons encore, toujours à cheval, pour explorer une autre partie de la campagne... Dans quelques jours j'irai à Tivoli.

Voilà, mon cher père, comment j'emploie mon temps.

J'espère pouvoir me mettre aux portraits W.. F... lundi prochain. .

A SON PÈRE.

2 avril 1867.

... Mes caisses sont arrivées, c'est vrai, mais je ne les ai pas encore. Elles sont en douane et c'est toute une histoire pour les en faire sortir. M. Hébert a attendu les siennes quinze jours, et comme je ne suis pas M. Hébert, je crains d'attendre encore plus que lui. Pour me les faire livrer, il me suffirait de débourser soixante-deux francs, mais je m'y refuse, car je trouve un peu violent de débourser pareille somme pour quelques livres, quelques effets et un rouleau de papier blanc.

Ce retard pourtant me cause du tort. Les W... F... vont partir et je n'aurai pu finir un seul des portraits. Si j'avais prévu tous ces ennuis, j'aurais voyagé avec mes caisses. Mon bagage n'eût pas été bien considérable et j'aurais pu, au moins, faire un portrait.

Si Léon se décide à venir passer ici la semaine sainte, recommande-lui le seul moyen dont on doive user avec les employés quels qu'ils soient et quelques galons qu'ils aient à leurs casquettes : c'est de leur glisser une pièce de quarante sous dans la main. Avec cela on en fait ce qu'on veut. Si j'avais su, j'aurais usé plus souvent de ce moyen. Pour les bagages à la

douane, c'est souverain; la pièce de vingt sous suffit même souvent; on regarde le dessus de la caisse et on vous laisse tranquille... Si vous avez affaire à un prince ou à un haut fonctionnaire, donnez-lui cent sous et vous obtiendrez tout ce qu'il vous plaira. On a tort d'agir loyalement avec ces fripons. De tous ces impôts prélevés aux douanes et ailleurs, le pauvre pape ne touche pas un centime. Tout cela passe dans la poche des employés supérieurs, s'arrête aux ministres et ne va pas plus loin.

Mon atelier n'étant pas encore réparé, je continue mes pérégrinations à travers la ville et la campagne. Nous en causerons une autre fois...

A SA GRAND'MÈRE.

10 avril 1867.

Ma chère bonne maman,

Il y a bien longtemps que je veux t'envoyer les tendresses de ton petit-fils et filleul. Si je ne l'ai pas fait encore, c'est que les lettres écrites soit à mon père, soit aux autres, étaient pour vous tous et que chacun de vous pouvait mettre son nom à l'en-tête. Quand on est loin des gens qu'on aime, il est bien difficile de penser à l'un d'eux sans penser à tous en même temps, et chaque baiser qu'on envoie est comme une bombe de

feu d'artifice qui monte en un seul trait et se sépare ensuite en une vingtaine d'étoiles.

Cette fois, c'est toi que je vise, c'est toi que j'embrasse la première et qui seras chargée d'embrasser les autres de ma part. Bien des choses d'ailleurs n'auraient pour d'autres qu'un bien faible intérêt et je puis te les écrire, à toi qui te tourmentes toujours et qui aimes à connaître les choses en détail. Je suis sûr que tu es mécontente de ne pas savoir quelle est ma règle de vie et mon hygiène. Je vais te contenter de suite et après tu me laisseras dire ce que bon me semblera.

Pour ne pas ternir mon récit par de tristes détails, je te dirai d'abord que j'ai mis fin à mes maux de dents par l'extraction d'une molaire qui ne me martyrisera plus et qui m'a été enlevée fort habilement par un jeune dentiste. La société des dentistes français envoie-t-elle à Rome un prix de Rome en dentisterie? je l'ignore, mais le fait est qu'il est Français et adroit.

A part ce fâcheux incident, ma santé n'a jamais été plus florissante. J'espère que cet état se maintiendra longtemps.

Je me lève de bonne heure et la plupart du temps je commence ma journée par une grande promenade à cheval. Après déjeuner je vais voir

des galeries et des églises. Je me promène jusqu'au dîner et le soir je me couche de bonne heure. Tu vois qu'il n'y a pas là de quoi se rendre malade.

Nous prenons nos repas tous ensemble dans un grand réfectoire où sont accrochés les portraits de tous les pensionnaires peintres, sculpteurs, graveurs, architectes et musiciens depuis le commencement de ce siècle jusqu'à nos jours. La cuisine n'est pas mauvaise et vaut certainement mieux que celle des restaurants de Rome.

Nous dînons à l'Ave Maria, c'est-à-dire au crépuscule, à l'apparition de la première étoile au ciel et nous déjeunons huit heures avant. Ainsi, maintenant notre déjeuner a lieu à onze heures et le dîner à sept. Plus tard, dans quinze jours, chaque repas sera retardé d'un quart d'heure et ainsi de suite jusqu'en mai ; alors on déjeune à midi et on dîne à huit heures.

Je suis entouré de bons camarades, très-aimables pour moi, et très-unis, contrairement à ce qu'on croit à Paris. Je les connaissais du reste presque tous, car je suis un vieux concurrent et mes premières armes à l'École datent de loin.

Nous avons à l'Académie le plus beau parc qu'on puisse rêver et dans ce moment surtout

l'air y est embaumé: nous habitons un beau palais que nous envie fort l'ambassade de France...

Le directeur est charmant pour moi. Tous les dimanches il reçoit les pensionnaires et les artistes français et étrangers qui lui sont présentés. Nous faisons de la musique. En somme, notre existence est ravissante et si quelques regrets et souvenirs ne venaient de temps en temps nous assaillir, on serait pleinement heureux.

Jeudi dernier, j'ai fait avec deux camarades une petite excursion à Tivoli. Nous avons eu le plus beau temps qu'on puisse rêver et, depuis la sortie des murs de Rome, nous avons roulé au milieu de sites et d'horizons merveilleux.

Nous avons visité la villa Adriana, dont les grandes ruines sont d'un aspect splendide au milieu des grands cyprès et des pins parasols qui ombragent ses beaux parcs. Nous avons traversé un bois superbe d'oliviers poussant sur une montagne rocheuse et nous avons déjeuné à Tivoli dans le petit temple antique de la Sibylle, devant le spectacle admirable des cascades et des montagnes. Nous avons étudié toutes les merveilles naturelles de ce coin si étrange et si beau, la grotte de Neptune, la grotte de la Sirène, les Cascatelles, etc., etc..., et la ville d'Este dont la disposition et la situation sont vraiment charman-

tes. Nous recommencerons au mois prochain cette excursion ; seulement nous pousserons plus loin, jusqu'à Subiaco et Cervara.

J'ai visité aussi les belles villas qui sont situées aux portes de Rome, les villas Albani, Pamphili, Borghèse, etc., etc... On a, de presque toutes, des vues magnifiques sur la campagne et les montagnes de la Sabine et les monts albains. Les chênes verts et les pins parasols donnent à ces parcs un aspect de grandeur et d'étrangeté qui a bien son charme. Et puis, partout des fontaines, des jets d'eau. On ne marchande pas l'eau à Rome. Que devait-ce être sous l'empire romain, alors que tous les aqueducs y amenaient l'eau des montagnes voisines? Ils étaient en grand nombre et on en voit partout des ruines dans la campagne. Il y en a encore trois ou quatre en bon état qui servent à alimenter les fontaines et les réservoirs. A l'Académie, l'eau est excellente ; elle nous est fournie par l'aqueduc de l'Aqua Felice.

Il est un peu tard, et si je veux être sur pied demain à six heures, il faut que je dorme. Je sais que ce n'est pas toi qui te plaindras de ce que je demande à me coucher. Du reste, je saurai encore écrire la semaine prochaine et ne manquerai pas de choses à vous dire...

A SON PÈRE.

10 avril 1867.

Je suis encore obligé de commencer ma lettre par ces paroles éternellement répétées : Je n'ai pas encore mes caisses ! ! ! Je les ai vues, je les ai palpées, touchées, mais je ne les ai pas fait sortir des magasins. Il faut croire que les douanes m'en veulent et me poursuivent fatalement comme des harpies. J'y suis allé hier encore une fois, pensant obtenir le passage libre de mes affaires. On me fait de vrais comptes d'apothicaire, on ne veut diminuer mes frais d'entrée que d'un tiers, si bien que je vais être obligé de débourser 43 fr. 75 pour des caisses ne renfermant que des objets de travail. Je ne peux pas attendre indéfiniment ni faire de nouvelles démarches qui amèneraient des pourparlers sans fin, surtout pendant la semaine sainte. Or j'ai besoin de mes caisses et je vais payer ce qu'on me demande ; mais je conserverai toute ma vie une haine terrible contre la douane et les douaniers ! O ! le libre échange ! Plus de douane ni de douaniers ! Quand donc verrai-je arriver ce temps heureux, cet âge d'or ?

Les W... F... sont partis hier !...

Tu me parles de me mettre à l'ouvrage : c'est ce que je ferai peu à peu. Mais j'ai encore

beaucoup à voir. Je ne veux pas agir comme quelques-uns de mes camarades et surtout de mes prédécesseurs qui arrivaient à Rome pour s'enfermer dans leurs ateliers, d'où ils sortaient cinq ans après sans connaître seulement la cour de Saint-Pierre ou la chapelle Sixtine; autant rester à Paris. Le voyage ne peut être instructif que s'il vous montre des choses nouvelles qui ouvrent dans la cervelle des cases encore fermées. S'il ne consiste que dans un changement d'atelier, à quoi bon se déranger? Du reste, je vais commencer quelques études dans la campagne d'abord, maintenant que la température est douce encore; plus tard quand la saison deviendra chaude, je travaillerai dans les églises et les musées. Il arrive, dans les musées de Rome comme partout, que les belles toiles dont on aurait intérêt à garder un souvenir sont occupées par des copistes plus ou moins forts; les listes d'inscriptions sont souvent fort longues et je vais m'inscrire dès maintenant pour un certain nombre de choses; je ne sais pas quand je pourrai les faire.

Cette lettre étant purement d'affaires, je n'y joins aucun détail pittoresque... cela détonnerait. J'écris à bonne maman. Demande-lui ma lettre... N'oublie pas de m'envoyer les portraits

de famille. Tu sais que je n'en ai pas de ma mère.

A M. BUSSINE.

25 avril, 1867.

..... J'ai porté dernièrement chez Listz le morceau de Camille et il l'a reçu ainsi que son porteur avec une amabilité charmante. J'avais un peu peur en tirant le cordon de la sonnette, et, bien qu'amené par un de mes amis déjà présenté à Listz, mon cœur battait comme à la porte d'un dentiste. J'ai commencé par balbutier des Monseigneur, Monsignor, Monsieur l'abbé, maëstro, etc... Mais il m'a mis à mon aise par un accueil si simple et si bienveillant que j'ai laissé tomber mon effroi et n'ai plus vu, dans cet homme noir à grands cheveux, qu'un artiste chaud et passionné, un ami dévoué de Camille. Il m'a parlé de lui avec une admiration qui m'a paru très-sincère. Il a déchiffré séance tenante le *Veni Creator* que je venais de lui remettre, s'arrêtant à chaque instant pour en louer le beau style, la coupe savante et originale. Puis il nous a joué, avec cette puissance et cette énergie fantastiques que vous lui connaissez, des morceaux de ses symphonies de Dante et de saint François et m'a engagé à le venir voir le vendredi quand je voudrais. Je le croyais *poseur*, mais je suis re-

venu de cette idée-là et suis sorti de chez lui profondément impressionné par son jeu, son aménité, et sa belle tête.

En fait de musique, je n'ai entendu ici que deux messes à la chapelle Sixtine et des *Miserere* pendant la semaine sainte. J'ai été choqué du peu de talent des chanteurs et de la façon déplorable dont ils étaient conduits. La maîtrise de la chapelle Sixtine est bien tombée, et pourtant elle a de bien belles choses à exécuter. Dans cette salle merveilleuse, sous ce plafond et devant ce Jugement dernier qui vous élèvent si haut que le moindre chant viendrait compléter l'harmonie et s'embellirait du voisinage du géant Michel-Ange, on serait disposé à admirer n'importe quel chœur religieux. Au lieu de cela les chanteurs vous arrachent à votre contemplation par des timbres criards et désagréables, des accords plus que douteux, des rentrées mal faites, des trilles toujours manqués, des miaulements dont un Parisien peut seul avoir idée, s'il a habité au cinquième étage sous des toits fréquentés par des troupes de chats amoureux. Je ne puis trouver d'autre comparaison pour vous faire comprendre ce que j'ai souffert, en entendant écorcher ainsi de belles fugues et de beaux motets. Une fois, pourtant, ils ont bien chanté un chœur superbe

et ont produit des effets de sonorité intéressants et étrangement puissants. Mais, en général, ils cultivent la fausse note et le cri avec une persistance désastreuse.

J'ai assisté dimanche à la bénédiction que le pape donne chaque année, le jour de Pâques, du haut de *la Loggia*, au peuple agenouillé en foule sur l'immense place de Saint-Pierre. C'était un merveilleux spectacle, bien émouvant et d'une grandeur imposante. La voix du pape résonnait dans toute l'étendue de la place, et son geste noble se voyait de partout. Cela m'a rappelé le récit du *Tannhäuser*.

Je me suis remis ces jours-ci à mes exercices vocaux : cela me fera du bien, car ma voix était devenue d'une lourdeur désespérante. Quant à la peinture, je n'en ai pas fait encore. J'aime mieux regarder et comprendre que de me mettre immédiatement au travail. J'espère que cet arrêt de quelques mois me fera du bien et développera en moi le sens artistique. J'ai beaucoup vu et, je pense, beaucoup appris. C'est ce que l'avenir nous apprendra.

Je n'ose pas vous espérer ici, et pourtant une séparation de quatre ans, savez-vous que c'est bien long ! Soyons philosophes. Car, si le temps semble long pour le fils et pour l'ami, il

passera encore trop vite pour le peintre. J'ai tant à apprendre et on fait si peu en quatre ans! Toutefois, j'aime à croire que vous ne rougirez pas de moi, et je compte beaucoup sur cette année de voyage pour me transformer et m'instruire.....

A SON PÈRE.

25 avril 1867.

Voilà trop longtemps que je ne t'ai écrit, mais mon excuse est dans mes occupations nombreuses durant la semaine sainte. J'ai été obligé de faire queue pendant des heures, afin d'entendre le *Miserere* à la Sixtine. J'ai assisté aux grandes processions qui se sont faites à Saint-Pierre, à l'occasion de l'anniversaire du retour de Gaëte, puis le jeudi saint et le dimanche de Pâques. C'est superbe.

Je suis bien revenu sur le compte de Saint-Pierre, qui ne m'avait pas fait grande impression les premières fois que je le visitai; j'ai appris depuis à le connaître et à l'aimer. J'y ai vu de merveilleux effets et, à certains moments, cette basilique énorme qui, au premier abord ne semble pas très-religieuse, prend un aspect mystérieux et imposant, que viennent grandir encore les fumées de l'encens et les grandes ombres des voûtes.

Le jour de Pâques surtout, c'était inouï. J'étais sous le vestibule, au moment où les grandes portes du milieu se sont ouvertes, laissant apercevoir le fond de l'église dans une sorte de brouillard lumineux, au milieu duquel se profilait le grand dais à colonnes torses qui surmonte l'autel. Grâce aux fumées d'encens et aux rayons de soleil qui les traversaient, la profondeur de Saint-Pierre était plus que triplée. La nef plus près de nous était un peu sombre et, au milieu de la porte, la procession des cardinaux, des évêques de tous pays, avec leurs grandes mitres blanches, arrivait sur nous, dominée par le pape, porté sous un dais rouge et couronnant ce splendide tableau si merveilleusement encadré. De ma vie je n'ai vu chose plus belle et plus grandiose.

Quelques instants après, dans la grande loge toute tendue de rouge, sous un immense velum qui mettait dans une ombre transparente presque toute la façade de Saint-Pierre, le saint-père apparaisssait porté sur son trône, sous un dais, accompagné de deux énormes éventails en queues de paons blancs, et d'une voix forte et sonore il donnait la bénédiction à tout le peuple à genoux couvrant la place entière. C'était le spectacle le plus grand et le plus émouvant qu'on puisse rêver. Debout sur le pavois, les bras étendus sur

la foule, le saint-père se voyait de toute la place et sa voix s'en allait au loin, au milieu d'un silence incroyable. Le centre de la place était occupé par l'armée pontificale, tant fantassins que cavaliers. Après la bénédiction, le peuple a poussé des cris de : *Viva il santo padre, re!* en agitant des palmes et des mouchoirs. J'ai remporté de cette scène une impression profonde, et je ne crois pas qu'en aucun pays il puisse y avoir rien d'aussi beau et imposant, tout à la fois au point de vue moral et au point de vue artistique.

Je n'ai eu qu'une désillusion ; c'est sous le rapport de la musique. La maîtrise de la chapelle Sixtine n'est pas brillante; elle écorche trop souvent de splendides motets. Ils sont, j'en conviens, d'une difficulté prodigieuse, surtout sans aucun accompagnement qui guide les exécutants; mais ceux-ci pourraient chanter moins faux et avec des timbres moins criards et moins désagréables. Et puis à Saint-Pierre, au lieu d'une vingtaine de chanteurs, il faudrait des doubles chœurs de cent ou deux cents voix au moins. C'est d'une maigreur déplorable, et il est impossible d'être ému par des chants qui sont, faute de puissance, si peu en rapport avec le grandiose déployé partout. Cela fait l'effet d'un géant de vingt pieds, qui aurait une

tête grosse comme un poing d'enfant ou une voix de cricri.....

A M. MALLARMÉ.

25 avril 1867.

...Tu ne te figures pas combien je suis heureux de trouver une lettre de France sur mon assiette! Et ce plaisir ne m'arrive pas aussi souvent que je le voudrais. Si ma pauvre mère vivait encore, elle me gâterait sous ce rapport-là; je suis sûr qu'elle ne serait pas avare de ce cadeau si précieux pour l'exilé. Je n'ai jamais autant senti le vide que sa mort m'a laissé que depuis mon départ de France.

Et pourtant mes journées sont aussi remplies que possible; je vois du nouveau presque tous les jours, je passe ma vie dans des enthousiasmes continuels et mon sac d'admiration se remplit à mesure que j'en dépense. La campagne romaine est merveilleuse; c'est elle qui m'impressionne le plus vivement. C'est ce que j'ai jamais vu de plus écrasant. Et la chapelle Sixtine!!! Pour moi, il n'y aurait pas besoin d'autre chose à Rome. La chapelle Sixtine et la campagne!!! Il y a là de quoi émouvoir, de quoi inspirer, de quoi élever l'âme de l'artiste, sans jamais la lasser. On resterait vingt ans ici que la vingtième année on serait encore plus passionné pour ces merveilles, auxquelles il ne

peut exister nulle part rien de comparable. Je serais bien heureux de voir ton enthousiasme devant ce qui m'émeut tant tous les jours.

Lundi je vais chercher un autre genre d'émotion, plus doux, plus calme : je vais passer trois semaines ou un mois à Naples. Ce beau mois de mai donnera au pays un aspect plus jeune encore et plus heureux. Et puis je travaillerai, à mon retour.

A SON PÈRE.

Jeudi, 2 mai 1867.

Je suis parti de Rome lundi matin avec Lenepveu, et le soir vers sept heures nous étions à Naples, après un trajet en chemin de fer de toute beauté, à travers des montagnes admirables auxquelles le ciel chargé de nuages orageux donnait les effets les plus dramatiques et les plus sauvages. Puis, nous sommes entrés, au soleil couchant, dans cette riante campagne de Naples, au milieu de vergers d'ormeaux et d'oliviers réunis entre eux par des festons de vigne. Cela a un air de fête qui rend heureux.....

Le musée de Naples n'est pas riche en peintures. Je n'y ai remarqué que deux ou trois toiles de Titien et de Ribeira. Mais en revanche il possède quelques bronzes merveilleux, dont je ne connais d'équivalents dans aucun musée. Les

peintures de Pompéi réunies dans deux ou trois salles sont très-intéressantes, mais je n'ai pas encore eu le temps de les étudier avec assez de recueillement.

Mercredi, nous avons passé la journée à Sorrente. C'est le paradis terrestre!

Il y a là des hommes, des femmes, et surtout des enfants magnifiques. Nous allons nous y installer pour quelque temps, et là, je compte travailler, me livrer au croquis et à l'aquarelle avec une ardeur digne des merveilles que j'aurai sous les yeux.....

A SON PÈRE.

11 mai 1867.

Je suis au paradis! Tu ne peux te faire une idée de Sorrente. Ah! quelles matinées, quelles journées et quelles nuits surtout! Si tu savais ce que c'est que la mer de la baie de Naples, reflétant la lune et les étoiles, avec la silhouette du Vésuve dans le fond! Et ce calme, ce silence, interrompus toutes les trois ou quatre secondes par le soupir de la mer, qui vient mourir doucement à nos pieds sous la terrasse!

Depuis ma dernière lettre, j'ai fait bien des choses.

J'ai d'abord été à San Martino, un ancien couvent d'où le noble Victor-Emmanuel, ce grand roi,

a chassé les moines, comme il l'a fait, du reste, dans presque toute l'Italie. Ce grand monarque libéral qui veut la liberté de l'Italie, ne permet pas à un malheureux moine de vivre tranquillement, loin du monde, dans sa cellule, si cela lui convient. Il trouve plus convenable de convertir les couvents en casernes. Cinq ou six moines sont laissés pour le service de la chapelle, les autres sont priés de changer de costume et de s'en retourner chez eux. Cela m'a fait beaucoup de peine de voir à Florence ces pauvres couvents de Dominicains, que Fiesole avait couverts de fresques merveilleuses, complétement déserts maintenant, ces pauvres cloîtres vides, les corridors des cellules et les cellules complétement nus. Enfin, bref, de San Martino on a une vue splendide; on domine toute la baie de Naples, et Dieu sait ce que c'est que la baie de Naples. Il y a là aussi de très-beaux Ribeira.

Puis, j'ai passé une journée à Pompéi; mon pauvre oncle Mazois serait bien heureux de voir Pompéi maintenant. On y travaille toujours et on a découvert bien des choses depuis lui. Je te parlerai de Pompéi plus tard, l'année prochaine sans doute, quand j'y travaillerai. Cette année j'effleure un peu tout, mais je n'ai guère le temps de m'arrêter quelque part.

Le lendemain j'ai fait l'ascension du Vésuve et une descente dans Herculanum.

Les fouilles sont très-peu avancées, on semble même avoir renoncé à les continuer. Herculanum est enfoui sous 80 pieds de lave, et Portici et Résina sont bâties dessus. Les travaux dans cette lave si dure sont excessivement coûteux : on n'a guère retrouvé que le théâtre, qui est fort grand, et dans lequel on a découvert une grande quantité de statues de marbre et de bronze. Cela donnerait vraiment envie de pousser plus loin les recherches. Herculanum, si l'on compare la grandeur de son théâtre à celle des deux théâtres de Pompéi, devait être infiniment plus considérable que Pompéi. Les plus beaux bronzes du musée de Naples proviennent presque tous d'Herculanum, et le théâtre seul a été fouillé! Quelles richesses incomparables on trouverait, une fois arrivé au Forum et aux temples!

L'ascension du Vésuve est très-intéressante. On chemine pendant une heure dans les laves de l'éruption de 1858 ou 1859. Ces laves affectent les formes les plus fantastiques. Dans certains endroits elles sont tordues comme des cordes, dans d'autres on croirait voir un champ de bataille avec des cadavres enlacés et amoncelés en montagne. Plus loin on croirait voir une mer furieuse

solidifiée au moment où ses flots luttaient les uns contre les autres. Nous sommes descendus dans le cratère, où par moment il fait une chaleur épouvantable, et où l'on est suffoqué par une violente odeur de soufre. Mais en ce moment, le Vésuve est sage et ne lance que quelques petites bouffées de fumée qui ne font pas grand' peur. Ce qui est vraiment curieux, c'est cette marmite immense dans laquelle sont entassées pêle-mêle, des masses de pierres et de laves à moitié refroidies, affectant les formes les plus bizarres et revêtues des tons les plus étranges...

Puis, j'ai été au cap Misène, où j'ai vu l'emplacement de cette multitude de villas que tous les gens bien posés de l'empire romain avaient fait construire sur cette côte, à cause des eaux de toute espèce et de toutes vertus qui sourdent du pied des montagnes volcaniques du pays.

Depuis mon séjour à Sorrente, je circule à âne ou à pied dans les environs. C'est à devenir fou, tant c'est beau ! On respire à pleins poumons le parfum des citronniers et des orangers qui portent leurs fleurs en même temps que leurs fruits... Mais en voilà assez : si je me mets à chanter les charmes de Sorrente il me faudra écrire vingt-cinq mille vers...

Nous irons prochainement à Capri, à Amalfi, à

Palerme, à Pœstum ; nous ne posons point. Que de choses à voir et à admirer dans ce pays idéal ! Je passerai certainement un été dans ces parages. Il y a beaucoup à faire et, au point de vue de la nature humaine, on peut trouver ici, bien mieux qu'à Rome, des types très-beaux, et d'un caractère original et sauvage...

A SON PÈRE.

Sorrente, vendredi 15 mai 1867.

Je ne tirerai malheureusement pas un aussi bon parti que je croyais de mon voyage à Naples et à Sorrente. Depuis six jours je suis souffrant, pris de maux de tête et d'estomac. Je ne quitte pas mon lit et, malgré un traitement vigoureux, je suis bien faible. Dans la crainte que cela ne dure encore quelques jours, nous partons ce soir pour Naples et demain pour Rome.

C'est désolant de tronquer un si beau voyage...

A SON PÈRE.

Rome, 29 mai 1867.

Je suis revenu de Naples un peu fatigué par le voyage, mais depuis, j'ai eu le temps de me remettre complétement. Je suis un peu maigri, c'est vrai, mais on ne reste pas impunément neuf jours sans manger. Je vais reprendre peu à peu mes forces et commencer le mois prochain un voyage d'étude dans le nord de l'Italie.

Tu me parles de t'attendre pour quelques-unes de ces excursions, que tu comptes faire avec moi à la fin de l'automne. Je ne te conseille pas, et tout le monde te le dira, de venir à Rome avant le milieu d'octobre. Il est connu que les mois précédents ne sont vraiment pas bons à passer à Rome, surtout pour quelqu'un qui n'est pas acclimaté. Du reste, les gens du pays sont encore plus éprouvés par le climat que les étrangers. Les fièvres minent peu à peu ces peuples du Latium pendant presque tout l'été. C'est là ce qui rend cette race si pauvre et si peu vigoureuse.

Je ne passerai pas l'été à Rome, bien entendu, et je n'y reviendrai que vers les premiers jours d'octobre. Du reste M. Hébert s'absentera aussi et ne reviendra guère qu'à ce moment-là. Il est inutile de s'exposer à ces maudites fièvres.

Après mûre réflexion j'ai décidé que, n'ayant pas pu faire, comme font tous les prix de Rome, le voyage d'ensemble du nord de l'Italie, au mois de décembre avant de se rendre à Rome pour la fin de janvier, j'ai décidé, dis-je, que je ferais d'une façon plus lente et plus complète ce voyage-là cet été, au lieu de le faire en simple touriste, comme ils le font d'habitude, vu le peu de temps qu'ils peuvent y dépenser. Je compte en tirer un profit immédiat. Restant assez longtemps dans

chaque ville et surtout à Florence et à Venise, je me livrerai à des études sérieuses qui ne m'empêcheront pas de mûrir mon Envoi, auquel je me mettrai complétement au mois d'octobre.

Je ne crois pas que ce soit trop me presser que d'agir comme cela. Tu sais combien de fois ma manière de voir en art s'est modifiée, et combien de nouveaux horizons, qui m'étaient longtemps restés cachés, se sont peu à peu ouverts devant moi. Je n'ai plus le temps de m'abonner indéfiniment à ce système de changement, ou du moins, je veux, dès ma première année, connaître à peu près toute l'Italie pour me guider sûrement les années suivantes et ne pas m'écrier à chaque nouvelle tournée : « Ah ! si j'avais vu cela l'année dernière, je n'aurais pas fait ceci, je me serais détourné de cela... etc. » Je veux savoir dès maintenant vers quoi je suis vraiment le plus porté, où je devrai revenir de préférence, quelles sont les œuvres dont l'étude pourra développer en moi les qualités que j'ai à l'état d'embryon et celles qui m'en donneront d'autres dont je ne soupçonne pas en moi les germes.

Cette lettre est un peu une réponse à celle de Montfort, et je te prierai de la lui communiquer puisqu'en causant avec toi, je trouve l'occasion de lui répondre sur certains points où nous ne som-

mes pas tout à fait d'accord. Supposons donc un instant que je suis à Sèvres, un jour que Montfort dîne avec nous, et qu'après dîner nous discutons tous les trois.

Dans sa lettre si affectueuse, si bonne et dans laquelle il me donne d'excellents conseils, il m'écrit une phrase qui va me servir de thème, et qui me permettra de vous développer mon opinion si toutefois vous voulez bien attacher quelque importance à mes idées, bien que je ne puisse les soutenir par ce grand *tuteur* qu'on nous jette toujours à la tête, à nous autres jeunes gens : *l'expérience*. Mot sublime qu'on nous présente comme la tête de Gorgone. Ma foi, tant pis ! je ne me laisse pas pétrifier par la fameuse Gorgone et je pars, convaincu un instant que j'ai l'*expérience infuse*. Oui, criez; c'est comme ça !...

Montfort me disait donc entre autres choses, dans sa lettre, que je ne devrais pas accumuler voyage sur voyage et excursion sur excursion, mais, au contraire, les espacer et m'arranger de façon à ne voyager que pour me reposer d'un travail fait à Rome. Voilà le point sur lequel nous ne sommes pas d'accord.

Les années suivantes je ferai comme cela ; mais cette année, il est de toute nécessité que j'aie une idée générale sur l'art italien, et cela pour ga-

gner du temps, et, je te le disais tout à l'heure, pour pouvoir plus tard, à coup sûr, chercher la chose dont j'aurai besoin comme on cherche dans un dictionnaire que l'on connaît bien.

Je regarde comme une chose presque mauvaise qu'on arrive à Rome avant de connaître à fond cette longue histoire de l'art qu'on lit d'une façon si complète déjà à Florence et dont on doit combler les lacunes par la visite de Milan, de Padoue, de Parme, de Sienne, de Pise, de Venise, etc... Que voulez-vous qu'on fasse quand de but en blanc on se trouve en face de ce formidable géant de la chapelle Sixtine? Que peut-on oser devant lui, quand à chaque visite on est écrasé sous un double sentiment d'étonnement et d'admiration, tellement étrange, qu'on se demande si ce n'est pas de la peur? Pour moi, Michel-Ange est un dieu auquel on n'ose pas toucher : on craindrait qu'il n'en sortît du feu.

Pour l'instant du moins, je n'ai pas envie, je ne me sens pas le courage de l'aborder; je pressens même qu'il me ferait plus de mal que de bien et je me contente de lui rendre un culte contemplatif. Mais quant à l'attaquer les armes à la main, j'avoue que je ne m'en sens pas encore la force.

Et pourtant j'en comprends bien, je crois,

toute la grandeur, toute la beauté écrasante pour l'ensemble de l'art. Rien évidemment ne pourrait supporter un parallèle avec lui : c'est un colosse qui écrase tout ce qui l'approche.

Voilà pourquoi je n'ai pas encore travaillé à la chapelle Sixtine, voilà pourquoi, si j'avais été mieux portant, j'aurais fait des études d'après nature aux environs de Naples, voilà pourquoi, si la saison était moins chaude qu'elle ne l'est déjà à Rome, et si j'étais imprudent, j'irais faire des études dans la campagne romaine où je connais tant de paysages d'un caractère si fier et dont les aspects variés et toujours grandioses m'émerveillent sans cesse ; voilà pourquoi, enfin, je vais aller étudier des maîtres qui me font moins peur que Michel-Ange.

Je demanderai quelques conseils à certaines fresques que j'ai vues à Florence et, dans les musées Pitti et des Offices, j'ai noté bon nombre de toiles qui m'instruiront beaucoup, sans que je craigne d'être entraîné par une force trop immense (et contre laquelle je ne pourrais rien), à devenir un diminutif de Vasari, exagérant encore les charges qu'il fait de son maître. C'est impossible autrement : c'est la loi immuable et éternelle que l'on retrouve à chaque pas dans les arts. Tous les génies qui ont porté une branche

quelconque de l'art à son sommet, qui ont épuisé, pour ainsi dire, tout ce que ce filon pouvait donner, sont des *culs-de-sac*. Après eux n'arrivent que des élèves difformes qui vont se casser le nez contre le fond dudit *cul-de-sac*. Ils sont des grenouilles et veulent égaler le bœuf en grosseur : ils en crèvent. Ils veulent aller plus loin que le maître, oubliant qu'ils viennent trop tard et qu'il n'y a plus rien à tenter dans cette voie-là, et ils tombent dans la caricature ; ou bien, châtrés par une admiration béate pour un génie qu'ils comprennent à peine, mais devant lequel ils courbent la tête, ils n'osent plus rien, et deviennent complétement impuissants. Ils reconnaissent qu'ils ne sont rien devant leur fétiche et, malgré le merveilleux enseignement qu'ils ont reçu, ils sont moins encore qu'ils n'auraient été en venant pendant que l'art était à moitié chemin et que chaque nouvel artiste faisait progresser l'école d'où il sortait.

Pour faire de l'art, il faut *se monter le coup*, (langage un peu trivial mais qui rend bien ma pensée) ; il faut croire qu'on va faire faire à l'Art un pas nouveau. Sans cela, à quoi bon se donner tant de mal ?...

Bref, pour mettre fin à tout ce bavardage, je suis persuadé que mon voyage de cet été va me

développer énormément. Je vais exploiter de vrais trésors, et je rapporterai à Rome des études et des impressions qui me permettront de faire enfin de la peinture dans la voie que je me découvrirai et où je tâcherai de me fortifier le plus possible.

Je ne sais *ce* que je reviendrai ; mais je sais *ce* que je pars, ne sachant rien et plein d'espoir malgré cela.

Je suis décidé à étudier beaucoup, pour commencer, les maîtres qui ont amené les Raphaël, les Titien, les Léonard à être ce qu'ils sont. Non pas que je croie qu'ils me rendront un Raphaël, un Titien, un Léonard et un Véronèse tout à la fois ; non, je n'ai pas tant d'ambition. Mais, dans leur sentiment naïf et profond et les grandes qualités de couleur qui m'ont frappé chez beaucoup (je ne parle que de ce que j'ai vu à Florence), on peut lire plus clairement que chez les maîtres arrivés qui sont plus retors et cachent mieux leur jeu. Ce qui ne m'empêchera pas de frapper quelquefois à la porte de Véronèse, de Titien, du Tintoret, d'André del Sarte et autres, et de causer un peu avec eux pour rapporter quelque chose de leurs bonnes leçons. Je vous demande pardon de vous ennuyer si longtemps de mes idées que vous ne partagerez peut-être pas ; j'ai voulu me

confesser, et, comme cela ne m'arrive pas souvent, il y en a eu long....

Les impressions du jeune artiste pouvaient-elles se refléter plus fidèlement et avec une vérité plus sympathique que dans ces pages émues ? Il y laisse voir une âme ardente, pénétrée jusque dans ses plus intimes replis par l'admiration des maîtres, une intelligence éclairée et raisonnée de l'art, et une défiance de lui-même qui a sa source dans la profondeur même de son respect pour les œuvres sublimes qu'il a sous les yeux. Non-seulement il les comprend, mais il leur voue une sorte de culte passionné, et s'il n'ose encore les contempler que de loin, si dès l'abord il n'essaye pas de les copier, c'est qu'il a peur de porter sur elles une main sacrilége. Sommes-nous habitués à rencontrer, unie à tant de talent, une modestie si pleine de grandeur et de sincérité ?

Et cependant on a cru pouvoir avancer que Regnault était resté indifférent aux chefs-d'œuvre des maîtres, froid devant

la beauté divine qui s'y révèle : « L'austère Florence, dit M. Charles Blanc, le séduisit peu et Rome ne lui plut jamais. » Et M. Mantz, après avoir reconnu le charme exercé sur Regnault par les aspects pittoresques et les côtés anecdotiques de Rome, ajoute : « Mais, pour les grandes créations de Michel-Ange et de Raphaël, pour les prodiges de l'antiquité, ce fut autre chose : une certaine maturité de l'esprit, un certain trouble du cœur sont nécessaires à qui veut sentir ces nobles inventions. L'heure n'était pas venue pour lui de savourer, au point d'en souffrir, le charme victorieux, l'émotion intérieure de ces œuvres grandioses et exquises. »

Cette appréciation tout imaginaire et fantaisiste s'évanouit d'elle-même quand on lit les lettres de Regnault. Il en contredit une à une toutes les affirmations. Nul plus que lui, en effet, n'était de nature à se passionner pour Michel-Ange, nul plus que lui ne s'est senti comme écrasé par cet incomparable génie. Ce n'est donc pas par indifférence, mais par une sorte de terreur respec-

9.

tueuse, qu'il s'éloigne du colosse dont la crainte le poursuivra toute sa vie.

L'étude de la peinture, au reste, n'absorbait ni tout son temps ni toutes ses facultés. Merveilleusement doué pour les arts, ardent et curieux, il ne se restreignait pas à un goût ou à un travail exclusifs; nous le voyons rester Parisien tout en vivant à Rome, s'associer de loin au mouvement intellectuel et artistique, s'intéresser à tous ceux qu'il avait aimés et quittés, et chercher en dehors de la peinture les distractions variées et sérieuses que réclamait sa nature si complète. Il avait le goût des lettres, laissait parfois sa plume tracer des stances charmantes, et cultivait surtout l'intimité de Musset, de Byron, de Victor Hugo et des autres poëtes qu'on peut appeler les coloristes de la littérature. Excellent musicien et secondé par une voix délicieuse, il chantait chaque semaine aux réunions de M. le directeur de l'Académie. Il étudiait attentivement toutes les productions musicales et les appréciait avec un jugement à la fois raisonné et passionné.

Cependant l'Exposition universelle de 1867 venait d'ouvrir ses portes et attirait à elle les artistes de tous les pays. D'autre part, le choléra sévissant à Rome avec une grande violence, les pensionnaires de la villa Médicis obtinrent l'autorisation de venir à Paris. Cette mesure exceptionnelle renverse tous les plans de Regnault. Adieu voyages projetés, adieu galeries, musées, études artistiques d'après les maîtres italiens. Et pourtant, comment ne pas profiter de cette occasion unique qui, dès le début, rompait un exil de quatre ans, et permettait au jeune artiste de se retrouver au milieu des siens? Il n'y résista pas, mais, pour tout concilier, il résolut de voir rapidement l'Exposition, de ne passer que peu de temps à Paris, et de réaliser ensuite son désir de visiter le nord de l'Italie, avant de retourner à Rome. Nous verrons quelle suite de circonstances vint entraver encore ces combinaisons et le priver de ce voyage si ardemment ambitionné, et que jamais il ne devait faire.

La première œuvre importante tentée par

Regnault fut commencée pendant ce séjour à Paris, de juin à décembre 1867 : je veux parler du portrait de madame D***. Il eut à passer par des phases bien diverses, et un motif personnel me fit suivre avec un extrême intérêt les transformations qu'il subit. Je crois qu'il ne sera pas sans utilité, pour l'art comme pour la critique, de connaître la somme de travail dépensée dans cette œuvre, d'un aspect si facile et si libre, et d'assister tour à tour aux découragements profonds, puis aux retours de confiance qui se succédèrent dans l'esprit du jeune artiste.

Au commencement de juillet, je priai Regnault de me faire un petit portrait de la jeune fille qui allait devenir ma femme. Il n'était question alors que d'un médaillon sans importance, le nombre des séances devant être fort limité. Regnault se mit à l'œuvre. Mais lorsqu'il dut adopter une pose pour les mains, il chercha vainement à les placer d'une manière qui le satisfît, dans un cadre aussi restreint. La toile fut donc agrandie une première fois, et la composition chan-

gée. Madame D..., assise d'abord, fut représentée debout. Malgré cette modification, le mouvement des bras restait toujours incertain. Regnault eût voulu trouver quelque chose qui échappât au domaine de la routine.

Un jour il prit un fusain, l'écrasa sur une feuille de papier, et y traça fiévreusement le portrait tel qu'il devait être. La composition qu'il cherchait vainement depuis quelques jours venait de lui apparaître. Il se tourna vers moi, me montra son esquisse, et m'entendant me récrier sur la dimension très-considérable qu'il faudrait nécessairement donner au portrait, il me supplia de lui laisser toute latitude de reproduire ce qu'il concevait et comme il le concevait ; il se sentait sûr de lui, disait-il, si je le laissais libre, et incapable de réussir si je le forçais à réduire les proportions et le caractère de ce tableau... Il accumula tant de bonnes raisons et se montra si inflexible que je dus céder à la fin.

Son séjour à Paris se trouva par là même prolongé et ses projets renversés une seconde

fois. Du mois d'août au mois de décembre, il travailla à cette toile, sauf pendant les trois semaines qu'il vint passer à la campagne avec moi.

C'est aussi pendant ces mois que furent exécutés presque tous ces merveilleux portraits au crayon, au nombre d'une vingtaine, qui seront un des plus sûrs titres de gloire d'Henri Regnault et que l'exposition posthume de ses œuvres a fait connaître presque tous pour la première fois.

Si le pinceau de l'artiste avait encore des doutes, des hésitations, on n'en peut à coup sûr dire autant de son crayon ; tour à tour savant et ferme, audacieux et doux, rêveur ou accentué, il savait se modifier à l'infini, suivant le modèle qu'il représentait et avec lequel sa manière semblait s'identifier.

Regnault, du reste, avait conscience de sa supériorité en ce genre et un jour il me disait : « Ah ! si je savais peindre comme je sais dessiner, je serais bien heureux ! Cela viendra peut-être, en travaillant beaucoup. »

Au commencement de décembre, Regnault reprit le chemin de Rome. Le por-

trait n'était pas terminé. Il n'y avait de vraiment faits que la tête et le bras gauche. Le fond était encore indécis, la robe et le lévrier inachevés, et c'est à Rome que nous verrons l'artiste mettre la dernière main à cette toile.

Tout en travaillant à ce portrait, bien souvent le peintre avait pensé au tableau qu'il composerait comme envoi de première année. Son sujet était choisi, c'était Judith au moment où elle va, par un meurtre, accomplir la délivrance d'Israël. Déjà Regnault en avait fixé sur le papier plusieurs esquisses. Il rapportait même de Paris quelques études très-serrées faites d'après modèle, et à peine arrivé à Rome, il se mit sérieusement à l'œuvre. Mais presque aussitôt, à la demande de M. Hébert, il dut renoncer à son projet. Laissons, selon notre habitude, la parole à l'artiste :

A SON PÈRE.

Rome, 7 décembre 1867.

..... Nous sommes arrivés hier au soir à l'Académie après un voyage assez agréable ; pour ma part je n'étais pas fatigué !

Nous nous sommes embarqués mercredi soir à six heures : mais la mer était trop mauvaise pour nous permettre de sortir du port. Nous avons dû passer la nuit en rade. Le lendemain matin à six heures et demie, nous avons été réveillés par les craquements du bateau et des secousses assez violentes ; nous étions en mer.

Nous nous sommes levés et sommes montés sur le pont ; le temps était beau malgré un vent assez frais, et le crépuscule commençait à rosir. On entendait déjà dans les cabines des cris d'enfants, des hauts de cœur formidables, des portes qui se fermaient, des geignements de femmes, etc., etc.... en somme, toute la musique qui accompagne un bâtiment en marche. La journée a été superbe, le soleil s'est levé brillant et la mer s'est calmée vers les dix heures. Cependant nous avons dû suivre les côtes au lieu de prendre le large, car les lames étaient encore trop violentes.

La seconde journée a été moins agréable. La pluie n'a pas cessé, et, ce matin, elle tombe en-

core. La voilà installée pour un mois, disent les habitants du pays.....

A SON PÈRE.

14 décembre 1867.

Je voulais t'écrire une longue lettre et je comptais sur ma soirée d'hier pour le faire, mais mes devoirs d'italien m'ont pris plus de temps que je ne pensais, et, à onze heures, j'étais trop fatigué pour commencer une lettre, d'autant plus que j'avais modèle ce matin à sept heures et demie. Je te donnerai donc seulement quelques aperçus rapides sur mon genre de vie.

Il règne à Rome une paix profonde bien peu en rapport avec ce qu'on lit dans les journaux. On ne se douterait pas qu'il y a eu des événements politiques. Dans le pays à deux milles de Rome, le pont Salara est coupé et témoigne que les zouaves ont dû, par ce moyen, protéger leur retraite dans une des dernières affaires. Les portes de Rome sont précédées de postes fortifiés et de buttes en terre, ce qui fait croire qu'on a eu l'idée de défendre la ville contre une attaque. Sans ces témoins muets de la tentative garibaldienne, on ne pourrait pas s'imaginer qu'il s'est passé quelque chose à Rome depuis l'année dernière.....

Je me suis mis à étudier l'italien avec la ferme

volonté de le savoir bientôt : je prends trois leçons par semaine. J'ai fait aussi quelques tournées au Vatican et dans les galeries que je préfère : Doria et Borghèse. Dans mes moments perdus j'exerce Prim, mon lévrier, au saut.

J'attends prochainement Lagraine ici. Je ne lui ai pas offert le Pérou, mais les conditions modestes auxquelles je l'engage lui conviennent et il me rendra de grands services. Sans lui, je ne sais vraiment pas comment je ferais mon Holopherne. Il n'y a pas à Rome un seul modèle d'homme fait, puissant et souple. On ne trouve que de petits jeunes gens efféminés, plus ou moins mous et maigres. Je voudrais bien avoir une chambre claire : j'ai oublié d'en acheter une à Paris. Elle m'est indispensable pour des études d'architecture que j'ai commencées. J'ai trouvé à peu près ce qu'il me faut comme nature de femme pour ma Judith.....

A SON PÈRE.

Rome, 20 décembre 1867.

Ta lettre m'a jeté dans une bien vive inquiétude. Comment! ma pauvre grand'mère, qui jusqu'ici avait tenu bon, faiblit à son tour! J'ai bien peur que cette crise ne soit fatale pour nous tous. Elle ne mange plus depuis je ne sais combien de temps, ne sort plus, pleure toute la jour-

née et ne parvient pas à se réchauffer. Cela ne pouvait pas durer éternellement... Ah! si vous avez de cruels moments à Paris, je vous assure que, de mon côté, j'ai des heures d'angoisse, ne sachant les nouvelles qu'avec un retard de plusieurs jours et ne pouvant jamais être sûr que les miens sont en bonne santé; me disant chaque jour qu'il se passe peut-être de pénibles choses que je ne sais pas encore!.....

Il y a un point du moins, sur lequel tu peux ne pas avoir d'inquiétude. Tout va bien ici. Je travaille depuis quelques jours, mais sans succès : je cherche, en modifiant un peu mon Holopherne, à combler l'immense vide qui est au-dessus, sans être arrivé à quelque chose de bon. Je tourne et retourne, j'élève et j'abaisse, je rogne de la toile et j'en remets. Je n'ai pas encore trouvé ce qui sera mieux, ou bien; j'attends Lagraine pour résoudre enfin le problème de l'Holopherne, et terminer mon installation. Je suis bien ennuyé de ne pas me tirer glorieusement de mon affaire, il faudra pourtant bien vaincre la difficulté...

A SON PÈRE.

2 janvier 1868.

... J'ai du nouveau à t'annoncer. M. Hébert a appris que dans le rapport du conseil supérieur

sur les Envois, on se plaignait amèrement de voir les pensionnaires ne pas se conformer à ce que le règlement leur demandait. Il tient donc beaucoup à ce que, dès la première année de sa direction, on ne puisse pas lui reprocher de laisser les choses aller à leur guise.

Il m'a supplié de garder ma Judith pour l'année prochaine et d'envoyer, cette année, simplement une figure nue, très-cherchée comme exécution. Après avoir résisté un peu, j'ai cédé. Je laisserai donc de côté ma Judith. L'Holopherne, bien que nu, est d'un effet trop soumis au reste du tableau pour compter comme envoi de première année. J'y travaillerai piano, piano, et il n'en sera que meilleur comme second envoi.

Je ferai donc cet hiver d'après Lagraine qui n'est pas encore arrivé, une figure nue, très-étudiée; je ne sais pas encore quel nom ni quelle pose je lui donnerai ; je cherche cela en ce moment. Puisque ces messieurs veulent un morceau d'exécution, je tâcherai de les satisfaire...

A SON PÈRE.

5 janvier 1868.

Loin de me froisser de tous les bons conseils que tu me donnes, je t'en remercie de tout cœur, mais je ne te promets pas de les suivre en tous points.

Tu m'objectes au sujet de la forme cintrée que je veux donner à ma Judith, que le règlement n'admet que des toiles rectangulaires. Je ne vois pas pourquoi on se croirait obligé de suivre éternellement la même routine des toiles en hauteur et en largeur, et pourquoi on n'aurait pas le courage d'abattre les coins d'un tableau quand cela permet d'avoir des lignes plus heureuses, des mouvements plus développés. Cette forme cintrée peut encadrer votre sujet dans un motif d'architecture qui, par le ton, par le détail, fera valoir beaucoup la peinture. On suppose que le tableau fait partie d'une salle et occupe un *rinceau*, je crois, — je ne sais pas le terme d'architecture.—

Du reste, il ne s'agit pas de cela pour le moment puisque je remets ce tableau à plus tard.

Je vais faire une seule figure cette fois. Un jeune Grec, *Automédon*, par exemple, ramenant des pâturages qui bordent le Scamandre, les chevaux divins d'Achille, ces chevaux aux crinières d'or, tombant jusqu'à terre. J'ai trouvé pour mon jeune homme un mouvement où Lagraine est admirable. Il est au milieu des deux chevaux et court vers le spectateur en tenant un cheval de chaque main. Les chevaux se présentent presque de face : l'un se cabre et l'autre jette la tête de

côté pour tâcher de se débarrasser de la main qui le tient. Je crois avoir trouvé un arrangement assez heureux, à la fois comme masse et comme ligne.

Le jeune homme est un morceau superbe à peindre et les chevaux sont dans des mouvements assez amusants. Il faut qu'ils aient une animation extraordinaire, quelque chose de la fougue et de la férocité de leur maître Achille. Si je n'avais pas peur de retarder encore le départ de cette lettre, je te ferais un petit calque de mon dessin.

Ma toile est commandée et aura des proportions encore assez considérables : trois mètres dix de hauteur sur deux mètres soixante-dix de largeur. Malgré tout, cela me prendra moins de temps que n'aurait fait mon Holopherne : les animaux se font plus vite que les hommes.

Je vois bien nettement mon but et j'ai déjà réuni quelques études pour ce tableau. Je possède bien, je crois (toujours dans ma tête), la nature de cheval que je veux peindre et, quant au nu, je n'ai qu'à copier. Mon modèle me donne des morceaux admirables.....

Les bois que m'a apportés Lagraine sont bien pour moi, mais ils ne me feront perdre aucun temps. Ils sont destinés à un ouvrage de M. Francis Wey sur Rome. Je n'y travaillerai que le soir,

d'après quelques croquis dessinés d'après nature dans mes moments de loisir et dans mes promenades. Ils représenteront quelques scènes de la vie romaine chez les Transtévérins et les Contadini, etc., etc. Loin de me causer le moindre tort, ils me feront faire des croquis pittoresques où je pourrai trouver quelquefois un bon enseignement.

A. M. A. DUPARC.

6 janvier 1868.

Si j'ai attendu si longtemps avant de t'écrire, c'est que je voulais te donner des nouvelles de ton portrait. Malheureusement, bien que nous soyons aujourd'hui le 6 janvier et que Lagraine soit arrivé le 1er, je n'ai pas encore pu faire sortir la caisse de la douane...

Comme il y a des fêtes tous les deux jours cette semaine, on ne peut avoir ni ouvriers, ni hommes dans les bureaux. J'ai pensé que tu t'inquiéterais en ne recevant pas de lettre qui t'annonçât le déballage du portrait, et voilà pourquoi je t'écris, bien que je n'aie pas d'autres détails à te donner.

La toile est arrivée à bon port, sans accroc et sans écorchure. Dans l'atelier, quand elle sera tendue, je verrai si elle n'est pas rayée ou égratignée. Espérons que non.

L'observation que tu me fais dans ta lettre sur

la ressemblance de ma Judith avec ma Thétis ne m'effraie pas. Le mouvement a quelque rapport, c'est vrai, mais l'effet produit sera bien différent. La ligne générale de la composition n'a aucune similitude avec l'autre. Et puis, je ne considère pas mon prix comme un tableau exécuté, et il me serait indifférent d'y piller pour arriver à quelque chose de sérieux.

Du reste, ce tableau est remis à l'année prochaine. M. Hébert veut que je suive le règlement qui ne demande qu'une figure nue, d'étude, et non pas un tableau. Comme le temps me manquerait pour bien faire ce tableau, j'ai cédé, et je fais cette année une figure de jeune homme d'après Lagraine. Mais ce que ne sait pas le directeur, c'est que cette figure nue sera entre deux chevaux grands comme nature. Le règlement se plaindra certainement encore, mais je m'arroge le droit de représenter des mastodontes si cela me fait plaisir.

J'ai trouvé des mouvements de chevaux qui sont assez amusants, je crois, et quant au jeune Grec qui les tient, il présente de superbes morceaux à peindre et une tournure assez fière. Il ne reste plus qu'à faire une bonne peinture : c'est le hic... D'autant plus que là, il n'y a pas moyen de

se jeter sur le sentiment ou sur l'intérêt du sujet : c'est une chose purement d'exécution.....

A SON PÈRE.

Janvier, lundi soir, 1868.

« Nous avons lu mercredi soir dans *l'Osservatore romano* que l'éruption du Vésuve faisait beaucoup de progrès, et dès le lendemain, nous nous mettions en route au nombre de douze...

Le temps laissait fort à désirer ; le ciel était très-chargé, la pluie tombait par instants, mais les augures romains nous avaient prédit que le temps changerait et nous l'espérions de toutes nos forces.

Vers les cinq heures ou cinq heures et demie, c'est-à-dire deux heures environ avant d'arriver à Naples, celui de nous qui était le plus près de la fenêtre cria, non pas : Terre ! mais : « Le Vésuve ! le Vésuve ! » En effet, il apparaissait à l'horizon, coiffé de son panache rouge et montrant son flanc étincelant de lave. Bien entendu, à ce cri, toutes les têtes se sont mises aux portières et nous n'avons plus quitté de vue le dit Vésuve jusqu'à notre arrivée en gare.

Nous sommes descendus au quai Santa-Lucia, à la Casa Combi, qui de toute antiquité a abrité les pensionnaires qui viennent à Naples. Des fenêtres de la Casa Combi on a la plus belle vue qu'on

puisse imaginer; le golfe tout entier et, au milieu le Vésuve. Le temps s'était débrouillé. La lune bordait d'argent les nuages et faisait un contraste merveilleux avec les lueurs rougeâtres et les traînées de feu du Vésuve qui se reflétaient dans la mer. C'était un superbe spectacle.

Après nous être suffisamment disputés avec nos cochers qui, selon leur louable habitude, nous réclamaient le triple de ce qui leur était dû et prétendaient tous avoir oublié leur tarif, la discussion s'est ouverte pour savoir si nous devions nous rendre le soir même à Portici et à Résina et de là, tenter l'ascension du Vésuve, ou si nous attendrions le lendemain. Moi, j'étais d'avis de partir tout de suite, parce que le temps pouvait se gâter et qu'au milieu d'une ondée l'ascension pouvait manquer de charme. L'avis contraire prévalut.

Le lendemain matin, vers les dix heures, nous partions en omnibus pour Portici. Le temps était charmant, le soleil légèrement voilé. Nous gagnâmes à pied Résina, qui touche à Portici, nous prîmes un guide et un porteur que nous chargeâmes de nos douze manteaux et d'un panier contenant quelques provisions de bouche, et nous gravîmes les premières pentes du Vésuve.

Nous traversâmes successivement les laves de 1862, 1857, 1858 et 1859, au milieu des aspects les plus fantastiques. Ces laves couvrent toute la montagne de monceaux aux formes étranges, tantôt semblables à des rouleaux de câbles tordus, tantôt à des troncs d'arbres broyés et calcinés. Ailleurs on se croirait sur un champ de bataille où des géants entassés entrelaceraient leurs membres brisés. Ce n'est pas une plaisanterie; cela ressemble par moment à des tas de cadavres gigantesques et on trouve des formes de jambes, de bras, de dos, etc. Tout cela produisant de belles lignes sauvages et d'un effet lugubre, navrant.

Vers deux heures et demie, nous arrivions à l'Ermitage, situé au milieu de la montagne. Après avoir bu quelques bouteilles de vin pour nous donner des forces, nous avons commencé la partie sérieuse de l'ascension au milieu des laves refroidies de la semaine précédente. Les courants changent en effet fort souvent de direction.

Le vent commençait à fraîchir, mais, par bonheur, il chassait les vapeurs et la fumée du côté de Pompéi, de sorte que nous pouvions avancer en toute sécurité, sans crainte d'être aveuglés par la cendre ou axphyxiés par les vapeurs sulfureuses.

Par instants il sortait des fentes et des crevasses qui se trouvaient sous nos pieds de la lave et des bouffées de chaleur suffocantes.

Après une heure de marche, nous arrivâmes au pied du cône. Là, cinq de nos camarades nous abandonnèrent; ils n'en pouvaient plus; les jambes et la respiration leur faisaient à la fois défaut, et s'ils avaient persisté à nous suivre, nous aurions été contraints de ralentir notre marche. Le guide nous pressait; nous n'avions pas de torches et il nous fallait grimper à travers les scories vomies les jours précédents. Les sentiers avaient été entièrement recouverts, et le guide, qui cherchait comme nous son chemin au milieu de cette nouvelle croûte, craignait de nous voir surpris par la nuit.

Nous grimpons donc au nombre de sept seulement, et avec beaucoup de peine; les scories à peine refroidies se détachent sous les pieds et roulent derrière nous. Figurez-vous une ascension dans une boîte à coke avec une pente très-roide.

A moitié route, un de nos camarades, épuisé de fatigue et complétement démoralisé, s'arrêta, ne pouvant aller plus loin. Nous ne pouvions le laisser seul en cet état, car il n'aurait pas eu la

force de redescendre. On le laissa souffler, on but du rhum, ce qui fit du bien à tout le monde, et le guide, à l'aide d'une forte ceinture, se chargea de hisser jusqu'en haut le pauvre éreinté. Le courage lui revint peu à peu, à mesure que nous approchions du sommet et que les détonations devenaient plus terribles.

Nous atteignîmes la source de la lave, au coucher du soleil. Tout s'était bien passé sans le moindre accident.

Pour nous récompenser de nos fatigues, nous étions devant un spectacle vraiment infernal. La lave sortait en bouillonnant d'une sorte de tunnel, et coulait comme un torrent, avec l'éclat d'un métal fondu, rougi à blanc. Par moments elle ralentissait sa course, se soulevait à plusieurs reprises comme la poitrine d'un géant essoufflé et chaque fois laissait échapper comme un gros soupir de vapeurs sulfureuses que le vent chassait loin de nous.

Nous étions sur le sol de l'ancien cratère que j'avais piétiné l'année dernière. Alors il était en creux; mais au moment de l'éruption, il s'est gonflé, gonflé encore, s'est soulevé en dos d'âne, puis a crevé, et c'est de là que sortent les jets de fumée et de projectiles. Ceux-ci, en retombant avec la cendre, ont formé un second cône qui s'est

élevé peu à peu et couronne maintenant le sommet du grand cône.

Nous étions au pied de ce nouveau cône, sur la partie de l'ancien cratère encore à découvert, d'où sort le torrent de lave qui se divise ensuite en deux ou trois bras pour se réunir plus bas et ne plus faire qu'un seul courant.

Celui-ci se divise de nouveau en deux branches qui se dirigent, l'une vers Résina, l'autre vers Torre del Greco.

Au-dessus de nos têtes s'étendait un grand panache de vapeur éclairé par les reflets rouges de la lave. Toutes les dix ou quinze secondes, le cratère vomissait un immense plumet noir foncé qui s'élevait comme un arbre colossal et retombait en cendres. Du milieu de ce jet noir sautaient des pierres enflammées qui montaient à une assez grande hauteur et retombaient en roulant sur les flancs du petit cône; c'était en grand un bouquet de feu d'artifice partant avec un vacarme proportionné à sa taille.

Nous sommes restés là à peu près une demi-heure, jusqu'à ce que la nuit fût venue. Nos bâtons, trempés dans la lave, flambaient immédiatement comme des allumettes, et le courant était si rapide qu'il entraînait la pointe des bâtons sans qu'il fût possible de résister à sa force.

Il va sans dire que, bien que la main enveloppée dans un mouchoir et la figure cachée derrière son chapeau, on ne pouvait rester que trois ou quatre secondes aussi près du feu.

Nous avons pris quelques moulages de pièces de monnaie dans des gouttes de lave que le guide faisait sauter hors du courant. Nous avons mangé des œufs cuits en quelques minutes sur le sol où nous marchions, puis nous nous sommes remis en route pour descendre. Un courant de lave sorti nouvellement d'un point plus élevé que nous, et descendant tranquillement du côté par lequel nous étions montés quelques moments auparavant, nous barra le chemin. Si nous nous étions un peu plus attardés, nous aurions été entourés et enfermés dans une île d'où il eût été difficile de sortir. Nous avons, en appuyant un peu à gauche, pu passer avant l'arrivée de la lave, puis nous avons gagné, à notre droite, la partie de la montagne où la cendre n'était pas encore recouverte. Une fois dans la cendre, nous n'avions plus qu'à nous laisser glisser et le chemin devenait très-facile.

Arrivés au bas du cône, nous nous sommes trouvés dans le cratère primitif, la Somma, d'où s'échappèrent les laves qui engloutirent Herculanum et les cendres qui engloutirent Pompéi.

Nous avions devant nous d'immenses murailles de roc à pic, aux arêtes fermes et découpées, aux contours sauvages et terribles. Les reflets rouges, renvoyés par la traînée de vapeurs qui suit le cours de la lave en éclairaient les sommets : on se serait cru en enfer.

Nous avons suivi la Somma dans la direction de l'Ermitage, et après une demi-heure de marche, ou plutôt de course dans des chemins où vingt fois nous aurions dû nous casser les jambes, nous arrivâmes sur un petit monticule d'où l'on voyait l'ensemble de l'éruption et des différents courants. Là nous retrouvâmes ceux de nos camarades qui nous avaient quittés à l'ascension du cône. Nous fûmes reçus à bras ouverts par nos compagnons qui commençaient à s'inquiéter et qui nous embrassaient comme si nous avions couru de grands dangers, ou si nous revenions d'une bataille meurtrière...

Nous allâmes tous ensemble à l'Ermitage casser la croûte de l'amitié et tortiller en quelques bouchées le gigot apporté de Naples. Puis nous bûmes le coup de l'étrier et reprîmes notre pas de course pour descendre. Nous arrivâmes à Résina vers neuf heures et demie.

Laisse-moi te raconter un trait assez amusant de la fourberie napolitaine. Des voituriers qui

nous avaient vus passer et entrer dans la cour des omnibus vinrent nous trouver au café, et nous assurèrent qu'ils venaient de la part du directeur des omnibus nous proposer deux voitures pour le même prix, aucun omnibus n'étant libre pour le soir. Nous nous sommes doutés qu'il y avait quelque chose là-dessous et les avons envoyés promener de la belle façon. Pour se venger, ils sont allés à la rencontre de l'omnibus, dire au conducteur que nous étions partis sans l'attendre et que nous avions pris d'autres voitures. Mais notre massier, homme de tête et qui connaît les Napolitains, sortit du café et arriva assez tôt pour démentir ce que venaient dire ces gredins de voituriers.

Nous montâmes donc en omnibus. Mais au bout de vingt-cinq pas, l'un des chevaux, qui n'avait peut-être pas mangé depuis deux jours, a refusé d'avancer, et ni coups de fouet ni caresses ne purent lui faire faire un pas. Nous avons mis pied à terre et pris pédestrement la route de Naples, où nous arrivâmes après minuit en trois bandes.

Les plus fatigués traînaient la patte par derrière. Ils nous rejoignirent pourtant au café de l'Europe et la journée se termina par une forte soupe à l'oignon, que nous dévorâmes avec un appétit de naufragés.

Le lendemain nous apprîmes que la coulée de lave, qui se dirigeait vers Résina, s'était arrêtée, et que la coulée qui, la veille, commençait à prendre le chemin de Torre del Greco avait fait près de deux kilomètres pendant la nuit. A l'heure qu'il est, Torre del Greco doit brûler, à moins que, par un nouveau caprice la lave n'ait fait un crochet et ne se soit répandue plus loin, ce qui m'étonnerait. Je suis bien heureux d'avoir vu le Vésuve en éruption. C'est vraiment un splendide spectacle. Je regretterais toute ma vie de ne pas en avoir joui.

Nous employâmes la journée du samedi à courir dans Naples et surtout dans les vieux quartiers, dans celui des chaudronniers entre autres. Le soir, nous avons été à San Carlo. La salle est belle, ou plutôt, grande, mais on ne peut imaginer à quel point sont ridicules les décors, les costumes et les chanteurs. Ils auraient voulu faire une charge, qu'ils ne seraient pas arrivés à être plus mauvais. Il y avait surtout un ballet pantomime avec des figures, des costumes, des tournures d'un grotesque qu'on ne peut inventer.... Il faut voir cela !....

Le dimanche matin nous avons repris le chemin de fer, et à huit heures nous étions à Rome. Aussitôt après dîner, j'ai endossé l'habit

et j'ai été passer la soirée chez le directeur.

Voilà, mon cher père, le récit de ma fugue à Naples. Ce petit voyage ne m'aura pas fait perdre de temps, car la toile de madame D... est encore en douane, et celle que j'ai commandée pour mon envoi ne m'est pas encore livrée.

A SON PÈRE.

Rome, 12 février 1868.

..... Notre nouvel architecte, Bénard, a fait son entrée jeudi dernier, d'une façon tout à fait opposée aux traditions...

Les nouveaux arrivaient ordinairement en voiture et les pensionnaires allaient au-devant d'eux jusqu'à la Storta, à une quinzaine de milles de Rome. Là, on déjeunait et on rompait le pain ensemble pour la première fois. Puis, les uns à cheval, les autres dans des voitures, on escortait la voiture des arrivants jusqu'à l'Académie, en entrant dans Rome par la Porte du Peuple et le Pincio, ce qui pouvait déjà leur donner une idée d'un des beaux endroits de Rome. Grâce aux perfectionnements de la circulation moderne, Bénard est arrivé en chemin de fer, ce qui est contraire aux usages. Puis, comme il n'avait pas prévenu de son arrivée, on n'a pu lui faire les charges ordinaires, fort innocentes du reste.. Elles consistaient généralement dans l'étalage de

la plus grande misère, soit dans les chambres qu'on avait démeublées à cet effet, soit dans la manière de vivre. On dînait dans la plus vilaine salle de l'Académie et sur une table ignoble entourée de chaises cassées, éclairée par de sales chandelles plantées dans les bouteilles. On mangeait dans des assiettes cassées avec des fourchettes d'étain tordues et ébréchées, on buvait dans des tasses dentelées, les domestiques étaient misérablement vêtus, les yeux en compote. Les pensionnaires se disputaient pendant tout le dîner pour faire croire aux nouveaux que les haines les plus invétérées régnaient parmi eux ; on en venait même à des voies de fait simulées. Puis on présentait les nouveaux au jardinier, qu'on leur servait comme étant le directeur. Le vrai directeur leur était montré comme le menuisier ivrogne de l'Académie. Un des pensionnaires déguisé en moine faisait pendant le repas des lectures en italien aussi ennuyeuses que possible, etc., etc...

Cette année rien de tout cela n'a eu lieu. Les traditions s'en vont. C'est triste.

A M. A. DUPARC.

Rome, lundi soir.

Je suis très-touché du chagrin que t'a causé ma mort ; je suis heureux de voir que mes amis tien-

nent encore à moi, et de penser que Prim — mon lévrier noir — ne sera pas le seul caniche fidèle à suivre mon convoi. Tout cela me flatte d'autant plus que je n'ai jamais été moins mort et moins assassiné que maintenant, et je ne vois point le motif qui pourrait entraîner les honnêtes gens à m'assassiner, à moins que les sept sous qui me restent pour finir mon mois ne viennent à les tenter. Quant aux jalousies des maris, et aux vengeances des frères et des pères, je ne les crains pas, car je ne me doute pas encore qu'il y ait un sexe féminin en Italie. Il faudrait qu'on m'eût pris pour un autre, et je ne souhaite à personne de me ressembler. Ce que j'en dis là, ne crois pas que ce soit par modestie ; j'ai voulu dire que je n'avais nulle envie de ressembler à un individu capable d'être assassiné. Quand Lenepveu me montra la dépêche, je ne me doutais pas qu'à Paris on chantât le *De Profundis* sur moi, et je fus fort étonné quand, deux jours après, M. Hébert me montra une dépêche qui lui arrivait de Paris, avec la signature de Blanchard. Elle était ainsi conçue: « *Bruits persistants à Paris que Regnault est assassiné; répondez au plus vite.* » S'il en était arrivé une troisième, j'aurais fini par le croire moi-même.

Je vous demande pardon, mes amis, de la peine

que je vous ai faite, sans le vouloir, et croyez bien que je trouve la plaisanterie mauvaise. Je la trouverais bien plus mauvaise encore, si le bruit avait été fondé.

Enfin, n'y pensons plus; consolons-nous à la pensée qu'il y a, dans ce moment, à Saint-Gaëtan, au fond des jardins de l'Académie, un pensionnaire qui ressemble beaucoup au Regnault tant pleuré, et qui pourra le remplacer auprès de ses amis.

Le spectre de Regnault t'avait écrit une lettre, la veille du jour où il a reçu ta dépêche, mais il ne l'a pas envoyée. Elle t'apprenait où en était le portrait; mais comme le lendemain les renseignements qu'elle te donnait étaient devenus faux, ledit spectre a préféré brûler la lettre et en écrire une autre quand le portrait serait plus avancé.

Je te dirai qu'au déballage (le déballage est funeste) il m'a profondément désillusionné. Je ne croyais pas qu'il me dégoûterait autant.

J'ai commencé par glacer le fond, puis j'ai fait la robe et j'ai ainsi repris un peu d'espoir. J'ai repeint le chien en entier et cette fois, il est bien, je crois; sa tête qui était mal dessinée et mal peinte est réussie maintenant. La robe aussi s'est engraissée comme peinture et a perdu cet aspect de carton qui me désolait. Mais alors c'était le

fond qui n'allait plus ; il était d'un ton monotone qui me soulevait le cœur. J'ai pris un parti de brave et l'ai repréparé en grisaille parce que jamais je n'aurais pu sortir des glacis accumulés.

Sur une bonne préparation, variée de ton, plus chaude en certains endroits, plus argentée dans d'autres, je vais obtenir, par glacis, des rouges harmonieux et variés.....

Tu rirais bien si je te disais, ce qui est vrai, que tu ne reverras pas la chaise que tu connaissais. Je la remplace par un fauteuil Louis XIV, couvert (dans la nature) d'une étoffe charmante qui fait valoir tout ce qui l'entoure. Sur ce fauteuil, je jette une fourrure en léopard sur laquelle se détache la partie inférieure du chien, puis je transforme le motif de la draperie du fond.

Il me reste le tapis à faire ; puis je laisserai reposer le tout, avant de glacer définitivement le fond, mais je ne toucherai pas à la tête.

Hier j'ai fait, sans pluie heureusement, une magnifique promenade avec l'ami Machard. Nous nous sommes perdus et au lieu de rester trois heures à cheval nous ne sommes revenus qu'au bout de dix heures. Nous avons vu des choses merveilleuses. Au retour, Prim a étranglé un mouton, ce qui m'a été très-désagréable et aurait

pu m'attirer une mauvaise affaire si le berger n'avait pas été un brave homme et surtout s'il n'avait pas eu peur de mon chien, dont la physionomie était devenue féroce. Et pourtant après neuf heures et demie de course, il aurait dû être fatigué et adouci : j'espère que cela ne lui arrivera plus.

J'ai fait une superbe ascension au Vésuve ; pour plus amples détails, va un de ces soirs au Collége de France, et demande à mon père la lettre où je lui raconte mon escapade à Naples. Ce serait trop long à écrire une seconde fois.

Je dessine, en effet, quelques bois pour la maison Hachette, mais ce n'est pas pour une illustration ordinaire. Je fais des scènes pittoresques d'après nature, pour un ouvrage sur Rome, de M. Francis Wey. Il y a loin de là à des pignochages de chic.....

Ma lettre n'a ni queue ni tête; ne m'en veuille pas pour cela ; je réponds à tes questions et je suppose que tu ne me demandes pas une page de style.

A SON PÈRE.

Rome ce ...

La triste nouvelle que tu m'apprends m'a consterné, bien que j'y fusse préparé.

Dès la première lettre où tu m'annonçais la

maladie de ma pauvre grand'mère, j'ai vu le mauvais côté des choses et je ne me suis pas fait d'illusion. Pourtant, le cœur se refuse toujours à croire ce qu'il craint, et peu à peu, encouragé par de meilleures nouvelles, je m'étais habitué de nouveau à penser que je reverrais encore ma grand'mère, et que sa forte constitution triompherait du mal. On peut vivre longtemps avec une maladie de cœur. Je suis effrayé de la rapidité avec laquelle notre famille, si heureuse encore il y a deux ans, s'est décimée. Quelle confiance peut-on avoir maintenant?

Combien je regrette d'avoir si peu profité de ma grand'mère pendant mon séjour à Paris! Pourquoi faut-il que ma vie se passe à regretter sans cesse, et que je ne songe jamais à éviter ce qui me donnera des regrets plus tard? Ah! je voudrais bien racheter les heures sottement employées, les soirées passées loin de vous quand je pouvais rester auprès de vous. Maintenant que je ne peux plus vous voir, je sens de quel prix elles seraient pour moi. Une chose qui me désole aussi, c'est de n'avoir pas fait un dessin de bonne maman. Et j'en aurais bien eu le temps dix fois. Je ne comprends pas comment il ne m'est pas venu dans l'idée de le faire à Sèvres. Il faut que j'aie le cerveau à l'envers pour ne

jamais faire les choses à leur heure et ne jamais prévoir. Je vis au jour le jour, sans regarder en avant. Que veux-tu? mon père, je le sens bien, et dans la solitude j'en souffre.

Malheureusement une fois à Paris, je suis entraîné dans une espèce de tourbillon qui me fait tourner et me retire tout raisonnement. Je n'ai plus le temps de penser ; je suis pris d'une sorte d'agitation qui m'empêche de tenir en place. Je ne suis pas plutôt à la Bastille que je voudrais être à la Madeleine ; je voudrais, en même temps, courir à cheval, sauter d'un trapèze à l'autre, peindre des chefs-d'œuvre, etc., etc. Je ne me sens pas vivre ; je suis animé par une âme qui me semble étrangère à la mienne. Je n'ai pas le loisir de réfléchir avec tranquillité, et l'emploi de mon temps me paraît singulier quand, rentré dans le calme, je me représente mon passé.

Je voudrais bien avoir une photographie de l'étude que j'ai faite de ma tante Mazois et une épreuve du dessin que Montfort a fait de ma pauvre mère...

J'ai travaillé, tous ces jours-ci, au portrait de madame D.... Le chien que j'ai repeint en entier est devenu bien. La robe me semble assez grasse depuis qu'elle est retravaillée. Le fond a été complétement remanié comme arrangement et

repréparé d'une façon qui me donne bon espoir.

Je commence mon Envoi. Ma toile me paraît énorme ; c'est que j'ai un cheval qui se cabre, et cela tient de la place en hauteur.

Le bruit que j'étais assassiné aura sans doute été jusqu'à toi, car il a couru dans tout Paris. M. Hébert a reçu bon nombre de dépêches, lui demandant si cette nouvelle était fondée. Je ne sais vraiment pas d'où a pu venir ce bruit-là, et rien ici n'a pu lui fournir le moindre motif. Cela s'est répandu avec une rapidité surprenante, car plusieurs de mes camarades de l'Académie ont reçu, en même temps, des lettres de Paris, de sources bien différentes, et toutes prononçaient mon oraison funèbre et demandaient des détails sur cet horrible accident. Je n'avais qu'une crainte, c'est que ce canard ne fût arrivé jusqu'à toi, et n'eût ajouté encore à tes inquiétudes.

Allons, mon pauvre père, le vide s'agrandit autour de nous, espérons qu'il ne gagnera pas de longtemps, mais nous ne sommes pas payés pour espérer, depuis tant de catastrophes.

L'Institut s'était ému à la nouvelle de l'éruption du Vésuve, et les discussions s'étaient engagées pour savoir de quel côté

la lave avait fait son chemin. Comme la lettre que nous avons citée répondait à ces doutes d'une manière formelle, M. Regnault père la communiqua à ses confrères, et le lendemain elle fut insérée en partie au *Moniteur*.

Le numéro où elle avait paru tombait quelques jours plus tard entre les mains d'Henri. Celui-ci, ennemi juré de toute réclame, fut très-contrarié de cet incident.

J'aime à croire, m'écrivait-il, que ce n'est pas toi qui as fait mettre au *Moniteur* une partie de la lettre que j'ai adressée à mon père l'autre jour. Si c'est une charge, je la trouve mauvaise, si c'est une sottise faite sérieusement, je la trouve pommée!.....

Il écrivait en même temps à son père :

Comment se fait-il, qu'en rentrant au salon de l'Académie je voie dans *le Moniteur* :

« Nous empruntons à une lettre de M. Henri Regnault, premier prix de peinture, etc. » Je n'écris pas de lettres à mes parents pour qu'elles soient publiées, et je ne comprends pas qu'on

fasse pareille sottise. Ce n'est certainement pas toi. Qui alors ? Je suis furieux. Je ne vois pas quel intérêt on peut avoir à jeter le ridicule sur quelqu'un qui ne le cherche pas. Il ne me manquait plus que cela! Me voilà journaliste!

D'autres journaux vont s'empresser de répéter l'article du *Moniteur;* j'aurai l'air de vouloir occuper le monde de moi et nombre de gens bienveillants trouveront charmant de dire que c'est moi qui déjà ai fait courir le bruit de ma mort, pour faire parler de moi et attirer l'attention sur ce que j'enverrai à l'Exposition ou ailleurs.

Et voilà que pour les confirmer dans cette opinion, on voit, imprimée dans *le Moniteur*, une relation qu'on croira adressée avec intention aux journaux, quand c'est tout simplement un récit sans prétention, cherchant à communiquer à quelques intimes mes propres impressions....

Je ne peux pas dire à quel point je suis désolé de te voir ainsi assailli de tous côtés par tant de malheurs, à un moment où tu avais besoin de repos et de paix, pour te remettre un peu de tes fatigues accumulées.

Quant à moi, je travaille. Le portrait de madame D.... touche à sa fin. J'ai fait quelques croquis de chevaux qui me serviront. Je continue

mes études d'italien, je commence l'espagnol, je vais me remettre à l'anglais.

Mon petit directeur m'a demandé, dimanche dernier, de lui rendre un service, qui, je l'avoue, me coûtait beaucoup, et ne s'accordait pas avec la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais. Il avait invité à dîner l'ambassadeur de France, des princesses, des comtesses, etc., et devait leur servir, le soir, de la musique de chambre exécutée par les meilleurs artistes de Rome. Mais ils furent obligés d'aller, le soir même, à une répétition au théâtre d'Apollo ; M. Hébert, dans sa détresse et la crainte de voir ses invités bâiller dans le salon, me pria de faire les frais de la soirée et de remplacer les instrumentistes. Bien que je ne fusse guère disposé à paraître en public, j'ait fait de mon mieux pour ne pas faire rater la soirée de mon directeur. On a été satisfait.

Excuse-moi, mon père, de t'écrire si peu et si mal, mais mes journées et mes soirées sont bien employées...

A M. A. DUPARC.

Rome, 4 février 1868.

Le portrait se termine tout doucement. Hélas ! je sens mes illusions s'envoler une à une à mesure que j'approche de la fin et que je vois cha-

que morceau rester si loin de l'idéal que je m'étais proposé.

Quand je reçus ta lettre, je venais de changer la peau de léopard et de la remplacer par une sortie de bal, doublée d'une fourrure grise assez heureuse comme ton. Te voyant blâmer ma peau de léopard, j'avais par esprit de contradiction presque envie de la remettre. Cependant la fourrure grise fait bien mieux.

Notre loi à nous, ce n'est pas *le bon sens*, mais *la fantaisie* et, si une chose absurde doit faire bien, je ne vois pas pourquoi on se garderait de mettre cette chose absurde. Si on raisonnait en peinture, grand Dieu! on n'oserait rien faire. Le raisonnement ne sert qu'à entraver et à refroidir. Si tu veux raisonner devant les œuvres des maîtres, tu trouveras bon nombre de choses qui n'ont pas de raison d'être et qui sont là où elles sont, parce qu'elles y font bien. Voilà tout. Et pourquoi nous, qui à côté de ces géants-là ne sommes que des pygmées, pourquoi nous priverions-nous de ressources qu'ils ont si souvent employées pour réussir?... L'art doit obéir au sentiment avant tout, et ne pas craindre de braver l'exactitude, la raison, etc...

Ç'a a été un grand chagrin pour moi d'apprendre la mort de ma pauvre grand'mère, qui

m'avait élevé et que j'aimais tendrement. Je ne croyais pas en la quittant, il y a un mois et demi, lui dire adieu pour la dernière fois. Ma famille se décime avec une effrayante rapidité et il est bien pénible d'être loin des siens dans de pareilles crises...

A M. A. DUPARC.

Depuis que je n'y travaille plus, je n'ai pas sur ma toile la même opinion deux jours de suite. Tantôt elle me désole, me désespère; tantôt elle me satisfait à peu près. Je puis pourtant certifier qu'elle a beaucoup gagné. J'ai tout repris, excepté le visage; j'ai refait deux ou trois fois le fond et je crois être arrivé au résultat que je cherchais. Bien des chaises et des fauteuils se sont succédé sur cette toile, à Rome comme à Paris; plusieurs fourrures ont été jetées dessus, et en somme, tout a disparu; il n'y a plus ni meubles ni fourrures, et l'unique draperie du fond cache un mobilier qui pourrait remplir de grands appartements.....

Le directeur paraît ravi et me promet un succès. Il prétend que cela fera honneur à l'Académie. Les camarades sont généralement contents. Un seul, garçon très-franc et très-artiste, n'est content que de la robe et du chien, et me fait sur le

reste des observations que je me fais à moi-même. J'en conclus qu'il a raison puisqu'il pense comme moi. Mais je souhaite que le public ne soit pas de notre avis et qu'il trouve le portrait très-bien.

Du reste, j'ai fait ce que j'ai pu; j'ai remanié tout ce qui me déplaisait et tout a monté d'un degré. Malheureusement cela ne suffit pas. Si j'avais du temps devant moi, que de choses j'ébaucherais de nouveau pour tâcher de les amener au point où je voudrais les voir !.....

A M. BUTIN.

6 mars 1868.

... Ces jours derniers, je n'ai pu t'écrire, car j'ai été occupé de choses diverses.

J'avais à finir d'abord mon grand portrait, auquel j'ai fait des changements et dont j'ai recommencé certaines parties. Puis nous faisions à cinq ou six un grand char pour le carnaval, et il y fallait mettre force estampages, force peinture et force sculpture.

De plus je préparais ma voix pour les soli de ténor de la messe de *Requiem*, exécutée avant-hier à Saint-Louis des Français pour l'inauguration du monument élevé dans ladite église à la mémoire de notre camarade Deschamps, mort à Naples, l'été dernier.

Les premiers chanteurs et les plus forts in-

strumentistes de Rome prêtaient leur concours et il s'agissait de ne pas faire rougir l'Académie de son ténor. L'église était remplie, et bon nombre d'étrangers avaient été conviés. Tout a bien marché, dit-on. Nous nous sommes couverts de gloire.

Outre ces occupations, j'ai dû faire de nombreuses excursions dans Rome pour trouver des fonds que je destine aux bois qui me sont commandés pour l'ouvrage de M. Francis Wey.

Mes projets de vie monacale ne sont pas faciles à exécuter. J'ai eu beau promettre de n'aller nulle part, je suis obligé de retirer bien des soirées à la destination que je leur avais donnée, c'est-à-dire au dessin et à l'étude de l'italien. J'ai acheté une grammaire espagnole pour me familiariser un peu avec cette langue-là et je n'ai pas eu le temps d'y mettre encore le nez.

Indépendamment de tout cela, j'ai au-dessus de ma cheminée une rangée de pipes qu'il faut que j'entretienne tour à tour, ce qui prend plus de temps qu'on ne pense. Je ne veux pas qu'Aglaé soit jalouse de Catherine et, pour que ces belles maîtresses ne se brûlent pas, je suis forcé de les laisser reposer de temps à autre pour reporter ma faveur sur les autres pipes de mon harem. Fatma a des exigences, Gertrude veut être fumée

aussi. Tu vois que je suis l'homme le plus occupé de la terre !

Je ne puis pas non plus laisser la campagne romaine pleurer mon absence plus d'une semaine, et il faut que j'accorde aux juments Vipera, Pomposina, Turchetta et autres, l'honneur de m'y porter le dimanche matin et de me faire sauter quelques barrières.

Parlons un peu politique maintenant. Le carnaval à Rome n'a pas été très-gai cette année; notre char était le seul dans le Corso : les Romains patriotes allaient bouder dans le Pincio, tandis que les étrangers, Américains, Anglais, Français, Russes, etc... tâchaient d'égayer le carnaval et se battaient à coups de confettis et de bouquets.

Notre char a eu un grand succès, et nous avons eu des applaudissements et des bouquets en grand nombre, envoyés par de petites mains d'Anglaises et d'Américaines qui, presque toutes, étaient jolies comme des cœurs.

Mais tout cela est fini et me voilà prêt maintenant à entamer vigoureusement mon fougueux envoi.....

A M. A. DUPARC.

Rome, 11 mars 1868.

Tu dois être dans des transes mortelles; ma réputation d'inexactitude doit t'effrayer et je suis sûr que tu te demandes si le portrait arrivera pour l'Exposition. J'ai déjà manqué la première occasion de l'envoyer; aujourd'hui je manque la seconde. Que veux-tu? je découvre tous les jours des choses nouvelles et très-importantes à faire sur cette maudite toile. En somme elle gagne à chaque retouche, surtout au point de vue de l'aspect. Le détail y perd quelquefois, mais il doit rester subordonné à l'effet général... Les bijoux en particulier sont maladroitement peints. J'ai refait le bracelet aujourd'hui parce que de loin on le voyait à peine; maintenant de loin il ne fait pas mal, mais de près... hum!... les chairs ne sont pas assez variées comme tons, mais je n'ose y retoucher, toujours faute de temps. Il y aurait encore beaucoup à faire pour arriver à bien...

Quoiqu'il en soit, M. Hébert est si ravi de mon portrait qu'il m'amène tous les jours un cortége de femmes de haut rang et souvent de grande beauté.

Mes modestes appartements de pensionnaire ne désemplissent pas et mes simples chaises de

paille ont l'honneur de porter princesses polonaises en ska, princesse de Sc..., comtesse de G..., marquise de No..., etc. Les plus jolies femmes de Rome et de l'étranger (de l'Amérique surtout) défilent devant ce portrait. Ce public enchanteur me fait des compliments que je ne te répéterai pas; ils sont par trop exagérés. Tu vois la tête de ton ami qui, bien que préférant les compliments aux injures, ne sait quelle contenance faire devant des admirations aussi extrêmes. Je me contente de rougir virginalement. Vrai, je suis parfois fort embarrassé et gêné.

Je crains que toutes mes retouches récentes ne soient pas très-sèches le 15, jour où madame Zamacoïs emportera ma toile, de conserve avec un charmant petit tableau de son mari. J'ai été voir ce tableau cette après-midi : cela représente l'intérieur d'une salle à manger du couvent de Sant'Onofrio : les moines déjeunent. C'est très-réussi comme effet et très-spirituel comme attitude.

Zamacoïs s'est installé dans l'atelier de Fortuny. J'ai vu là des études de Fortuny, qui sont prodigieuses de couleur et de hardiesse de peinture. Ah! qu'il est peintre ce garçon-là! J'ai vu aussi des eaux-fortes ravissantes de lui. Son élève, Simonetti, qui travaille dans cet atelier,

m'a montré des choses charmantes en train. Il m'a fait voir un petit tableau qui sera un petit chef-d'œuvre s'il le termine comme il est commencé. Malheureusement je n'ai pu voir le tableau de Simonetti qui figure cette année à l'Exposition : je te recommande d'y faire attention.

Voila deux gaillards qui vont joliment bien ! Quelle habileté!! quelle couleur amusante! quel esprit et quelle justesse dans la touche!

On sait avec quelle sévère promptitude sont jugées, en général, les premières œuvres des jeunes artistes et combien il est fréquent d'expliquer leur succès au moyen de ce grand mot : *la facilité*; mot qui semble répondre à tout, et à l'aide duquel on refuse à l'artiste ces travaux lents et sérieux, cette recherche persévérante du bien ou du mieux, nécessaires à toute œuvre vraiment remarquable. C'est pour répondre à cette objection trop souvent faite au sujet de Regnault, que j'ai tenu, je le répète, à énumérer toutes les phases par lesquelles ont passé successivement les diverses parties du tableau qui nous occupe.

Non sans doute que je conteste à Henri sa merveilleuse facilité. Chaque morceau de peinture auquel il travaillait était rapidement exécuté. Mais il n'en était que plus sévère pour lui-même et sacrifiait, sans hésiter, le résultat d'un travail considérable, s'il entrevoyait qu'un changement pût produire un plus heureux effet. Longuement il méditait son œuvre, longuement il l'étudiait et la perfectionnait avant de la livrer au public, sans calculer le temps qu'il y employait, sans tenir compte de sa peine. C'est qu'il avait reçu de la nature, outre son rare talent, une conscience scrupuleuse et une persévérance infatigable qui ne lui permettaient jamais d'être satisfait de ses œuvres; toujours il resta au-dessous de ses légitimes ambitions.

Le portrait de madame D... n'avait pas seul occupé Regnault. Déjà il avait ébauché son *Automédon*, fait quelques études de chevaux en vue de ce tableau, et employé ses soirées à dessiner ces bois charmants qui ornent l'ouvrage si intéressant de M. Francis Wey.

Tandis que Regnault prépare son envoi tout en s'occupant de divers travaux qui intéressent sa nature ardente et curieuse, quittons-le un instant, pour assister à Paris à l'Exposition de 1868, qui vient de s'ouvrir.

Le portrait de madame D... était arrivé à temps et sans avoir subi d'avaries. Placé beaucoup trop haut pour être bien jugé, il obtint cependant un véritable succès auprès des artistes et des amateurs éclairés. Je laisse la parole à M. Théophile Gautier, qui dès cette première œuvre, devient le plus ardent et le plus éloquent des admirateurs de Regnault :

« Il y a dans le portrait de madame D..., par M. Regnault, des qualités supérieures et une hardiesse de ton de plus en plus rare aujourd'hui. Madame D..., décolletée, les bras nus, vêtue d'une opulente robe de velours cerise, debout, dans une pose aisée et naturelle, se détache d'un fond rouge sombre, tenture ou draperie, qui fait ressortir la lumineuse blancheur de ses chairs. La tête vit et respire et l'on ne sent nullement dans l'attitude du corps cet air de contrainte que donne l'immobilité de la pose. Cette belle peinture, dont la fougue n'exclut pas la délicatesse et l'élégance, rappelle la manière libre des por-

traitistes anglais, sir Joshua Reynolds, Gainsborough et sir Thomas Lawrence.

« Assurément, le jeune artiste n'a demandé ni renseignements ni conseils à la photographie et a peint *ad vivum*. Nous aimons cette manière grande et magistrale d'entendre le portrait. Outre qu'elle représente madame D..., la toile de M. Regnault est un tableau qu'on regarderait avec plaisir dans une galerie, mérite qui manque souvent à des portraits fort estimables et que possèdent Holbein, van Dyk, Titien et, à un degré moindre sans doute, mais encore très-éminent, les peintres de l'école anglaise dont nous parlions tout à l'heure. »

Et M. Paul de Saint-Victor :

« Un portrait d'une grande tournure et d'un aspect romanesque est celui de madame D..., par M. Regnault.

Madame D... est représentée debout, en robe rouge, sur un rideau écarlate, caressant du revers de la main le cou d'un grand lévier. Cette fanfare de couleur donne à la figure quelque chose d'étrange et de triomphal. Les bras nus sont d'un jet superbe et d'un ton vivant. Mais la tête ne domine pas le costume, la splendeur du vêtement éclipse un peu le visage. Tel qu'il est, ce grand portrait, exécuté avec une facilité hardie et brillante et dont le parti pris frise le tour de force, est un des remarqubles morceaux de peinture de l'Exposition. »

J'emprunte enfin à titre de curiosité ces

quelques lignes à un journal qui ne vécut que peu de temps :

« M. Regnault, quoique élève de Cabanel, a un véritable talent. Les draperies sont parfaitement comprises et largement traitées; les accessoires sont importants sans nuire au sujet principal, la couleur est chaude et vive sans criaillerie, l'harmonie du ton est bien soutenue; mais, car il y a toujours un mais et celui-ci n'est pas mince, madame D... pose trop, ses chairs sont de l'ivoire et non de la chair et l'harmonie universelle du ton est rompue par des taches blanches que sa poitrine et ses bras font dans le tableau. Le lévrier est fort beau. »

Sans facilement comprendre comment une harmonie peut être à la fois bien soutenue et rompue par des taches, nous regrettons néanmoins que le trop célèbre général Cluseret ne se soit pas contenté de livrer des combats aussi pacifiques.

Personne ne songea à contester l'éclatant début de Regnault. Les connaisseurs y applaudirent, le public en fut frappé, les critiques mirent à discuter le talent et les tendances du jeune artiste cette ardeur qui ne fait jamais défaut lorsqu'il s'agit d'une œuvre audacieuse et inattendue. Le jury seul

se maintint dans une prudente réserve et refusa à Regnault une médaille que la voix publique lui avait décernée sans hésiter.

Cette sévérité inattendue (j'allais dire cette injustice), causa une véritable surprise, car cette œuvre savamment étudiée, exécutée d'une manière à la fois sage et magistrale, ne heurtait, malgré sa personnalité, aucune des traditions de l'École.

Cette même année, Regnault exposait deux portraits au crayon noir d'un dessin ferme et irréprochable, remplis de vie et de caractère. Enfin, à la gravure, des dessins de lui, quoique bien défigurés par le graveur, permettaient de constater la souplesse de son talent.

Chose étrange! tandis que Regnault, le dessinateur des bois, ne recevait aucune récompense, le graveur obtenait la médaille! Il était pourtant demeuré bien au-dessous de sa tâche, et ces dessins, si fins et si spirituels sous le crayon de Regnault, étaient devenus lourds et vulgaires sous le burin qui les avait traduits.

Regnault, mis au courant de l'accueil sévère fait à ses envois par le jury, n'avait pas perdu courage. A cette époque calme et laborieuse de sa vie, il écrivait peu; seulement, de temps à autre, il envoyait de ses nouvelles à sa famille ou à ses amis et c'est à de rares intervalles que nous retrouverons dans sa correspondance quelques-unes de ces longues et intéressantes lettres auxquelles il nous avait précédemment habitués.

A SON PÈRE.

.....Nous sommes partis dans la nuit de dimanche à lundi, à trois heures du matin, munis de vivres et de munitions et nous sommes arrivés à Ostie vers six heures, complétement gelés. Au petit jour nous nous sommes mis en route pour les étangs.

Nous étions chacun dans un petit bateau. Notre expédition n'a pas été très-brillante parce que les canards, chassés continuellement par les braconniers du pays, sont devenus très-roués... Mais si notre chasse n'a pas été exterminatrice, nous avons du moins passé une journée délicieuse dans un pays merveilleux et par un temps admirable.

Je me suis cru plus d'une fois sur le Nil ou sur les lacs de l'Afrique, tant la pureté de l'air et l'éclat du soleil donnaient à la nature un aspect oriental.

Les étangs s'étendent très-loin dans de vastes plaines, bornées à l'horizon par les montagnes de la Sabine et les monts Albains d'un côté, et de l'autre par de grandes forêts de pins parasols qui vont jusqu'à la mer. Rien n'est plus beau que ces grands bois sombres, formant de belles lignes, sévères et fermes, se reflétant dans une eau calme et éclatante qui réfléchissait le bleu du ciel en lui prêtant le brillant des pierres précieuses. Jamais de ma vie je ne me suis cru plus loin du monde connu, plus isolé, qu'au milieu de ces grands roseaux qui enferment les étangs dans un cercle d'or. L'aspect primitif de nos pirogues, l'air sauvage et misérable de nos rameurs ajoutaient encore à l'illusion.

Les montagnes du fond, encore couvertes de neige, paraissaient énormes et dessinaient leurs belles arêtes sur un ciel lumineux et vibrant comme le ciel d'Orient. C'était magique, féerique, tout ce que vous voudrez, et ces distractions artistiques ont bien pu me faire manquer quelques bêtes. Qu'importe?... Cette journée restera dans

mes souvenirs de voyage comme une des plus belles et des plus remplies d'impressions profondes...

A SON PÈRE.

...Je suis toujours attaché à mon grand tableau qui, jusqu'ici, ne m'a pas donné trop d'ennui. Je vois assez clairement ce que je veux et j'y cours avec audace. Et quand j'ai passé une journée à monter sur mon escabeau et à en descendre, je suis un peu fatigué et n'ai plus même le courage d'écrire le soir...

Nous sommes bien tristes à l'Académie. Nous avons perdu dans la nuit de dimanche à lundi (21 avril 1868), un de nos meilleurs camarades, Dutert, architecte qui avait eu le prix la même année que le pauvre Deschamps. Il était poitrinaire, et quoiqu'il eût fort bien supporté l'hiver, il n'a pu résister à une courte crise. Il n'a été malade que dix heures ; la veille de sa mort il était gai et plaisantait avec nous...

... Nous nous sommes relayés auprès de son corps et, ce matin, on a célébré une messe pour lui... Le climat de Rome est trop rude et trop inégal pour des poitrinaires. Au milieu de la journée la plus chaude, un changement de vent amène brusquement un froid glacial. Je n'ai jamais vu

nulle part d'ouragans aussi violents qu'ici. Parfois le vent est tel, que non-seulement les portes et les volets se détachent et frappent contre les murs avec une force extraordinaire, mais encore les vitrages de nos ateliers, qui sont construits avec des barres de fer, plient comme les voiles d'un navire. Tout tremble dans les maisons et surtout dans nos pavillons, qui ne sont nullement abrités. Ce n'est vraiment pas un climat où l'on doive envoyer des poitrinaires; c'est le moyen de les achever promptement.....

A SON PÈRE.

14 juin 1868.

L'Exposition ici s'est ouverte dimanche dernier et fermera demain. Je n'en suis pas fâché parce que je pourrai me remettre à l'œuvre et exécuter enfin ma figure que j'ai réébauchée entièrement la veille de l'Exposition, préférant montrer une chose pas faite, qu'une chose mal faite. Ma pauvre toile a fait, du reste, une chute terrible du haut du toit de l'atelier. Comme elle était trop fraîche et ne pouvait pas se rouler, et que, d'autre part, la fenêtre de l'atelier n'était pas assez grande pour la laisser passer toute tendue, il a fallu la retirer du châssis, et clouer seulement le haut et le bas de la toile sur deux traverses indépendantes, de façon à replier un peu la toile

sur elle-même et la faire sortir par la fenêtre; une fois sur le toit, la tenir par la traverse, puis au moyen de cordes, la laisser descendre et confier à deux hommes placés dans la cour le soin de tirer bien droit la traverse du bas, pour empêcher la toile de se plisser et de frotter contre la gouttière. Mais il faisait du vent et les clous romains sont détestables : peut-être les hommes placés en bas ont-ils tiré trop fort. Bref, les clous qui retenaient la toile à la traverse du haut se sont étêtés, ont déchiré la toile par place, et la malheureuse est tombée d'un fort second au-dessus de l'entresol, en se repliant sur elle-même et en se tordant comme un chiffon.

La figure était fraîche ! Je te laisse à penser ce qu'elle était devenue après cet accident. Le plus triste, c'est que la peinture s'était éraillée, qu'il s'était fait de grandes fissures.

... Une fois la toile arrivée sous le vestibule et retendue, j'ai réparé tant bien que mal les dommages les plus visibles. Mais vrai ! l'avoir vue dans l'état où elle se trouvait après sa chute et avant d'être retendue, ce n'était pas encourageant, et à ce moment-là, j'aurais préféré cent fois la voir complétement déchirée et irréparable !

... Mon envoi ne sera pas ce que j'aurais voulu,

mais néanmoins j'espère qu'on y découvrira quelques qualités.

Tu verras à l'Exposition au mois d'août à l'École, un bien beau morceau de sculpture de Hiolle, un *Narcisse* mourant ; c'est superbe. Il y aura aussi une jolie figure de *Fileuse* par Barrias. Puis, en peinture, la partie supérieure d'une *Nymphe* de Maillard, d'un modelé très-souple, trop souple même : c'en est mou.

Machard recommence sa figure pour la sixième fois. Dieu veuille qu'il ne la recommence pas une septième, parce qu'alors il aurait des chances pour ne pas être prêt ! C'est une Angélique attachée aux rochers, d'un joli ton, distinguée d'aspect. Layraud avait ici, entre autres choses, une étude de tête d'après la fille de notre jardinier ; c'est un beau morceau de peinture ; malheureusement les Parisiens ne le verront pas, car cela ne compte pas comme Envoi, et c'est fâcheux, parce que cela aurait pu donner de Layraud une autre idée que ce qu'on a vu de lui jusqu'à présent. Il y a dans le cou, les bras et le haut de la poitrine de son *Marsyas* des parties très-fermes et bien exécutées. Monchablon a un grand tableau, un peu dans la manière allemande, mais qui ne manque pas de grandeur ; c'est l'*Ensevelissement de Moïse ;* le

Moïse est beau, les anges moins intéressants selon moi.

Somme toute, je crois cette exposition supérieure à la dernière et même à quelques autres précédentes. Nous verrons ce qu'on en dira ; la même chose sans doute que tous les ans : que c'est mauvais, mauvais, mauvais, que l'Académie devrait être supprimée, qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer des peintres en Italie, que Manet n'y est pas venu et que néanmoins il est bien près de Michel-Ange comme dessin et de Vélasquez comme couleur.

Quant au jury chargé de rédiger les rapports sur les Envois, je vois d'ici ce qu'il dira de mon tableau : que je n'ai que de l'aplomb, et rien que de l'aplomb, que j'aurais mieux fait de suivre la filière idyllique d'Émile Lévy et d'étudier avec amour un Astec de douze ans (cet âge devient très à la mode) que j'aurais intitulé *Jeune pêcheur endormi*, ou l'*Enfant à la grenouille*, ou l'*Enfant au lézard*, ou l'*Enfant à la puce !*...

A SON PÈRE.

Rome, 4 juillet 1868.

Depuis que je t'ai écrit, nous avons eu la fête de Saint-Pierre, la plus belle après celle de Pâques.

Quel merveilleux tableau que la procession

dans Saint-Pierre ! C'est d'une couleur extraordinaire qui réunit toutes les qualités imaginables de richesse de tons, de vigueur, d'harmonie et de composition. Quel fond que cette abside de Saint-Pierre où s'élève un immense dais de velours grenat aux franges d'or, qui se détache sur le grand vitrail couleur d'or représentant le Saint-Esprit, vitrail ovale entouré de nuages et de rayons d'or, le tout au milieu de la pierre grise, qu'illumine une lumière étincelante, adoucie par la fumée de l'encens.

Et ces grandes colonnes torses, en bronze, du grand autel, faisant une silhouette sombre ! C'est étonnant !

La statue de bronze de saint Pierre est magnifiquement décorée pour la circonstance ; la tête est coiffée d'une superbe tiare toute recouverte de pierreries. Une grande draperie de brocart or et rouge violacé enveloppe la statue, derrière laquelle est un fond de brocart or et rouge aussi, mais d'un autre rouge plus chaud.

Au-dessous du dais en velours grenat à franges d'or, et devant la statue, de magnifiques candélabres avec des pieds ciselés, dit-on, par Benvenutto Cellini. C'est une magnifique idole indienne ; cette figure et cette main de bronze noir, au mi-

lieu de ces draperies si riches et de toutes ces pierreries font penser à une divinité de l'Inde. Indien ou Romain, toujours est-il que c'est admirable.

Il y a un moment dans la fête où la procession s'arrête au milieu de l'église, les cardinaux et monsignors portant toutes les tiares et mitres du saint-père, les gentilshommes des cardinaux vêtus de soie noire avec épée d'acier au côté, les gardes suisses en cuirasses damasquinées portant la Miséricorde à deux mains. Les évêques étrangers et orientaux sont dans leurs plus beaux costumes, les gardes nobles en grande tenue rouge et or, casque en tête et culotte de peau. Tout cela s'arrête subitement et se retourne vers le pape, porté sous son dais de velours par des gentilshommes, couverts de costumes du seizième siècle en velours et soie rouge, et entouré de ses grands éventails en plumes de paons blancs et en plumes d'autruches blanches. Le pape alors proclame un manifeste quelconque, proteste contre les ennemis de la foi..., etc. Cette scène est unique de beauté, et on ne peut avoir idée de pareille grandeur et de pareille pompe.

Cette semaine aussi je suis allé au camp. Il est situé dans un fort bel emplacement qui n'a qu'un inconvénient, c'est de se trouver juste à la hau-

teur des orages qui, cette année, se succèdent plusieurs fois par jour.

Il est situé presque au sommet du mont Cavi, sur un plateau assez étendu qui fut jadis un cratère. Cette plaine s'appelle le camp d'Annibal, parce que la tradition rapporte que ce grand général s'y établit lorsqu'il arriva devant Rome. C'est en effet une belle position pour un camp. C'est un plateau bien plan, en forme de demi-cercle, dont le diamètre est entièrement dégagé et a vue sur toute la campagne, et dont la partie circulaire est bordée d'un amphithéâtre de collines boisées. On est là comme dans un immense fauteuil. Cette année le choix n'est pas heureux, car les malheureux soldats sont toujours dans les nuages, et cinq ou six fois par jour il pleut sur le camp.

Le pape venait y dire la messe en plein air, devant les soldats, auxquels il a donné sa bénédiction, après les avoir fait manœuvrer. C'eût été fort beau s'il n'avait pas plu tout le temps de la messe, et si un camérier n'avait pas tenu un parapluie au-dessus de la tête du pape, ce qui retirait tout le caractère sérieux de la cérémonie...

L'Exposition de Rome finie, Regnault reprit en sous-œuvre son *Automédon*, et il

venait de le terminer, lorsqu'une horrible chute de cheval le força à un repos complet. Le premier récit de cet accident me fut envoyé par lui dès qu'il se sentit un peu remis, mais avec prière de garder le silence vis-à-vis de sa famille.

A M. A. DUPARC.

Rome, 11 juillet, 1868.

Je ne puis te faire en ce moment le portrait de moi que je t'ai promis. Ma tête n'est pas présentable dans l'état où elle est ; il faut qu'elle se rebouche. Tu me trouveras, quand nous nous reverrons, une noble cicatrice à la tête. Ne crois pas que ce soit à Mentana que je l'aie reçue, ni dans un duel contre un mari jaloux, ou contre le père d'une honorable enfant. Non ; c'est moins dramatique.

Un fort joli cheval, le jour de la Fête-Dieu, avait failli tuer le commandant de zouaves de Troussure[1], son cavalier. Ce que voyant, je me suis dit dans ma sagesse : Il faut que je l'essaye. Je l'essaye, je le trouve charmant ; charmant encore le lendemain ; joli comme un cœur, élégant, docile, gracieux, un peu vif, mais méritant de tous points un prix de sagesse.

[1] Tué à la bataille de Patay.

Le surlendemain, après avoir été de plus en plus charmant à la villa Borghèse, monsieur refuse d'aller à l'Aqua Acetosa. Il veut rentrer à Rome par la porte du Peuple et pointe droit comme un i. Je lutte et veux aller à l'Aqua Acetosa. Monsieur refuse et repointe au moins trente fois. Après une demi-heure de lutte, nous rentrons à l'écurie. Mais je voulais avoir le dernier mot, et je redemande le cheval le lendemain.

Il vient me prendre devant l'Académie, mais la porte du Peuple une fois passée, il recommence le manége de la veille et cette petite plaisanterie dure encore trois quarts d'heure. J'étais attendu sur la route à Ponte Molle par M. et madame de D..., avec qui je devais faire la promenade.

A force d'éperons, je finis par empêcher le cheval de rentrer à Rome ; mais alors il enfila la via Flaminia avec une allure de course plate. J'évite la première voiture que nous rencontrons, mais pour tomber sur la seconde, qui était un tombereau plein de sable, pièce de résistance. Mon cheval s'aplatit là-dessus, et moi, je vais étudier de près le cours des astres ; puis après avoir décrit une jolie parabole, je me plante, la tête la première, en plein sur le crâne. Fort heureusement je ne pris pas racine ; je fus étourdi et aveuglé par le sang qui coulait sur ma figure, je passai

quarante-huit heures dans la glace, comme du champagne frappé, et quatre jours après je me levais. Je ne suis pas encore fermé, et crains que mon peu d'idées ne se sauve par là ! Chut ! chut !! pour la chute ! Mon père n'en sait rien ; je n'en ai parlé à personne qu'à toi et à Jadin...

La seconde lettre fut adressée deux mois plus tard à son père, qui avait appris l'accident et lui avait demandé des détails.

A SON PÈRE.

..... Tu me demandes des détails sur mon accident. Si cela peut te faire le moindre plaisir et surtout pour que les choses ne se grossissent pas avec la distance, les voilà. J'avais eu pendant tout le mois de juin un cheval *idéal*. C'était certainement l'âme d'un saint, qui s'était réfugiée dans le corps de cette bonne bête. Je ne conduisais ce cheval qu'à la parole ; il était si intelligent, que je pouvais lire au grand trot, et qu'il s'arrangeait de façon à me faire éviter les mauvais pas, les mauvais chemins, les voitures, etc.... Jamais il ne se fatiguait, et je lui en ai fait faire de rudes, pourtant ! Jamais il ne m'a rien refusé, ni fossé, ni barrière.....

Trouvant l'existence monotone avec une bête de si bonne composition, j'ai voulu goûter d'un caractère plus épineux, et je me suis adressé à un fort joli arabe qui m'avait servi de modèle pour mes chevaux, et qui avait la réputation d'être un peu quinteux. D'abord, il avait un œil d'un vif et d'un noir qui prouvait que cette bête avait des passions ardentes. Il avait jeté par terre deux attachés d'ambassade et fait faire l'exercice de clown à M. de Troussure, commandant des zouaves, le jour de Pâques, devant la loge des autorités. D'un autre côté, un secrétaire d'ambassade de France l'avait eu pendant un mois, et en avait été très-content. Je l'ai monté quatre jours de suite; c'était un rêve que ce cheval, d'une légèreté et d'une souplesse merveilleuses. Mais, au retour de la quatrième promenade, il chercha à s'emballer. Je l'en empêchai, le détournant du chemin de l'écurie pour lui laisser le temps de se calmer. Il se mit alors à essayer d'un exercice tout à fait digne du cirque; il s'enlevait droit comme un i et marchait sur les pieds de derrière; si j'avais manqué de souplesse ou tiré un tant soit peu sur la bouche et sur l'encolure, il se renversait sur moi. La foule commençait à s'amasser, cela m'ennuyait; nous reprîmes donc le chemin de la maison, et

le cheval, content de m'avoir fait rebrousser chemin, rentra tranquillement à Rome. Le lendemain, je devais faire une promenade à cheval avec M. et madame de D... après la séance, c'est-à-dire vers six heures, six heures et demie. C'était toujours notre heure de promenade. Je demandai mon cheval devant l'Académie. J'arrivai un peu en retard à la porte du Peuple, lieu du rendez-vous. Ne voyant pas les deux autres chevaux et me croyant en avance, j'attendis quelques minutes. Le précepteur du petit de D... vint alors à passer et m'annonça qu'on avait pris les devants, à cause des voitures qui inquiétaient les chevaux, et qu'on m'attendait à Ponte-Molle; c'était l'heure où les voitures des gens *chic* de Rome les conduisent à la villa Borghèse. Je voulus alors piquer des deux et aller rejoindre mes compagnons de promenade, mais mon cheval, qui venait de passer quelques minutes en face la porte du Peuple et trouvait commode de rentrer à l'écurie après une si courte promenade, refusa de marcher, et se rappelant qu'il m'avait fait céder la veille, recommença son manége de pointage et de ruades. J'avais beau, avec les jambes et les éperons, le maintenir dans la direction que je voulais lui faire prendre et le pousser en avant, il s'enlevait

tout droit, faisait, sur ses pieds de derrière un tour de valse, qui le mettait en face de la porte du Peuple, puis lançait une ruade. Cette lutte dura plus d'une demi-heure; je renversai une boutique d'aquafresca et orangeade, je manquai d'écraser gendarmes et passants. Les voitures s'étaient arrêtées et encombraient le passage. Je m'attendais à chaque instant à voir mon cheval retomber les deux pieds de devant dans une calèche découverte, et écraser une de nos charmantes princesses.

Bien que tu prétendes que je n'ai pas de dispositions équestres, il y a plus d'un cavalier qui ne serait pas resté en selle pendant toute cette gymnastique du cheval. Enfin, furieux, hors de lui, le cheval partit et se décida à suivre le chemin que je lui demandais. Il évita bien les premières voitures, prit le mors aux dents, et, lancé à fond de train, sans qu'aucune secousse sur le mors pût l'arrêter, il alla donner du poitrail sur un tombereau de sable que je ne pus lui faire éviter. Alors je fermai les yeux, me sentis enlever en l'air comme une flèche, et fus tout étonné de me retrouver aux pieds du cheval du tombereau, et planté d'aplomb sur ma tête de l'autre côté.

Voilà. Fort heureusement il avait plu une heure avant, sans cela, j'avais le crâne fracassé

et ma cervelle giglait sur les murs ! Maintenant que tout va bien, nous pouvons en rire comme des bossus. Je me relevai avec toute ma connaissance ; le sang m'aveugla bientôt. Le précepteur qui, de loin, m'avait vu voler dans les airs au-dessus des voitures, accourut immédiatement et me trouva entre les mains de braves gens qui me pansaient et me mettaient vinaigre et arnica. Fort heureusement, je perdis beaucoup de sang. On me ramena en voiture à l'Académie. Le pauvre Lagraine faillit se trouver mal en me voyant revenir. Le médecin me pansa, me sonda la tête et l'épine dorsale. Bravo ! rien de cassé !... De la glace autour de la tête, et renouvelée nuit et jour pour empêcher la congestion. Charpie, pansement deux fois par jour... Soins incessants et dévoués de Lagraine, vraie sœur de Charité, bonté des camarades, du directeur. Mieux au bout de trois jours. Épatement du médecin qui me trouve sur mon séant ; il crie au miracle. Au bout de huit ou dix jours, le malade est sur pied. On me croyait mort. Prompt rétablissement...

Il était indispensable que Regnault quittât Rome pour aller chercher un climat plus salubre, où il n'eût plus à redouter les fièvres qui l'épuisaient et constituaient pour

lui, dans son état de faiblesse, un véritable danger.

Il partit le 6 août pour Marseille. Mais, avant de l'accompagner dans le voyage qu'il entreprend, revenons à son *Automédon*, que nous connaissons peu, quoique nous nous en soyons déjà tant occupés, et laissons l'artiste lui-même nous décrire son œuvre.

A M. CAZALIS.

Tu t'es effrayé du sujet antique de mon Envoi de cette année ; mais rassure-toi, j'ai fait du grec à ma manière. C'est une traduction libre. Automédon pourra être tout ce que tu voudras, et j'ai cherché dans mes chevaux, non pas la coupe de crinière des chevaux thessaliens, mais ce qu'il y a de plus noble et de plus effrayant dans le cheval, ce qui pouvait en faire le cheval historique, le cheval qui parlait, le cheval qui prévoyait la mort de son maître Achille.

Le ciel est surchargé d'orages, une mer de plomb commence à s'agiter sourdement, bien qu'à la surface elle semble encore endormie. Un rayon de soleil triste éclaire à l'horizon d'une lueur blafarde une côte rocheuse et aride. Les chevaux, sachant que leur maître les mènera au

combat, que ce combat sera le dernier et lui coûtera la vie, se débattent et luttent contre le serviteur qui est venu les prendre au pâturage. L'un d'eux, bai brun, se dresse comme un grand fantôme sombre et se silhouette sur le ciel. J'ai voulu donner dans le tableau comme un avant-goût d'événement sinistre. Mais ai-je bien dit tout ce que je voulais?

Tu as raison; un artiste doit se laisser aller aux impressions diverses qu'il ressent devant la nature, et ne doit pas rejeter et mépriser la moitié de ses bons mouvements comme n'étant pas acceptés par l'école ou la secte dont il fait partie. Oui, la nature, le vrai, l'ému et l'émouvant, la vie ou la mort, mais la vraie mort sans mouvement, horrible ou sereine, voilà ce qu'il faut chercher.

J'ai beaucoup travaillé cet hiver sans grand résultat. Mais toutes mes observations s'amassent et plus tard, il sortira peut-être quelque chose de ce chaos.

Après mes chevaux fougueux, mes ciels d'orage, ma mer sinistre, j'ai voulu rendre l'éclat d'une chair de femme et les éclairs dorés d'une chevelure américaine. J'ai bien travaillé, bien cherché, mais je n'ai pas trouvé encore. Qui sait? cela viendra peut-être.....

A M. A. DUPARC.

Rome, 5 août 1868.

Je quitte Rome demain sur l'ordre du médecin, et je ne t'envoie pas les dessins que je te dois. Ta femme aurait le droit de sourire et toi celui de te fâcher si je ne sortais de maladie. Voilà un mois à peu près que, pour m'être cru trop bien remis de ma chute, je suis malade, avec une fièvre de cheval et la tête toute couverte d'abcès, etc. Depuis dix jours je me lève; les premiers jours il m'était impossible d'atteindre mon fauteuil, mais, grâce au bon appétit, j'ai repris assez vite des forces.

Je suis, j'espère, en état de gagner Marseille, et comme il est probable que le voyage me fatiguera quelque peu, j'ai l'intention de me reposer à Marseille jusqu'à ce que je sois de force à gagner Bayonne, où Clairin m'attend.

Je ne puis vraisemblablement pas t'envoyer un croquis de moi dans ce moment : tu ne me reconnaîtrais pas. Outre que tout travail et toute application me sont interdits, je n'ai presque plus de sourcils, je suis vidé, je n'ai plus de cheveux. Je ne puis me toucher la tête sans en faire tomber trois mille d'un coup, et, comme depuis huit jours je n'ai pu m'empêcher de me toucher la tête, ou d'y déposer un chapeau qui se couvre

immédiatement de crins comme l'intérieur d'un nid de fauvette, ma pauvre toison se trouve tellement éclaircie, que la peau apparaît partout.

Mais rassure-toi : comme j'ai une bonne photographie de mon Envoi je pourrai te faire le dessin que je te dois à mon retour, car c'est plus qu'une promesse, c'est une dette contractée et tu peux m'envoyer les huissiers d'un moment à l'autre. Quant au dessin des bœufs, j'espère que nous irons revoir l'endroit ensemble, et que le dessin se fera pendant ton séjour ici.

Voilà, mon pauvre ami, tout ce que j'ai à t'annoncer, c'est que je n'ai rien fait de ce que je t'avais promis. Te rappelles-tu que dans ma dernière lettre je te disais : « Demain je me mets à ton dessin? » C'est ce jour-là que j'ai été pris. Je me sentis m'engourdir, pendant une visite que je faisais à la duchesse Colonna, au point que j'ai eu toutes les peines du monde à me contenir dans une posture convenable pendant une demi-heure. Puis, je suis rentré à *casa* vers cinq heures, exténué de fatigue, déjà gagné par la fièvre. Je me suis étendu sur mon lit, je n'ai rien pu prendre et la nuit a commencé mon violent accès de fièvre qui m'a tenu si longtemps. On l'a coupé avec des doses formidables de quinine, qui m'ont rendu sourd pendant trois ou quatre jours.

Mais le docteur craint le retour de la fièvre au moindre refroidissement, et il me prie de me lancer dans l'espace. Je m'embarque donc demain matin.

Regnault supporta le voyage mieux qu'on n'aurait osé l'espérer. Après trois jours passés à Marseille, il se rendit au château de madame de D... et y travailla pendant huit jours au portrait qu'il avait commencé à Rome. Puis il se remit en route pour cette Espagne qu'il ne connaissait pas, mais vers laquelle l'appelait un irrésistible attrait. On eût dit qu'il pressentait le charme sous lequel il allait se trouver. Là, en effet, il rencontrera des maîtres qui « *l'effrayeront* » moins que Michel-Ange; là aussi la nature sera pour lui pleine de séductions encore inconnues, et son enthousiasme laissera loin derrière lui les enchantements de sa chère campagne romaine et la feront pâlir dans ses souvenirs comme dans ses impressions.

Plus que jamais ici, nous donnerons la parole à l'artiste, dont les lettres très-nom-

breuses, très-détaillées, racontent avec une singulière puissance de vérité, et les événements dont il est témoin, et les impressions qu'il reçoit. Grâce aux documents que nous publions, nous pourrons suivre Regnault dans les musées, assister à la révolution espagnole, faire connaissance avec les puissants du jour, étudier enfin le caractère et les mœurs de ces populations gitanes si ombrageuses, si difficilement abordables, si exclusives dans leurs coutumes et dans leurs allures, et que Regnault avait trouvé moyen de charmer et d'attirer à lui.

CHAPITRE III

Espagne. — Madrid. — La révolution espagnole. — Portrait du général Prim.

A M. A. DUPARC.

?... septembre 1868.

Il y a bien longtemps que je ne t'ai écrit : je suis excusable, parce que tu sais qu'en voyage on n'écrit pas beaucoup, et quand, le soir, bien fatigué, on a griffonné dix ou quinze pages à son père, on n'a plus qu'une idée, celle de se coucher avec la pensée et le désir d'écrire aux amis le lendemain ; mais le lendemain, on n'est pas toujours bien disposé. Bref, j'ai fini le portrait de madame de D*** à Plassac dans la Charente-Inférieure, puis je me suis en toute hâte rendu à Bayonne, où Clairin devait m'attendre et m'attendait en effet depuis quinze jours. Comme il commençait à s'ennuyer, il avait quitté Bayonne pour Saint-Jean-de-Luz.

A Saint-Jean-de-Luz, je ne trouvai encore qu'une lettre m'annonçant qu'il était à Vittoria. Mais j'appris qu'il y avait à Bilbao des fêtes et quatre combats de taureaux auxquels la reine devait assister. J'y allai, ce qui fit attendre l'infortuné Clairin cinq jours de plus...

J'arrivai à Bilbao le soir à six heures, ayant manqué la première journée de fêtes et la première course... Avant le souper, nous nous sommes rendus sur la promenade publique et nous avons vu, en très-grand nombre, les plus jolies femmes qu'on puisse rêver : on peut dire que toutes sont bien, les unes ravissantes, et les autres (les plus mal) encore pleines de grâce. Ce soir nous avons visité un peu la ville, qui semble charmante et d'une propreté irréprochable. Les maisons, couvertes de ces sortes de moucharabis, qu'on appelle, je crois, dans le pays, *mirador*, doivent avoir beaucoup de caractère et présenter au soleil de jolis effets.

Les Espagnols m'ont paru jusqu'ici d'une politesse et d'une complaisance parfaites. Mais je ne comprends rien à leur langue et je crois que l'italien me gêne plutôt qu'il ne m'aide...

A SON PÈRE.

Lundi......

Aujourd'hui je me suis offert, à six heures du matin, l'arrivée des taureaux et leur entrée dans les écuries. C'est très-amusant. Puis, après quelques promenades dans la ville et le dîner à deux heures, nous sommes allés à la course. Il y avait six taureaux, tous d'une grande beauté. Les deux derniers l'ont emporté sur les autres par leur vigueur et la franchise de leurs attaques.

J'avoue que la lutte avec les picadors m'est très-désagréable : ces chevaux éventrés, ces hommes renversés à chaque instant et qui en tombant courent de grands dangers, tout cela m'a fait une impression pénible. Mais la partie des matadores, banderilleros, espadados, etc..., est vraiment d'un joli effet. Il y avait des costumes merveilleux de richesse et d'originalité dans l'arrangement des tons. Malheureusement tous les taureaux n'ont pas été bien tués. C'est affreux de voir ces pauvres bêtes harcelées et complétement étourdies par tous leurs ennemis à manteaux et par les cris de la foule. Tout en trouvant cela très-triste, j'étais pourtant bien heureux de le voir; j'y retournerai demain. Le taureau a parfois de beaux mouvements et, parmi les hommes, il y en a qui se présentent avec une telle aisance et une telle

élégance, que, tout en regrettant au point de vue moral et humain que cela puisse être, on trouve là un spectacle plein d'intérêt au point de vue artistique.

Demain matin, on lâche dans les rues un taureau avec des boules aux cornes. C'est le plus grand plaisir qu'on puisse offrir au peuple, que celui de se sauver devant le taureau, de se faire bousculer et de bousculer lui-même.

Comme le taureau passera sous mon balcon du premier, je me payerai ce spectacle. Puis, je me mettrai en route pour Burgos où je trouverai Clairin ; nous serons donc enfin réunis !

A SON PÈRE.

Ce...

Je suis à Burgos depuis hier. J'ai trouvé à la gare Clairin qui m'attendait, suivant l'habitude qu'il avait prise depuis quelques jours de venir voir si j'arrivais. Ma tête pelée l'a bien surpris, mais il m'a trouvé bonne mine. Le fait est que je suis mieux portant qu'autrefois; tout mon mauvais sang est parti ; je suis purifié !

Quelle merveilleuse cathédrale ! Il y a des ornements d'une richesse et d'une originalité étonnantes. Et ce chœur ? quelles boiseries ! nous travaillons là dedans à force. Demain encore, grande et dernière séance de cathédrale. Après-

demain, nous allons voir un couvent intéressant aux environs de Burgos.

Dans la cathédrale nous voyons d'admirables mendiants. O Vélasquez ! on le pressent à chaque pas, on le retrouve, lui et ses tons de vêtements marrons, avec des chairs grises et fines. Il y aurait des tableaux à faire partout : dans les rues, dans les marchés...

Et les combats de taureaux ! J'en ai vu quatre à Bilbao ! Pauvres taureaux, si braves et si martyrisés !

J'ai un tableau en projet ; c'est une scène de combat de taureaux ; cela paraîtra un jour...

A M. BUTIN.

Madrid. Ce ? jeudi soir.

Voilà douze ou quatorze jours que nous nous sommes réunis à Burgos, où Clairin m'attendait depuis quelque temps déjà. Nous n'avons jamais pu voir un groupe de paysans ou d'enfants s'arrangeant un peu et ayant quelque caractère sans nous écrier : « Ah ! si notre cher Butin était là, il jubilerait et trouverait moyen de faire quelque chose de charmant. »

Notre première soirée à Burgos s'est passée à parler des amis. On m'a raconté ton mariage, la petite noce à la campagne, toutes les aventures qui l'ont suivie, votre installation, l'enthou-

siasme avec lequel C... appelait Louisette : sa blancheur, sa lumière, son soleil, son étoile, sa planète, sa comète, sa constellation, sa nébuleuse, sa voie lactée, sa lune, sa nuit, sa nuée, sa brise embaumée, sa vague, sa perle, sa branche de corail, sa branche d'aubépine, sa rose, sa marguerite, sa Gretchen, sa pervenche, sa goutte de rosée, sa fontaine bienfaisante, son ombre douce et rafraîchissante, son oasis dans le désert, sa violette, sa fraise, sa framboise, sa turquoise, son saphir, sa reine des anges, sa gazelle, sa colombe, sa fauvette, sa mésange, son perce-neige, sa bergeronnette, sa barquette sur l'océan de la vie, sa planche de salut, sa cathédrale, son paradis..., etc..., etc. Nous appellerons cela les litanies de sainte Louisette et quand tu ne seras pas sage, ta pénitence consistera à les réciter deux cents fois de suite sans respirer...

Nous avons passé toute la journée au musée, puis, pour nous refaire, nous avons regardé mille ou douze cents photographies d'après les tableaux de Madrid.

Que de belles choses nous voyons depuis que nous sommes en Espagne! Nous allons de merveille en merveille. Dans les cathédrales nous sommes éblouis par les sculptures des grilles, des tombeaux, des retables, des stalles des

chœurs. La renaissance espagnole est bien remarquable, et d'une richesse de détails originaux et distingués qui, malgré leur nombre, n'arrivent jamais à la surcharge et à la lourdeur.

Qui n'a pas vu le tombeau d'Alonzo, frère d'Isabelle la Catholique, à la Cartuja de Burgos, et le Saint-François d'Alono Cano à Tolède, ne sait pas ce que c'est que de la belle sculpture.

Le Saint-François est une de ces œuvres divines qui vous transportent et vous émeuvent au delà de toute expression. Jamais, jamais je n'ai vu ni ne verrai pareille chose.

Toutes les sculptures sur bois des chœurs (sillerias del coro) de Burgos, d'Avila, de Tolède, sont des chefs-d'œuvre, à la fois comme sentiment décoratif, comme composition, comme originalité d'idées, comme variété, comme exécution. Il y a là des monstres d'une fantaisie merveilleuse, des torses d'hommes et des figures d'une expression et d'une allure que n'eût pas reniées Michel-Ange. Nous avons fait là bon nombre de croquis. Nous avons cultivé la fine aquarelle, et la gouache vigoureuse et hardie.

Mais ici, à Madrid, nous rappellerons à nos brosses et à nos couleurs à l'huile qu'elles ne sont que nos esclaves, et qu'elles doivent nous servir avec obéissance à imiter les Vélasquez.

Quel peintre! Dio mio! Jamais on n'a peint avant lui, si ce n'est Titien et Tintoretto.

Rubens se permet à Madrid de nous montrer de fort belles choses de sa façon et d'une toute autre coloration que celle que nous connaissons de lui : il est ici bien plus blond, plus distingué. C'est un grand peintre aussi. Il y a aussi de jolis Véronèse. En somme, nous en aurions pour plusieurs années de travail si nous faisions tout ce qui nous tente et tout ce qui pourrait nous servir d'enseignement. Le *Martyre de saint Barthélemy*, par Ribeira, nous a beaucoup frappés... l'armeria est fort curieuse... Je ne me coucherais pas si je me laissais aller à causer avec toi ; demain matin le pion Clairin me donnerait un mauvais point.

Bonsoir donc, mon lylysse chéri, je t'embrasse de tout cœur ainsi que Louisette et les amis.

A SON PÈRE.

Madrid......

Nous sommes à Madrid depuis dimanche matin. Descendus d'abord à l'hôtel de Paris, nous avons trouvé que c'était un peu cher (10 fr. 50 par jour), et nous avons cherché autre chose. Nous avons fait transporter nos bagages dans une *casa de huespedes*, chez un Français, nommé Dominique, où nous sommes très-bien pour 6 francs

par jour, tout compris. Nous avons fait tout d'abord les courses les plus indispensables : la poste, le banquier, le musée, le bain...

Le Prado nous a montré quelques jolies femmes. mais j'ai été moins frappé qu'à Bilbao. Là, toutes m'avaient paru ravissantes et élégantes de tournure. Ici, elles m'ont semblé un peu trop boulottes.

Le jour de mon arrivée, dimanche dernier, recommençait la saison des combats de taureaux. Je n'ai pas besoin de te dire que nous y étions. Nous n'avons pas été très-contents, car maintenant nous sommes des amateurs difficiles et exigeants. Nous ne permettons pas à un picador de mal toucher; et si l'espadado s'y reprend à deux fois, ou attend trop longtemps avant de frapper, nous sifflons, nous crions ! Nous voulons un taureau bien planté, bien fait ; nous voulons que ses cornes soient aiguës, ou bien nous crions : « Otro toro ! » et nous agitons nos mouchoirs vers les autorités.

Nous avons eu quelques émotions. Un des toreros, enlevé par le milieu du ventre, a été lancé en l'air par le taureau, et, après un saut périlleux à une jolie hauteur, est retombé sur le dos. Il s'est relevé, il n'avait rien : les cornes étaient passées de chaque côté de la taille sans le blesser.

Un autre a été bousculé avec un cheval et un picador : on n'y a vu que du feu ; des jambes en l'air, des bras, des chapeaux.... ; et, des trois culbutés, le cheval seul avait été blessé à mort. Le torero avait la poitrine couverte de sang, mais ce n'était que le sang du cheval. Baudry, que nous avions rencontré et entraîné à la *plaza de toros*, a été profondément dégoûté ; il voulait s'en aller, mais, malgré tout, il est resté.

La duchesse C*** s'est montrée digne d'être espagnole ; bien que Suisse de naissance et sujette d'une république bien pacifique, elle s'est passionnée comme nous pour cet affreux mais splendide spectacle...

Maintenant que j'ai parlé de choses relativement insignifiantes, il faut que je te parle de l'impression profonde que m'a faite le musée de Madrid à ma première visite. D'abord des Rubens très-beaux et d'un ton blond, puis quelques très-beaux portraits de Tintoretto et d'un peintre peu connu, dont nous avons au Louvre un portrait de nain avec un chien : A. Moro. Quelques beaux Titien, de belles natures mortes, deux ou trois belles toiles de Ribeira (car les autres ne me plaisent pas), puis enfin le peintre par excellence, Vélasquez.

Je n'ai jamais rien vu de comparable à cet

homme-là. Quelle couleur, quel charme, quel aspect nouveau et original, quelle sûreté d'exécution ! C'est une peinture jeune, bien portante, née sans effort, sans peine, sans fatigue...

Quant aux tableaux tant vantés de Raphaël, qui sont au musée de Madrid, notamment *le Spasimo*, je t'avoue franchement qu'ils ne m'ont pas séduit. Je mets infiniment au-dessus ses superbes fresques du Vatican. Je n'ai pas osé exprimer mon opinion devant Baudry, parce qu'il n'aurait pas été de mon avis et m'aurait pris pour un frondeur.

Dieu ! que l'école française est mal représentée ici ! Quelle piteuse figure elle fait ! Quels insignifiants Poussin ? Il n'y a que deux peintres français du reste qui pourraient tenir au musée de Madrid, à côté des Rubens, Ribeira, Tintoretto, Vélasquez : c'est Delacroix et Géricault : les batailles d'Aboukir ou d'Eylau pourraient aussi faire voir que nous sommes quelque chose. La peinture française est née avec Gros et tous les Poussin du monde ne vaudront jamais le plus petit cuirassier de Géricault ou le *Giaour* de Delacroix.

Quant à Murillo et Goya, je ne les admets pas encore. Nous verrons ce que j'en penserai plus tard.

Je vais probablement copier la *Reddition de*

Breda et faire quelques études du petit *Infant à cheval*, *des Fileuses*, *des Buveurs*... etc... Je voudrais avaler Vélasquez tout entier. C'est le premier peintre du monde. Pourquoi n'a-t-il pas appliqué ce merveilleux talent et cette divine exécution à des sujets plus intéressants ? Quelle impression produirait un sujet dramatique et passionnant, exécuté avec cette vérité, cette heureuse naïveté d'attitudes et de colorations, sincère, sans prétention aucune, sans recherche du pétard, sans effets forcés, sans sacrifices apparents, sans aucune des ficelles qui sont passées à l'état de règle... etc... et avec lesquelles on admet qu'on fera de bons élèves. Ah ! si je ne fais pas à Madrid vingt-cinq lieues de progrès, je me pends !...

Comme nous n'avons pas encore nos toiles à peindre et notre carte pour le musée, nous commandons cela aujourd'hui, puis nous partons pour Tolède où nous passerons deux ou trois jours.

A SON PÈRE.

Jeudi.......

Nous avons été faire connaissance avec cette Tolède, dont le nom est sur les lèvres de tout le monde. Nous y retournerons pour travailler, quand nous aurons terminé à Madrid ce que nous comptons y faire. Nous nous sommes fami-

liarisés là avec le style arabe, dont on retrouve des traces partout; d'abord dans le mode de construction des maisons, puis dans les églises, fortifications, etc... enfin dans les accessoires, puits, volets, carrelages, vaisselles de terre ou de cuivre.

Le ciel et la lumière permettaient du reste aux Arabes de se croire un peu chez eux, tandis qu'en France, s'ils avaient pu s'y établir à demeure, ils auraient dû changer leurs habitudes. On retrouve encore çà et là, parmi les jeunes filles et parmi les vieilles femmes, des vestiges du type arabe, bien différent du type espagnol. Nous aurons des études intéressantes à faire, non-seulement dans les rues et cours intérieures des maisons, mais encore à la cathédrale. Tout le monde n'aime pas l'architecture et l'aspect des cathédrales espagnoles. Elles manquent un peu d'unité (celles que je connais, du moins, Burgos, Avila, Tolède.....). Sur un pilier gothique, on trouvera un ornement renaissance d'une grande finesse ; une ogive aura pour pendant, ou pour voisin, un plein cintre ou un fer à cheval arabe. Une porte renaissance sera percée et sculptée richement au milieu d'une muraille du douzième siècle. Mais le plus grand grief qu'on ait contre les églises espagnoles, c'est leur division de la

grande nef, en *capilla mayor* et en *coro*, division qui nuit à la grandeur de l'édifice, et arrête maladroitement l'œil. Moi, je ne déteste pas cela. Je préfère, quant à l'aspect général, nos grandes et célèbres cathédrales, mais ces divisions en coro et capilla mayor donnent matière à de beaux effets, à de beaux motifs d'architecture et de sculpture.

Des grilles merveilleusement travaillées les ferment toujours, ainsi que toutes les chapelles. Ces grilles sont dues pour la plupart à la belle époque de la Renaissance. De magnifiques tombeaux sont placés dans presque toutes les chapelles, les uns occupant le milieu de la chapelle, les autres placés dans des niches. Nous n'en avons pas vu encore qui approchent du tombeau d'Alonzo, le frère d'Isabelle la Catholique à la Cartuja, près de Burgos. C'est du bel Holbein en sculpture, d'une grande noblesse d'attitude, de sentiment, et d'une richesse qui serait surabondante si elle n'était pas distribuée et équilibrée avec un tact et un goût prodigieux. Il y a des ornements sur le vêtement d'Alonzo qui sont tellement bien exécutés et avec une telle sobriété, que, malgré leur nombre, ils n'attirent pas l'œil et laissent aux plis leur grande simplicité. C'est un chef-d'œuvre incomparable, un tour de force

et comme exécution et comme arrangement.

Les stalles, ou si vous aimez mieux, *las sillerias*, de Burgos, d'Avila et de Tolède, sont merveilleuses et couvertes de sculptures sur bois, depuis le haut jusqu'en bas. Ce qui me frappe en Espagne, c'est que les ornements, les sculptures, bien qu'entassés en grand nombre, souvent sur un espace relativement petit, n'arrivent jamais à la surcharge et à la lourdeur. La renaissance espagnole a peu de réputation, et pourtant, suivant moi, elle est bien l'égale de la renaissance française et, pour bien des choses, peut marcher de pair avec la renaissance italienne. Pour les grilles, par exemple, je ne crois pas qu'il soit possible d'en trouver de plus belles que celles que Burgos doit à Cristobal de Andino, et à tant d'autres artistes dont on ne sait même pas les noms, tant ils étaient nombreux au commencement du seizième siècle.

Les retables sont très-remarquables, mais, bien que leur masse dorée produise un bel effet, vue à une certaine distance, je ne les aime pas en principe.

Philippe et Jean de Bourgogne ont laissé, comme sculpture sur bois et comme architecture, de belles choses en Espagne... Il y a à Avila, dans une petite église romane située hors de la ville,

une belle statue en marbre de San Segundo : je ne sais malheureusement pas le nom du sculpteur... Les sculptures sur bois du chœur de la cathédrale sont de toute beauté ; elles représentent des choses souvent bizarres, mais toujours intéressantes comme motifs de décoration. Chaque figure ou chaque monstre, pris à part, pourrait à lui seul faire la réputation d'un homme. Tout est plein de science et de sentiment : Michel-Ange, j'en suis sûr, n'aurait pas renié grand nombre de ces panneaux. Nous en avons dessiné plusieurs, ainsi qu'à Burgos, et nous avons encore d'autres croquis du même genre à faire à Tolède, où le chapitre, *coro*, est d'un arrangement plus original peut-être que les deux précédents ; le marbre blanc doré vient prêter à la couleur sombre du bois sa transparence blonde, et les jaspes leurs richesses de ton.

Berrugueto et Philippe de Bourgogne se sont partagé les sculptures. L'or, les cuivres et les fers argentés des pupitres, livres, orgues, candélabres..., etc..., viennent ajouter à la beauté de la décoration. La capilla mayor est fermée, comme le coro, par une grille admirable faite par Francisco de Villapando.

Le retable est de Philippe ou de Jean de Bourgogne, et jouit d'une grande réputation ; mais je ne le goûte pas outre mesure.

Par exemple, chapeau bas! Le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre est un saint François d'Assise (je crois), mal placé dans une vitrine du Trésor. C'est une statue en bois de Alonzo Cano. Le saint, demi-nature, a les deux mains passées sous les parements de ses manches, la tête couverte de son capuchon, les yeux levés vers le ciel et la bouche entr'ouverte. Il est impossible de voir au monde quelque chose de plus beau, d'une vérité, d'un réalisme plus effrayants, d'une vie plus surnaturelle, d'une expression plus divine et immatérielle. Si on regardait souvent cette œuvre sublime, on deviendrait fou. Mais on se garde bien d'en parler dans les guides; on la cache dans un coin où elle est mal éclairée, à une hauteur où on la voit mal, tandis que les places d'honneur sont données aux vêtements dont on recouvre la statue de la Vierge, le jour de l'Assomption. Comme richesse, il est certain que c'est inouï; tout est couvert de perles fines, de diamants, de pierres précieuses de tous genres. Mais j'avoue que j'aimerais mieux voir tous ces millions distribués aux malheureux qui crèvent de faim dans toute l'Espagne, que de les voir ainsi enfermés dans une armoire et l'objet de la curiosité des badauds. Les perles seraient fausses, que l'effet serait le même : on pourrait donc vendre les vraies et en

distribuer le prix aux pauvres. Puis, pour la statue de saint François, par Alonzo Cano, il faudrait élever une chapelle tout entière. C'est la merveille des merveilles; cela vous arrache les larmes des yeux!

Je m'étendrai plus longuement sur Tolède, quand nous y serons retournés. Le musée de Madrid nous réclame maintenant...

A M. DUPARC.

Madrid.....?

..... J'ai retrouvé Clairin à Burgos où nous avons passé trois jours à travailler dans la cathédrale pleine de merveilles. Puis vint le tour d'Avila où nous trouvâmes des choses plus belles encore qu'à Burgos. Nous y restâmes six jours à faire des études plus ou moins réussies.

Nous sommes à Madrid depuis quinze jours; nous avons en passé huit à nous promener, à voir tout ce qui pouvait être intéressant, puis nous nous sommes mis vigoureusement à l'ouvrage dans le musée. J'ai entrepris la copie des *Lances* de Vélasquez, grandeur de l'original, c'est-à-dire 11 pieds sur 13 pieds 2 pouces. — C'est d'une taille raisonnable. — Je ne t'en ferai pas cadeau, parce qu'elle pourrait te gêner dans ton petit cabinet. Je ne sais pas quels cris les puristes de l'art pousseront l'année prochaine,

quand ils verront Vélasquez mettre un pied dans le sanctuaire de l'École des beaux-arts. Quelle profanation!...

Ah! que de merveilles dans ce musée de Madrid; je voudrais faire tout, mais il faudra me restreindre. Les choses politiques ont l'air de s'embrouiller ici; s'il y a du nouveau, je t'en parlerai.

A SON PÈRE.

24 septembre 1868.

Si tu lis les journaux, tu dois être inquiet de me savoir en Espagne, dans un moment de crise politique. Mais nous ne courons aucun danger à Madrid, et on croit généralement que les choses se passeront tranquillement. En Andalousie, c'est différent; les communications sont arrêtées : aussi, la duchesse C***, qui était partie, il y a dix jours, pour une courte excursion à Séville et à Grenade, est-elle retenue dans ces parages malgré elle. Aucune nouvelle de ce qu'elle devient n'a pu nous parvenir. Hier, il y a eu ici grande revue des troupes de la reine. Tous, officiers et soldats, ont crié : *Vive la reine;* mais cela ne prouve rien, et on croit généralement à Madrid que lorsque le moment sera venu, toutes les forces du royaume se tourneront, d'un commun accord, contre le gouvernement actuel, ce qui

évitera toute effusion de sang ; car, en pareil cas, l'armée et les populations s'entendront parfaitement.

... Je travaille toujours à ma copie des Lances. Si nous attendons pour voyager que les événements se soient éclaircis, il est plus que probable que j'aurai le temps de faire quelques autres copies. C'est bien intéressant de copier Vélasquez. Quel maître! quelle franchise dans l'exécution! quelle vérité, quelle chaleur, quel entrain! Ce n'est pas positivement facile à faire, mais c'est passionnant. Nous travaillons tous les jours, de huit heures et demie du matin jusqu'à six heures du soir, car M. Madrazo a eu la bonté de nous permettre de travailler avant l'ouverture et après la fermeture du musée. Nous déjeunons à huit heures, pour ne plus avoir à nous déranger dans la journée, de sorte que nous abattons de la besogne. Il fait fort vilain temps à Madrid, pluie et vent. Voilà deux dimanches de suite sans courses de taureaux ! C'est navrant. Et il est bien probable qu'il n'y en aura pas non plus dimanche prochain ; le temps se maintient à la pluie, et, d'autre part, on craint qu'après les courses, les esprits ne soient surexcités et portés à des manifestations bruyantes....

Tu me demandes ce qu'il faut faire de mon

envoi? Fais-en ce que tu voudras. Je ne suis pas d'avis qu'il reparaisse à une exposition, parce qu'il a eu cette fois beaucoup plus de succès qu'on ne pouvait espérer; il serait bon maintenant de le laisser dormir en paix. C'est plus prudent; la critique ne pourra jamais en faire des éloges plus exagérés. Qu'arriverait-il? c'est qu'à l'exposition, on ne verrait plus que les côtés faibles, et tout le monde dirait: « Il nous ennuie, ce monsieur, avec ses deux grands chevaux, ils ont fait assez de bruit comme ça; qu'on les remette à l'écurie, et qu'on ne les voie plus de longtemps! »

Ce coup-là est frappé : à moi maintenant d'en frapper un second; mais avec autre chose...

J'aurai dans tous les cas pour l'exposition le portrait de Mme de D... et peut-être autre chose, si j'ai le temps.

A SON PÈRE.

Madrid, mardi, 29 septembre 1868.

Il faut que je te raconte notre journée, qui est bien remplie et vaut la peine d'une mention particulière. Aujourd'hui, 29 septembre 1868, date mémorable pour l'Espagne, le 89 de l'Espagne!! Voilà une révolution modèle, la première révolution sage et raisonnable qu'il y ait eu. Depuis trois ou quatre jours, Madrid était triste comme aspect. Le soir, on se promenait silen-

cieusement dans la carrera San Geronimo, à la Puerta del Sol..... Des groupes de quinze ou seize personnes s'arrêtaient çà et là, parlant silencieusement. Les gendarmes (guarda civita) qui, avant le 22, marchaient avec le fusil sur l'épaule et le revolver à la ceinture, avaient depuis lors laissé toute arme de côté et erraient çà et là avec insouciance. En somme, tout était calme; on se promenait au Prado et à la Rocha depuis cinq heures jusqu'à sept heures, comme à l'ordinaire. Dans le *Figaro* nous lisions des récits insensés: Madrid, à l'entendre, était à feu et à sang; erreur, mensonge. Ce matin, nous allons au musée selon notre louable habitude. A onze heures, nous voyons un jeune peintre, très-pâle, dire quelques mots à l'oreille de ses compagnons et, tout à coup, toutes les boîtes sont fermées; les gardiens ôtent leur costume et reprennent la redingote du pékin. En quelques minutes, le musée est désert; nous allons chez le concierge : les portes étaient fermées. On nous apprend que Madrid est en révolution, et on nous conseille de rentrer chez nous. Pensant que cela durera quelques jours, nous emportons nos boîtes à couleurs. Nous faisons un détour en rentrant chez nous, afin de passer par la Puerta del Sol, que nous trouvons entièrement couverte par la

foule. Nous courons déposer nos boîtes à la maison, et nous redescendons en toute hâte, pour voir ce qui se passe. Au moment où nous arrivons sur la place, nous apercevons un grand drapeau jaune et rouge, sur lequel sont écrites ces paroles : *Viva el pueblo ! abajo los Borbones !* C'est un monsieur très-bien mis qui le porte, il est entouré de fanatiques qui crient, qui gueulent, aboient. La foule se tourne vers ce bruit et suit le porte-drapeau, en criant à son tour : *Viva el pueblo, abajo los Borbones !* Toutes les rues qui tombent sur la Puerta del Sol sont remplies de monde. On ne jetterait pas une épingle sur la place. Un nouveau drapeau rouge et noir apparaît avec ce titre : *Soberania nacional.* Nouveaux vivats, nouveaux applaudissements. De tous côtés : *Fuera la reina ! muerte a los Borbones ! abajo la reina.*

Le drapeau arrive devant le ministère de la Gubernacion. Des hommes du peuple escaladent le premier étage en portant leur drapeau au nez et à la barbe des gendarmes et des soldats de la ligne, qui, l'arme au bras, s'étaient enfermés dans le palais de la Gubernacion. Voyant qu'ils ne pouvaient rien contre la volonté nationale, ils regardaient par les fenêtres.

A la montée du drapeau, ils ferment les fenêtres et les volets. On plante le drapeau sur une

des fenêtres du premier. Les cris redoublent : « *Viva la libertad ! viva la soberania nacional !* » En un instant tous les balcons de la Gubernacion sont couverts de gens qui grimpent comme des chats le long des pierres et se servent des tuyaux en plomb pour le gaz comme de cordes à nœuds. De nouveaux drapeaux, avec les mêmes devises, arrivent sur la place et sont acclamés par des cris frénétiques. On voit voler en l'air les chapeaux, les casquettes, les mouchoirs, etc. Un soldat met le nez à une des fenêtres et veut empêcher de grimper le long des pierres. On lui lance des cannes et même des parapluies. Les carreaux éclatent et dégringolent avec fracas. Le soldat trouve prudent de rentrer et de refermer les volets.

En quelques minutes, les maisons de la place et des rues voisines sont pavoisées, à tous les étages, de rideaux et de draperies de toutes couleurs. Des échelles sont dressées devant les boutiques. Partout où les mots *rey* et *reina* sont inscrits sur les enseignes, ils sont détruits avec rage, à coups de marteau. Tous les écussons portant des armes royales sont démolis en un instant, ou couverts d'une étoffe noire. Les rues qui portaient les noms de *Reina*, de *Principe*, etc., sont débaptisées en une seconde, et reçoivent

les nouveaux noms de *calle Prim*, *calle Dune*, *calle Vallin*, etc., etc. Les hommes du peuple, grimpés sur les becs de gaz pour mieux voir, les allument en signe de joie. De toutes parts : « *Viva Prim ! abajo los Borbones !* » La Gubernacion se décide à arborer le drapeau du peuple et à pavoiser ses balcons. Triomphe de la foule : elle redouble ses cris et ses applaudissements.

Les gendarmes à cheval, chargés de maintenir l'ordre, arrachent alors leurs épaulettes, leurs décorations, les jettent au peuple et crient : « *Viva el pueblo !* » On les acclame, on veut leur serrer la main en les embrassant. De tous les points de la place on voit arriver des officiers et des sous-officiers de la marine, de l'artillerie, des chasseurs, de la ligne, du génie, portés en triomphe sur les épaules des citoyens. Ils ont tous arraché leurs cocardes et la couronne royale qu'ils portent sur le collet de leurs habits.

Quelques officiers supérieurs qui étaient de garde à la Gubernacion, se montrent enfin aux fenêtres. La foule leur demande de faire ouvrir les portes : ils ne répondent pas. Un jeune officier, d'une distinction parfaite et d'une grande beauté, monte sur les épaules de deux voyous et, en gesticulant avec son képi, il répète la

demande du peuple. On refuse d'ouvrir les portes. Alors, nouvelle escalade; on envahit toutes les fenêtres, on brise les vitres du rez-de-chaussée. On détruit, à coups de pierres, les lithographies de la reine. Une partie de la foule, se jette sur la porte de côté et la défonce : celle du milieu résiste. Le gouverneur se montre au balcon et veut haranguer le peuple. Les cris dominent sa voix ; il se retire et paraît à une autre fenêtre. Quelques armes pirouettent en l'air et frappent le mur à quelques pouces de sa tête. Il disparaît. On frappe toujours à la porte.

Arrive d'une des rues adjacentes un lieutenant-colonel des troupes révolutionnaires : nouveau triomphe. On lui fait escalader le premier étage, en lui tendant des ceintures après lesquelles il se hisse. Il annonce l'arrivée prochaine de deux généraux révoltés, Prim et je ne sais plus quel autre. L'image de Prim, à cheval, est attachée sur le drapeau du peuple, fixé au balcon du milieu. Le gouverneur reparaît et salue le peuple, la main sur le drapeau.

La révolution est triomphante ; la ville de Madrid est rendue sans qu'aucune goutte de sang ait été répandue. La fontaine de la Puerta del Sol, à sec depuis plusieurs semaines, se remplit de nouveau ; le jet d'eau reprend son essor, tout

le monde est heureux, toute l'armée est pour la révolution.

Mais, comme au milieu de ce désordre, les crimes et les vols se trouvent souvent à leur aise, les citoyens vont chercher des armes. La défense de la propriété et le maintien de l'ordre sont entre leurs mains. A tous les coins de rues sont affichés ces mots : « *Pena de muerte para el ladron* (Peine de mort pour le voleur). » Les carrefours, les rues sont occupés par des gens du peuple, des ouvriers, des boutiquiers, armés de fusils, et chargés de maintenir l'ordre et de fusiller le premier voleur. Dans la journée, on distribue des armes dans le palais de la reine, à quiconque en demande. On voit sortir des cours du palais des hommes de tout âge, de tout costume, de toute condition, depuis le bourgeois huppé jusqu'au mendiant, avec des sabres de hallebardiers de la reine, des fusils à pierre, à capsule, à aiguille. Les armes ne tarissent pas ; quand il n'y en a plus, il y en a encore. Dans toutes les rues, les bataillons circulent, musique en tête.

Le gendarme est à côté du garçon boucher, le Catalan à côté du Madrilène, le gamin à côté de l'artilleur. Tout cela suit avec ordre le drapeau populaire et marche au pas sur l'air national de

Diego, la *Marseillaise espagnole*. Les femmes, les enfants marchent en tête et crient : *Viva la libertad! abajo los Borbones!* Les petits enfants ont des bâtons ou des fourreaux de sabre, ou des baïonnettes, mais tous marchent, tous crient; la joie est sur tous les visages. A six heures et demie, tout le monde rentre chez soi pour dîner. A sept heures et demie on ressort : nouvelles promenades des drapeaux dans les rues, puis le calme se fait de nouveau. Les femmes qui chantaient et battaient des mains s'enferment chez elles, et les hommes en armes restent dans les rues, montant chacun la garde devant une porte. Nous avons parcouru la ville dans tous les sens, et partout nous avons trouvé la même tranquillité et le même silence, troublés seulement par les cris de *viva la libertad*, *abajo los Borbones*.

Prim arrive demain matin et va être porté en triomphe.

Je ne m'attendais pas à voir les choses se passer ainsi. C'est vraiment beau de trouver cet ensemble et cette union de tous, civils, marins et soldats pour la même cause. Pas de sang versé! voilà qui est bizarre dans une révolution; pas de pillage, pas de cruauté. Chaque citoyen, intéressé à maintenir l'ordre, veille avec tranquil-

lité. Pas de pochards comme à Paris. Je n'aurais jamais cru à une pareille dignité. On se donne la main partout, on s'embrasse, on recommence à vivre : *il n'y a plus de Bourbons sur le trône d'Espagne !* Le peuple a mis le temps à accomplir cette grande œuvre, mais il y est arrivé, et cela sans faire de victimes ! Bravo ! bravo !

Nous avons été partout; nous avons tout vu, nous avons recueilli plusieurs proclamations et nous pouvons nous vanter d'avoir assisté à un des événements les plus curieux qu'on puisse rencontrer dans sa vie.

Ce soir, toutes les maisons étaient illuminées. La nuit sera tranquille; on veille à toutes les portes. Demain, ovation à Prim et fêtes pendant quelques jours...

A SON PÈRE.

Madrid, 4 octobre 1868.

Tout va bien ici, si ce n'est que le musée est fermé depuis le 29 septembre, et qu'il restera fermé tant que la situation ne sera pas éclaircie. Depuis le 29, nous vivons dans une paix profonde, il est vrai, mais sans aucune espèce de gouvernement ; ajoutons que cela n'en va pas plus mal.

Gavroche est roi, ou si tu aimes mieux, le voyou est roi. Il est armé jusqu'aux dents, fait la police beaucoup mieux que n'importe quel mou-

chard parisien décoré, puissamment salarié et ambitieux du grand cordon. Jamais l'ordre n'a régné dans aucun pays comme il règne à Madrid depuis six jours. C'est merveilleux : chaque Espagnol, en guenilles ou en paletot, avec ou sans souliers, se sent de nouveau gentilhomme caballero ; chaque mendiant a fouillé ses papiers de famille et s'est découvert une descendance, par les femmes ou le clergé, d'un grand d'Espagne quelconque. Aussi, il faut le voir, l'épée au côté, le fusil au bras, la ceinture remplie de cartouches... Il monte la garde comme un grenadier de la vieille garde, et il ne faut pas qu'un voleur fasse des siennes : fût-il son fils ou son frère, il le fusille à l'instant.

Un voleur avait pris avant-hier la montre d'or d'un Anglais, près d'un poste. Le poste est prévenu, le voleur arrêté et fusillé dans la rue même. On posa sur sa poitrine la montre trouvée sur lui et on laissa le cadavre au milieu de la rue jusqu'à ce que le propriétaire de la montre fût venu la réclamer.

Avant-hier, le général Serrano, duc de la Torre, faisait son entrée à Madrid avec l'amiral Topete. Trente mille hommes du peuple avaient le fusil sur l'épaule pour recevoir les deux vainqueurs. Jamais armée n'a marché en pareil ordre, ni

avec plus de calme et de dignité. On aurait cru voir trente mille princes déguisés en voyous et couverts de haillons.

Le général et l'amiral ont été accueillis avec un tel enthousiasme que le cheval du général piétinait sur place sans pouvoir avancer, et que la voiture de l'amiral Topete menaçait de s'effondrer sous le poids des citoyens frénétiques qui voulaient l'embrasser et lui serrer les mains. Chaque rayon de roue portait trois hommes et la foule encombrait le toit du carrosse. Les maisons étaient pavoisées, couvertes d'étoffes plus ou moins riches, plus ou moins décorées d'armoiries. Les balcons regorgeaient de femmes charmantes qui semblaient avoir été choisies pour orner les maisons et donner plus d'éclat à la fête.

On agitait des drapeaux, des mouchoirs jusque sur les toits, jusque sur les tuyaux des cheminées ! Que sera-ce à l'entrée de Prim, qui est bien plus populaire encore ?

Nous ne perdons pas notre temps ; nous courons les corps de garde, les bivouacs, nous faisons des croquis et, rentrés à la maison, nous esquissons ce qui nous a le plus frappé dans nos courses. Madrid, en ce moment, est rempli de tableaux superbes ; la variété des costumes, ces

mélanges d'armes et de haillons, les cours, les rues, souvent très-pittoresques surtout dans le quartier Mouffetard de Madrid, sont autant de motifs intéressants.

Je ne veux plus entendre attaquer les Espagnols ; ils se conduisent en hommes. Pas un soulard dans les rues, pas de vengeances particulières, pas d'excès, pas d'abus de pouvoir ! Mettez de bons fusils dans les mains des Parisiens de nos faubourgs et attendez seulement une heure : tout Paris sera à feu et à sang...

Demain matin, nous travaillons dans un poste, *calle de Segovia*. Nous avons été présentés à une sentinelle du dit poste, nous avons trinqué ensemble, et nous trouverons là des modèles complaisants. *Viva la soberania nacional !!!*

A SON PÈRE.

Madrid.., 11 octobre 1868.

Je n'ai pu recommencer à travailler au musée que vendredi, mais toutes nos journées ont été bien employées et nous avons eu l'entrée de Prim, puis la rentrée des régiments d'Andalousie, puis des revues, puis des combats de taureaux..., etc... Depuis dix jours, la ville est en fête. Arcs de triomphe partout ; guirlandes de feuillages, bannières, drapeaux, banderolles à toutes les maisons, et jolies têtes à toutes les fenêtres.

Prim a été accueilli avec un enthousiasme insensé ; il a été couvert de bouquets et de couronnes, etc... Nous avions peint, la veille de son entrée, une grande allégorie qui a été portée par les citoyens du district de la calle de Segovia au-devant de Prim ; elle a eu du succès.

Chez la duchesse C***, nous avons rencontré le général caballero Ruy Fernandez de Rodas, le comte et la comtesse de B***.

Le général caballero de Rodas était sous les ordres de Serrano, duc de la Torre, et c'est lui qui, après avoir gagné la bataille d'Alcolea, fut choisi et proclamé général, le lendemain, par les troupes de Novaliches, qu'il avait vaincues la veille. C'est assez curieux.

Mais ce qui est plus curieux encore, c'est que le comte et la comtesse de B*** ont sauvé Prim en 1866, l'ont fait revenir en Espagne en 1867 et, voyant que la révolution ne pouvait réussir cette fois encore, l'avaient suivi à Londres, d'où il y a un mois ils l'ont ramené. Prim était déguisé en domestique et les servait avec un sang-froid extraordinaire.

Dans leur première retraite, paraît-il, ils ont couru de grands dangers. La Catalogne était pleine d'espions à la recherche de Prim ; ordre était donné de le fusiller là où on le trouverait. Il

avait coupé sa barbe et servait le comte et la comtesse comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie.

A table d'hôte, dans les hôtels, il entendait, la serviette sur le bras et une assiette à la main, tout ce qu'on disait de lui, et alors on ne parlait que de lui. Il savait toutes les poursuites dont il était l'objet, et ce n'est qu'à force de discrétion et de précautions qu'il a pu regagner la frontière.

Une fois en France, il n'était pas sauvé, et ce n'est qu'à Londres qu'il a été tranquille.

Cette fois encore, il avait revêtu la livrée, avec gilet jaune, et vivait de pair à compagnon avec son domestique à lui, qui souffrait d'être obligé de traiter son maître en camarade. La traversée s'est bien opérée, on croyait toujours Prim à Londres. Mais, à Gibraltar, on avait des ordres du gouvernement anglais pour l'arrêter. Son bateau quitta Gibraltar à trois heures du matin et à six heures on était à sa poursuite. Il arriva à Cadix sans encombre et après la reddition de la ville, il dépouilla son costume de larbin et le changea contre celui de général. Pour le moment, il est nommé ministre de la guerre; il arrivera plus haut, sans doute.

Le peuple l'aime tant qu'il ne le laisse

pas dormir. Toute la nuit on lui chante des chœurs, des hymnes ; les musiques de tous les régiments viennent lui jouer des marches triomphales sous ses fenêtres. C'est un tapage incessant. Les cris de *viva* retentissent à tous moments. La Puerta del Sol et le commencement de la calle Alcala sont toujours remplis de curieux qui attendent qu'il se mette à la fenêtre ou qu'il sorte, pour l'acclamer encore.

Il a pourtant rudement secoué le peuple après l'assassinat du secrétaire de Gonzalez Bravo, devant la Gubernacion. Il lui disait qu'il n'était composé que de canailles, de morceaux de bêtes (c'est son mot), qu'il était indigne de la liberté et que si pareille chose recommençait, lui, Serrano et Topete partiraient et le laisseraient se débrouiller comme il voudrait. Sur quoi, on a applaudi à outrance.

La liberté des cultes est proclamée dans toute l'Espagne.

Prim a demandé au peuple de déposer les armes et de se remettre au travail, puisque l'on veillait sur lui et pour lui. Les postes de citoyens sont dissous presque partout, la ville va reprendre son aspect habituel. Peut-être pourra-t-on dormir maintenant !...

Je vais avoir à faire le portrait de Prim, ce qui

sera une bonne fortune pour moi, surtout en ce moment où l'Europe a les yeux fixés sur lui.....

A SON PÈRE.

.... 21 octobre 68.

..... Je vais consacrer demain une dernière séance à mes *Lances*, puis je les laisserai sécher pendant quinze jours ou trois semaines. Ensuite je les reprendrai et une huitaine me suffira pour les retoucher et terminer complétement. J'ai fait sur cette toile là de rudes journées de pioche, de huit heures et demie du matin à six heures du soir, ce qui m'a permis de l'enlever promptement. Je crois que cette étude m'a fait faire des progrès.

Ce sera une bonne chose maintenant d'avoir à travailler d'après nature. Prim sera à cheval; cela m'intéressera davantage et ne me prendra pas beaucoup plus de temps. On me donne toutes les facilités possibles. Ma toile a dû être portée aujourd'hui dans une grande remise, aux écuries de la reine. Tous les chevaux ont été mis à ma disposition; il y en a un grand nombre, plusieurs sont splendides; un entr'autres, petit arabe gris dont j'ai fait un croquis; jamais je n'ai rien vu de plus parfait comme cheval. Mais, dans mon tableau, je m'appliquerai plutôt à donner au cheval le caractère andalous, qui me semble

plus approprié à la circonstance. Il y a de très-beaux andalous dans ces écuries, qui sont disposées d'une façon merveilleuse. A côté de l'endroit où je travaille, se trouve un grand manége où l'on fera manœuvrer les chevaux devant moi. Je compte faire, de ce monumental et historique portrait, ma prochaine exposition.

Nous avons passé deux soirées avec Prim (maintenant maréchal), chez les de B***. Il est très-simple et distingué. Il nous a raconté ses péripéties en détail ; l'existence de cet homme est un vrai roman. Quelle tête il lui a fallu pour mener à bien cette grande conspiration !

Il communiquait, nous a-t-il dit, avec ses frères de Cadix, Séville, Valence, Madrid, etc.,... par le télégraphe du gouvernement, à ciel ouvert, et jamais on n'a saisi une seule de ses dépêches, quelle qu'en fût la longueur. Ils avaient entre eux une langue convenue ; la révolution s'appelait le collégien, et sur ce thème-là, on brodait tout le temps. Le moment de la rentrée au collége arrivait ; mais le collégien était encore un peu souffrant, etc., etc.

Nous sommes au mieux avec le général Milanz del Bosck. C'est l'homme le plus spirituel qu'il soit possible de voir ; il parle français mieux que nous ; c'est un type de vrai d'Artagnan. Il a

une superbe tête, sèche, basanée ; les sourcils sont noirs, les cheveux blancs, touffus et dressés sur la tête avec rage. D'énormes moustaches blanches flottent au-dessous d'un nez dessiné par plans fermes ; le tout sur un petit corps maigre et nerveux qui se termine par deux bottes plus hautes que lui. Il n'a pas d'épée, il n'en a jamais porté. Même à la guerre il n'est armé que d'une badine, et couche avec ses bottes. Que ne puis-je te répéter tout ce qu'il raconte avec une verve et une originalité incroyables !

Le conseil des ministres a reçu dernièrement une lettre très-curieuse du sultan du Maroc, homme remarquable, à ce que dit le général Milanz, qui l'a combattu et vaincu autrefois. Le sultan demandait à s'asseoir sur le trône d'Espagne, disant que de toute antiquité les Maures et Espagnols n'avaient formé qu'un peuple, bien uni et heureux de cette union. Il ajoutait que le fanatisme d'Isabelle la Catholique les avait chassés de la Péninsule, et que maintenant qu'Isabelle était bannie et la liberté des cultes proclamée, il s'offrait comme roi. Cette lettre, paraît-il, était pleine de noblesse et très-remarquable.

..... Différents chefs d'armée ont refusé le grade qui leur était offert comme récompense

des services rendus par eux à la cause de la révolution. Leur seule récompense, ont-ils répondu, était dans le triomphe de la liberté et l'expulsion des Bourbons. .

Les vainqueurs se montrent du reste très-généreux envers leur ex-souveraine. Jamais une insulte, une parole blessante ne sortent de leur bouche. Tous sont prêts à lui faire accepter un jour, sans la blesser, une pension qui lui permette de vivre honorablement ; car les vingt-cinq millions qu'elle a emportés lui suffiront à peine pour deux ans ; jamais on n'a vu prodigalité pareille à la sienne.

Les anciens domestiques de la reine sont tous restés au palais et reçoivent leurs appointements comme auparavant. Prim a donné un beau poste au ministère de la guerre à celui qui a demandé sa mort en 1866. Le gouverneur de Gibraltar ayant écrit au conseil des ministres pour savoir ce qu'il devait faire des émigrés fidèles à l'ancien gouvernement, le conseil a donné ordre de les laisser rentrer sains et saufs, et de délivrer des passe-ports à ceux qui désireraient se rapatrier. On dira ce qu'on voudra, mais, jusqu'ici, ce gouvernement provisoire se conduit très-bien.

J'aurais de quoi remplir des volumes sur

nos relations avec les grands du jour ; mais si je m'étendais davantage ma lettre ne partirait pas.

A M. DUPARC.

5 novembre 1868.

La semaine dernière nous avons emménagé dans un bel atelier que nous louons pour deux mois et où nous sommes très-bien installés. Ma copie des *Lances* est à peu près finie et deux ou trois jours de travail suffiront pour achever ce qui reste à faire. Je commence un grand portrait équestre de Prim ; il est ébauché et j'espère l'envoyer à l'Exposition. Tu le verras donc. Je compte faire encore, avant de quitter Madrid, une copie de l'Ésope de Vélasquez, et une autre (plus petite que l'óriginal) des Hilanderas (fileuses) du dito Vélasquez. C'est le tableau le plus étonnant et le plus délicieux comme aspect qu'il soit possible de rêver. Tu ne te doutes pas de ce qu'est le bon Vélasquez : ses tableaux sont d'une clarté merveilleuse. Paye-toi un jour un petit voyage à Madrid et tu en jugeras. C'est d'une fraîcheur de tons, d'une finesse, d'un gris, d'une sincérité d'effets et d'une exécution facile qui ne sent ni l'effort ni la fatigue ! Ses tableaux sont si réels d'aspect qu'on croirait apercevoir, par une fenêtre ouverte dans la galerie, une scène vivante de la nature.

Nous vivons dans l'intimité des grands du jour. Prim, Milanz del Bosck, le marquis de Nisa, caballero Rodaz, nous traitent en amis ; ils sont tous adorables. On cherche un roi, n'en connaîtrais-tu pas un par hasard? En ce cas envoie-le-nous. On le demande bête et laid, nul, sans prétention..... Bref, notre existence à Madrid est paradisiaque !

Les artistes espagnols sont charmants pour moi; les grands du jour nous demandent conseil sur les affaires les plus importantes ; les petits nous demandent notre protection. Tout va bien.

S'il te prenait fantaisie de faire une escapade de quelques jours à Madrid, viens m'embrasser à mon atelier. Tu seras sûr de me rendre bien heureux ; je te ferai voir les Vélasquez, une course de taureaux et beaucoup de généraux.....

A SON PÈRE.

5 novembre 1868.

..... Nous sommes installés depuis vendredi dans un grand atelier, flanqué de deux chambres, calle Cervantes, 30, près du musée. J'étais dans de trop mauvaises conditions aux écuries pour faire le portrait de Prim. Je n'avais trouvé de jour convenable que dans une immense remise où étaient rangées les voitures de service. De sorte que le matin entraient et sortaient les four-

gons qui allaient aux provisions. Il a donc fallu se mettre en quête d'un atelier assez grand pour que nous puissions y travailler trois, sans nous gêner. Nous avons trouvé parfaitement notre affaire : grand atelier, beau jour, chambres, deux terrasses dont une en plein midi, de sorte que nous pourrons faire poser nos modèles en plein soleil.

La semaine dernière nous avons fait, dans une salle du musée fermée au public, le portrait du général Milanz. Clairin le faisait grand comme nature jusqu'aux genoux, moi j'en ai fait une pochade d'ensemble, y compris les bottes. Pendant ce temps-là, la duchesse C*** faisait son buste. De sorte que le malheureux était sous le feu de six yeux braqués sur lui. C'est un petit homme maigre, d'une tournure très-amusante, et dont la tête est pleine de caractère. C'est un bijou que ce petit général, si bon enfant ; et avec cela l'air d'un chat en colère ! Il est à croquer. Prim est à peu près ébauché. Demain je pense que l'ébauche sera terminée ; je la laisserai sécher pendant que je ferai quelques études peintes aux écuries, où je n'ai pris encore que des croquis. Rassure-toi : les chevaux sont à ma disposition comme modèles et non comme montures.

Sur ma toile, Prim arrive de la droite du

cadre, allant vers la gauche et se présentant de trois quarts. Il vient de gravir une pente ; arrivé au sommet, il arrête court son cheval (à la mode espagnole) et salue à la fois la liberté et sa patrie qu'il lui est permis de revoir, non plus en proscrit, mais presque en maître. Derrière lui montent, mais à un plan plus éloigné, des Catalans armés et des paysans portant des drapeaux.

Une ligne de montagnes s'aperçoit à la hauteur du poitrail du cheval, et le reste du poitrail se détache sur un ciel gris avec une trouée claire qui fait enlever en vigueur le côté de l'ombre du personnage. Le costume est amusant, très-simple : tunique bleu noir, culotte et gilet idem, bottes noires, ceinture rouge et or, un galon d'or aux parements des manches. Prim tient, à la main droite, sa casquette bleu noir galonnée d'or, ressemblant aux casquettes de nos officiers de marine.

Le cheval est un andalous bai, crins noirs et jambes noires.....

A SON PÈRE.

Madrid, 16 novembre 1868.

..... Le froid ne m'a pas permis, ces temps derniers, de faire mes études de chevaux en plein air, pour le portrait de Prim. Il pleut depuis hier. Après la pluie viendra le beau temps et

peut-être une chaleur relative. J'ai été l'autre jour passer la soirée chez Prim : c'était mortel! Le général est poursuivi jusque dans sa chambre à coucher, par des gens qui veulent lui parler affaires quand même, de sorte que j'ai bien peu profité de ma visite. Prim est exténué. Je serai obligé de garder la tête pour la fin, et de faire tout le reste du tableau auparavant. En ce moment il lui serait impossible de poser.....

Hier, il y a eu grand meeting qui a permis à Olozaga, Serrano et Prim de développer leurs idées au sujet d'une monarchie constitutionnelle et élective. Prochainement, grande revue passée par le général ministre de la guerre Prim. Je compte le voir et l'étudier un peu à cheval.....

A SON PÈRE.

Madrid.....

Malgré tout le plaisir que j'aurais à écrire à vous tous, cela m'est impossible. Tous nos moments sont remplis, nous ne flânons pas une minute, je t'en réponds. Que je regrette maintenant de n'avoir pas toujours fait ainsi! J'aurais un bagage solide et varié, je posséderais à cette heure la force que je ne pourrai acquérir que dans deux ou trois ans. Ce serait une rude avance pour moi. J'ai beau mettre les morceaux doubles maintenant, il y a un retard que je ne rattraperai

pas. Le mal qui est fait est fait ; n'y pensons donc que pour l'éviter à l'avenir.

Le voyage est décidément la véritable école de l'artiste et de l'homme, et, si l'éducation était mieux entendue, les jeunes gens seraient formés plus tôt, et plus tôt sérieux.

La nouveauté des choses qu'on voit vous surexcite et vous donne une énergie que vous ne pouvez ressentir chez vous, où vous n'avez d'autres spectacles que ceux auxquels vous êtes habitués depuis votre enfance. Rien ne vous surprend plus et vous vous endormez facilement. En voyage, au contraire, l'idée du départ plus ou moins prochain vous préoccupe ; vous voyez le temps fuir rapidement, vous craignez de ne pas revoir plus tard ce qui vous entoure momentanément ; il faut donc observer, retenir, profiter de chaque instant, de chaque chose. Vous ne voulez rien laisser échapper et vous travaillez activement ; tandis que la confiance que donne cette idée fatale que vous pourrez revoir demain ce que vous avez aujourd'hui sous les yeux, que vous pourrez faire dans un an ou deux ce que vous ne faites pas aujourd'hui, ah ! cela vous amollit terriblement.

Je voudrais avaler tout le musée de Madrid ; je voudrais avaler tous les intérieurs de posadas de

la rue de Tolède et de Segovia, à Madrid ; tous les mulets, tous les ânes; tous les bonshommes que je rencontre; et jamais, à Paris, il ne m'est venu à l'idée d'avaler le Louvre, sachant que je le retrouverais toujours à la même place et que je pourrais faire durer le plaisir longtemps, et le déguster, petite bouchée par petite bouchée.

A Rome même, la perspective de mes quatre années de pensionnat m'a empêché de voir clairement ma situation. J'ai perdu à peu près les six premiers mois que j'ai passés là-bas, et cela, à un moment où, n'ayant pas d'envoi à faire, je pouvais me meubler d'une quantité d'études intéressantes que je ne ferai plus maintenant, parce que je n'aurai plus la même liberté de pensée. Je serai sans cesse talonné par l'exigence du règlement et de ma conscience, qui me demandent un envoi, chaque année plus important, pour faire oublier le précédent.

L'attention qu'on a apportée à mon premier produit me force à soigner beaucoup le second, et ainsi de suite.

Ce qui est certain, c'est que j'ai les yeux ouverts, que je les écarquille pour voir plus clair, que j'ouvre ma mémoire pour y fourrer le plus de choses possible, et je la cadenasserai soigneusement afin de ne rien laisser échapper. Je

regrette le temps perdu : voilà qui est clair, et, hélas! il y a de quoi regretter. Je me suis laissé vivre trop longtemps avec insouciance, et, cela ne se passera plus comme ça, *caramba!!*

Je me suis juré d'écrire demain à Montfort : serment d'ivrogne! Demain je n'aurai pas une minute à moi. A huit heures moins le quart, un mendiant pour terminer une étude commencée aujourd'hui ; à onze heures et demie, visite au Fomento pour voir un beau Goya ; à une heure, séance pour le petit portrait que je fais de madame de B***, en costume espagnol rose et noir, ce qui, entre parenthèse, lui va joliment bien. A quatre heures, nuit tombante, course à la calle de Toledo pour voir une mante gitane ancienne et l'acheter sans doute. A cinq heures, ma leçon de guitare, pour arriver à gratter passablement un *jaleo* ou une *malagueña* quelconques. Dîner à six heures; à sept heures, remodèle à l'atelier. Et c'est tous les jours comme ça, et cela aurait toujours dû être comme ça. Si jeunesse savait!... Je suis bien vieilli, va, au moral, s'entend. Au physique aussi un peu, peut-être. *Pero n'importa!*

A MADAME DE SAINBRIS.

27 novembre 1868.

..... Depuis mon arrivée en Espagne, j'ai pioché plus que jamais, et mon séjour à Madrid m'aura fait faire un grand pas, je crois.

J'ai à peu près terminé une copie des *Lances;* j'ai fait plusieurs études d'Espagnols des deux sexes, une masse de croquis d'après nature, une assez bonne quantité de projets de tableaux, une pochade du général Milanz del Bosck et une grande ébauche du général Prim à cheval. Je voudrais avoir fini ce portrait avant de quitter Madrid, et il me faudra partir vers le 10 ou le 15 janvier, parce que mon devoir est de me trouver à Rome avant la fin du dit mois, au lieu de courir l'Andalousie, de voir Murcie, Valence, etc.....

Nous sommes installés dans un bel atelier que nous avons meublé avec un luxe oriental; les circonstances nous y ont forcés. Cette commande du portrait de Prim nous a décidés à renoncer à toute pérégrination. Il n'y a rien à regretter, car nous aurions vu l'Espagne imparfaitement si nous avions voulu l'avaler tout entière en une fois... Nous aurions emporté plus de regrets que de souvenirs.

..... L'existence est très-agréable ici. L'Espa-

gne n'est pas appréciée à sa juste valeur; c'est une mine de trésors pour un peintre, et même en laissant de côté le pays et les habitants, les maîtres espagnols me paraissent être d'un enseignement plus utile pour nous, que des géants inabordables comme Michel-Ange ou Raphaël.

Les maîtres espagnols vous admettent davantage dans leur intimité; ils vous font voir les choses avec plus de bonhomie, plus de simplicité. Ils ne cherchent pas à dissimuler leurs moyens d'exécution, ne demandent pas mieux que de vous montrer comment ils ont fait, et vous permettent de balbutier devant eux, sans vous écraser de leur mépris. Ils se sont servis de la lumière qui éclaire tout le monde; ils n'ont pas regardé les mendiants comme indignes de leurs pinceaux, pas plus que les rois. Les nains, les pouilleux, les enfants, les haillons, les chevaux, les cuirasses, tout leur est bon; ils ne rejettent rien comme vil et grossier : à vous de faire votre choix dans tout ce qu'ils vous présentent. Ils ne cherchent pas, comme tant d'autres, à vous imposer ce qu'ils ont retiré de la nature, épurée par eux ; en un mot, ils ne sont pas pédants, pas fiers, et leur peinture pourrait être faite hier, ou demain, sans paraître dépaysée parmi nous, sans être passée de mode.

Pour moi, Vélasquez est le Molière de la peinture; son style est facile sans négligence, fort sans emphase, sa langue pure sans prétention. Ah ! Vélasquez! Vélasquez!

Je ne vous parlerai pas de notre révolution. Vous savez aussi bien, et même mieux que moi, ce qui se passe ici... Ne prenez pas les Espagnols trop au sérieux, mais ne les méprisez pas; ce sont de nobles cœurs qui ne savent pas trop ce qu'ils veulent, qui ne comprennent pas très-bien les grands mots qu'ils débitent et les grands noms qu'ils invoquent.

Le dernier pouilleux a quelque chose de Don Quichotte; il n'est jamais canaille, jamais mesquin, et le grand d'Espagne ne se croit pas déshonoré pour laisser le mendiant allumer sa cigarette à la sienne. Moi, j'aime beaucoup ces gens-là; ils sont d'une politesse exquise, d'une complaisance inconnue absolument aux Français. Les gens qui ont des affaires commerciales avec eux prétendent qu'ils n'ont pas de bonne foi; c'est possible, mais en affaires, on appelle cela de l'adresse. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant quinze jours la ville a été entre les mains de la canaille armée jusqu'aux dents et que pas un vol, pas un excès n'a été commis. Comme je le disais à mon père : mettez Paris dans les mêmes

conditions et vous me raconterez ce qui s'y sera passé.

A SON PÈRE.

Décembre, 1868.

... Nous travaillons toujours régulièrement. Ces jours-ci, nous avons fait quelques aquarelles d'après des mendiants que nous ramassons dans les rues. La misère est atroce à Madrid; les rues sont encombrées de mendiants de tout sexe et de tout âge, affligés souvent de difformités horribles qu'ils étalent aux yeux du public. Les aveugles abondent en Espagne, et on attribue cela à l'éclat des terrains blancs et des murailles blanches, au soleil, et à la fraîcheur des nuits sur les plateaux. Ces malheureux couchent en plein air, le long des portes, s'abritant comme ils peuvent contre le vent froid. Ils s'arrangent de manière à se trouver trois ou quatre ensemble et à se serrer les uns contre les autres pour avoir plus chaud. Il faut voir de quelles guenilles ils sont vêtus!

L'autre soir, il soufflait un vent glacial du Guadarrama, et nous étions transis bien qu'enveloppés dans nos manteaux. Nous fûmes accostés par un jeune homme de quinze à seize ans, littéralement nu, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise et une culotte de toile tellement en loques,

qu'elles n'étaient retenues entre elles que par quelques rares lambeaux. Les cuisses, la poitrine et les épaules étaient complétement découvertes; ce malheureux allait passer la nuit dehors comme tous ses collègues. Nous lui fîmes une aumône, mais, hélas! elle ne dut pas lui tenir bien chaud!

Jusqu'ici nous sommes tombés sur de braves gens. Nous avions aujourd'hui une honnête famille, mari, femme et enfant, qui posaient avec une conscience parfaite, et nous ont témoigné leur reconnaissance pour les quarante sous que nous leur avons donnés après la séance. Ces gens-là sont généralement d'une distinction extraordinaire; ils n'ont rien de canaille, ni dans leur manière de parler, ni dans leurs gestes; ils sont polis et discrets, presque talons-rouges.

Hier soir en rentrant, nous nous sommes payé un petit concert à peu de frais. Nous avions rencontré après le dîner un aveugle qui accompagnait sur la guitare des chansons populaires chantées par un jeune garçon de quatorze ans, doué d'une voix très-souple et amusante. Nous leur avons dit de nous suivre et, pour un *escudo*, deux francs cinquante, nous nous sommes fait chanter force *malagueñas*, *rondenas*, *seguedillas*... etc., etc.

J'étais étonné des bonnes manières de ces deux

pauvres troubadours des rues. Aujourd'hui le tailleur apportait une capa à l'ami Roger ; il a vu une guitare pendue à notre mur, et s'est mis à nous en jouer pendant que nous travaillions; il a un vrai talent...

... Nous avons été voir hier le pauvre Madrazo, qui a été dégommé, ainsi que M. Zuloago, le directeur de l'Armeria. Ce dernier s'était mis très-aimablement à ma disposition et m'avait offert toutes les facilités pour faire quelques études dans le real Armeria. Je ne sais encore par qui il est remplacé.

Quant à Madrazo, il est remplacé par M. Gisbert, peintre valencien qui a fait un certain tapage avec son tableau des *Communeros*. Il a aussi fait un portrait d'Olozaga ; celui-ci l'a poussé et si bien, qu'il a la place de Madrazo qui a été renvoyé comme un domestique, sans aucune forme de politesse.

J'en suis fâché, et pour lui et pour ceux qui ont fait cette bêtise. Comme il arrive toujours en pareil cas, on renvoie les gens qui ont de l'expérience, qui sont au courant de l'administration, et on met à leur place des gens souvent incapables et qui font sottises sur sottises avant de connaître leur affaire. Que de pauvres employés mis à pied maintenant, et cela pour donner des places en

récompense de services rendus aux grands d'aujourd'hui dans leurs tentatives révolutionnaires!

On ne sait toujours pas trop quel régime succédera à ce gouvernement provisoire. On avait jeté les yeux sur le roi de Portugal, moyen adroit d'amener le Portugal à l'Espagne. Mais les Portugais, qui se doutent bien du coup, ne veulent du trône d'Espagne à aucun prix.

... Le portrait de Prim n'est qu'ébauché, je l'ai laissé sécher ces jours-ci; je le reprendrai demain ou après. Malheureusement, le froid m'a empêché jusqu'ici de faire une étude de cheval en plein air comme je le voudrais.

A SON PÈRE.

27 décembre 1868.

... Je suis effrayé de la rapidité avec laquelle le mois de janvier arrive, et je prévois qu'il ne ralentira pas sa course pour me faire plaisir. Hélas! il faudra quitter Madrid à la fin de janvier; ce sera un gros crève-cœur pour moi. J'aime l'Espagne, ses peintres, ses habitants, et il me faudra quitter tout cela bientôt sans avoir fait tout ce que j'espérais. Avant tout, je veux terminer le portrait de Prim et j'ai fort à faire. Je ne sais pas encore si je l'enverrai à l'exposition; cela dépendra de sa réussite. Au point de vue de mes études, je regrette presque de l'avoir entrepris,

car il m'empêche de me livrer à ce qui me tenterait le plus, aux études d'après nature. J'aurais aussi voulu faire quelques esquisses et morceaux au musée, et je ne puis plus prétendre à autre chose qu'à terminer ma copie des *Lances*. Jamais je ne me consolerai de ne pas emporter d'ici une copie de l'*Ésope*, une esquisse de *l'Infante en rose*, une petite copie des *Fileuses*. Mais il faut y renoncer. La vie est trop courte, les jours aussi; le temps passe trop vite et nous peignons trop lentement.

J'emporterai quelques études peintes et quelques aquarelles d'après des mendiants, et un grand nombre de croquis. J'aurais aimé t'envoyer pour tes étrennes une étude quelconque; mais je tiens à m'entourer de toutes celles que j'ai faites ; je ne saurais laquelle t'envoyer : ce serait celle-là dont j'aurais besoin.

Si tu voyais la place Mayor depuis une semaine! C'est merveilleux ! Elle est couverte de tentes qui ne ressemblent guère à nos boutiques du jour de l'an à Paris et qui abritent des monceaux d'oranges, de limons, de grenades, de raisins, d'olives et de fruits de tous genres. De loin, on dirait un campement arabe. J'ai commencé deux grandes esquisses de cette foire, bien éclairée par le beau soleil de Madrid. Le temps est très-beau,

et il n'a pas fait froid depuis plus d'un mois. Le soleil est resplendissant aujourd'hui et le ciel plus beau que votre ciel parisien au mois de juillet.

Jusqu'à présent nous avions fait de vains efforts pour avoir des gitanes chez nous. Nous étions parvenus une fois à en amener une. Mais elle s'était contentée de nous dire la bonne aventure, et n'avait jamais voulu consentir à poser. Elle avait promis de revenir, mais nous ne l'avons plus revue.

Hier enfin, nous en avons rencontré trois, place Mayor. Elles ont passé la journée à l'atelier. Nous en avons fait une étude : elles sont superbes. L'une d'elle est enceinte; je serai parrain de son petit qui doit naître dans le courant de janvier : je suis curieux d'assister à une fête gitane. Me voilà de la famille. Nos trois amis d'aujourd'hui nous en amèneront deux autres demain. J'espère qu'elles nous donneront des lettres de recommandation pour leurs frères d'Andalousie, afin que nous soyons bien reçus chez eux l'année prochaine.

Nous allons parfois le soir dans un petit bouge qui doit être le *lapin blanc* de Madrid, à la plaza de la Cevada, dans la calle de Toledo. C'est le rendez-vous des maquignons, bouchers,

portefaix, fruitiers et torreros. On y voit des types à faire peur à un mort! mais il y a là une certaine Dolores qui chante des *seguedillas*, *gitanas*, *rondenas*, *palos*, etc..., avec une voix splendide de contralto, de ces contraltos comme on n'en entend nulle part; c'est presque un ténor, et quel ténor! Une voix qui fait vibrer tout le cabaret. Cette femme est belle comme la plus belle statue antique, plus belle même, car elle a des yeux qui regardent, une bouche et des narines qui respirent, et des cheveux ondulés comme des serpents et d'un beau noir brillant. Nous sommes devenus amis et elle doit venir chez nous un de ces jours. Je veux faire d'après elle une étude pour ma Judith. Il me sera impossible de trouver ailleurs une tête aussi belle; je ne crois pas qu'il y en ait au monde...

A SON FRÈRE.

8 janvier 1869.

... Le portrait de Prim est arrêté depuis plusieurs semaines. Les personnages accessoires sont à peu près terminés, et dans le reste du tableau certains morceaux sont assez avancés, d'autres à l'état d'ébauche seulement. J'ai encore besoin de faire quelques bouts d'études aux écuries, où je n'ai encore pris que des croquis qui ne me suffisent plus. Dès que le temps se radoucira, j'irai

faire deux ou trois pochades d'après nature, afin d'avoir la place exacte des reflets et des luisants du poil. J'aurais peut-être dû pousser plus loin le cavalier, mais je n'ai pas les éléments désirables pour terminer mon cheval, et c'est sur lui que je compte pour me donner la gamme de tout le tableau.

Je ne crois pas pouvoir faire poser le général qui est si occupé. On en a fait heureusement une belle photographie qui me servira beaucoup. Qui sait ! Ce sera peut-être le seul renseignement avec lequel il me faudra exécuter la tête du général.

Par bonheur, elle est placée haut dans la toile, et il me sera permis de la traiter un peu plus largement.

Depuis quelques jours nous faisons à l'atelier des études de gitanos et gitanas, et si nous avions plus de temps, la bohême tout entière nous passerait par les mains. La première gitana a été très-difficile à décider ; elle s'est contentée de nous dire la bonne aventure et rien n'a pu la faire rester.

Un autre jour, nous nous sommes adressés à un groupe de trois jeunes gitanas qui, par curiosité, et sans rien dire à leur famille, sont venues exactement le lendemain. Malgré l'i-

dée superstitieuse qui leur défend de se faire portraiturer, sous prétexte que cela les ferait mourir, l'une des trois a posé. Nous avons partagé avec elles notre modeste déjeuner et quand elles ont vu que nous étions de bons garçons et que nous les traitions comme des princesses, elles ont pris confiance et nous nous sommes quittés bons amis. Le lendemain elles sont revenues et nous avons fait poser les deux qui n'avaient pas posé la veille. Le surlendemain elles étaient quatre : deux jours après elles amenaient leurs petits frères, puis les grands frères, puis les maris qui s'extasiaient sur les portraits déjà faits. Un jour, ils vinrent au nombre de douze !

Tous voulaient poser, et ils se disputaient, chacun prétendant être plus beau que les autres et voulant se faire *retratar* en premier.

Nous leur avons fait comprendre que nous n'étions pas des machines et que nous ne pouvions les faire tous à la fois : ils viendraient deux par deux, parce que pour travailler il fallait être tranquille et ne pas entendre de bruit. Depuis lors ils ne viennent que deux à la fois. Ils sont fort intelligents et bons enfants. On les calomnie, on les maltraite en Espagne et on a tort ; on ferait mieux de les utiliser, car ils sont forts et malins. Quelques-uns sont superbes ; ils posent

comme des anges. Je me promets du plaisir, à mon retour, à te montrer mes études qui seront nombreuses, si je continue ainsi. Je crois avoir dit à mon père, dans ma dernière lettre, que j'allais être parrain d'un petit gitane que la señora Franciscana va mettre au monde.

Avant-hier j'ai été voir la future mère, sous la conduite de son brave homme de mari, qui m'a mené dans la petite bourgade qu'habitent les gitanes, hors de Madrid, près de Chambéry et de Rituan : il faisait nuit. Nous sommes entrés dans une longue maison, composée d'un seul rez-de-chaussée divisé en plusieurs petites chambres. Chaque famille en occupe une ; un feu de braise est allumé au milieu de la pièce sur le carreau même de la chambre. D'un côté sont les paillasses sur lesquelles ils dorment. Ils sont assis autour du feu, les enfants sont nus, couverts seulement d'une petite chemise déguenillée. Les ânes se promènent dans les chambres et passent de l'une à l'autre, mangeant les brins de paille qu'ils trouvent par terre.

Nous avions apporté, Clairin et moi, trois bouteilles de vin que nous avons distribuées à ces braves gens. Un beau jeune homme jouait de la guitare, un autre chantait, les femmes marquaient le rhythme en frappant leurs mains et les

enfants dansaient. Nous étions tous accroupis dans la plus grande pièce, excepté ma future commère qui était souffrante et étendue sur la paillasse; la scène était éclairée par une petite lampe antique.

On fit circuler les bouteilles de vin ; les Espagnols ne trinquent pas ; on passe un verre ou une bouteille et chacun doit y tremper ses lèvres à tour de rôle. Ce serait impolitesse de refuser son tour.

Rien n'est plus curieux que l'intérieur de ces familles, où règne le plus souvent une grande misère. Les hommes sont presques tous maquignons et font des échanges d'ânes et de mules. Ils ont la réputation de ressusciter les ânes morts et de faire courir ventre à terre les cadavres des mules. La vérité est qu'ils sont très-bons cavaliers et savent très-bien faire valoir leur marchandise ; les femmes courent les rues en disant la bonne aventure.

Quand le jeudi, jour du marché, le père de famille a fait une bonne affaire, on mange un peu au logis pendant le reste de la semaine; mais ce n'est pas tous les jours fête.

Malgré leur pauvreté, presque tous ont des boutons d'argent à leurs vestes et à leurs pantalons, et il n'est pas une femme qui n'ait de belles

boucles d'oreilles et de belles chaînes d'argent. Ils attachent une grande importance à l'extérieur et sont généralement très-coquets.

Après un séjour de trois quarts d'heure au milieu de nos braves amis, nous nous sommes remis en route sous la conduite de deux beaux gaillards armés de leurs gourdins, qui nous ont accompagnés jusqu'aux portes de Madrid par des chemins fort détrempés.

Je suis de la famille et le nom du *señor don Enrique* (c'est moi) est dans la bouche de toute la bohême. Ils me témoignent une grande amitié, me font des vœux de santé et de salut toutes les fois qu'ils me voient : ils parlent comme des grands prêtres avec une certaine emphase et des gestes très-nobles et majestueux. Ils me répètent souvent : « *Señor don Enrique vaya usted con Dio y con salud*. Allez avec Dieu et le salut. » Ou encore : « *Vaya usted con la Virgen santisima*. Allez avec la très-sainte Vierge. Que Dieu écarte tout danger de votre chemin, que le ciel tombe sur nos têtes s'il vous arrive malheur..... comme vous êtes un personnage *de mucho merito*, de beaucoup de mérite, que Dieu ne vous fasse jamais mourir, » etc., etc. Ils ne plaisantent pas, et si on avait le malheur de se moquer d'eux, ou de les traiter légèrement, il n'y aurait rien à en

faire, car ils sont d'une fierté prodigieuse et n'ont peur de rien. Ils ont une grande admiration pour ma peinture et me trouvent plein de grâce dans mes mouvements : je les ai épatés l'autre jour en marchant sur les mains et en sautant deux chaises à pieds joints et cinq chaises avec élan ! Ils disent qu'ils n'ont jamais vu cela, et depuis ce jour-là ils m'estiment encore plus : j'ai enfin trouvé des gens qui me comprennent !

A partir de la semaine prochaine, je cesse mes études de gitanes et je me remets au portrait de Prim. Une fois ce portrait fini, je fais ma rentrée au musée, je termine ma grande copie et, *si Dios quiere*, je fais quelques esquisses à mon usage.

Ici s'élève une grande question ? Serai-je forcé de me rendre à Rome sans avoir fini ma copie, pour me mettre à mon envoi de seconde année, que je ne pourrai faire consciencieusement, si je ne le commence pas bientôt ? Vais-je couper brusquement une série d'études intéressantes pour me retourner d'un autre côté ? vais-je quitter Madrid au moment où il me serait si utile d'y rester ?

Un peu plus familiarisé avec les maîtres espagnols, avec la nature qu'ils ont reproduite et que je viens d'étudier moi-même, au moment où il me serait si utile de faire quelques copies

au musée, je vais me dépayser! Et, sans savoir si je pourrai jamais revenir à Madrid, je vais interrompre mes travaux, à l'heure où ils deviennent plus intéressants et où je suis plus à même d'en tirer tout le fruit désirable!

Il me reste une lueur d'espoir. Pourquoi ne ferait-on pas une inversion d'envoi ? Ma copie serait mon envoi de seconde année et, pour la troisième année, j'enverrais le tableau que je dois cette année. De cette façon, je pourrais rester un mois ou deux de plus à Madrid, ce qui me serait plus profitable que six mois ailleurs. Me faire quitter Madrid maintenant c'est me faire perdre un an. M. de B***, qui est grand ami de M. de Nieuwerkerke, lui demandera si la chose est possible. S'il répond oui, je travaille à Madrid jusqu'à la fin du mois, j'envoie la copie des *Lances* et une autre avec, celle des *Fileuses* par exemple. Puis je retourne à Rome préparer mon envoi pour l'année suivante et, au moment où l'été devient mauvais à Rome, je vais en Espagne ou ailleurs, réunir de nouveaux matériaux pour plus tard.

Si on me refuse ce changement et si on me force à partir, je quitte Madrid en février, je fais à Rome mon envoi, puis je reviens en Espagne l'été prochain. Mais je suis alors obligé de m'ar-

rêter encore à Madrid, ce qui raccourcit de beaucoup mon voyage en Andalousie, et m'empêche sans doute de passer en Maroc au mois d'octobre..... Enfin nous verrons.....

Prim, comme tu le sais, est aujourd'hui ministre de la guerre et pour ainsi dire chef souverain d'Espagne, position qui lui nuit un peu : on trouve qu'il fait des maladresses, qu'un jour il payera peut-être cher. Mais il ne m'appartient pas de juger les hommes d'État.

Le portrait de Prim est presque fini ; il lui manque encore la tête pour laquelle j'ai une assez bonne photographie ; une séance du grand homme me suffira pour lui donner la dernière touche. Je ne crois pas pouvoir le faire poser, il est trop occupé ; par bonheur la tête est haute dans la toile et il me sera permis de la faire un peu plus largement.....

A SON PÈRE.

4 février 1869.

Je serai en mesure de partir le 20 ou le 25 au plus tard, si je suis payé ; car sans cela je serai retenu prisonnier à Madrid. Le marchand de couleurs sera millionnaire à notre départ !

A SON PÈRE.

12 février 1869.

Depuis le commencement de février, nous avons eu un temps idéal, comme on en rêverait dans tous les autres pays pour le mois de mai. Cela a ajouté beaucoup de gaieté au carnaval, qui, pourtant, au dire des Madrilènes, a été inférieur à ceux des années précédentes. Cela se comprend après une crise comme celle que l'on vient de traverser et avec les inquiétudes que l'on a pour l'avenir !

Quoi qu'il en soit, pour nous autres étrangers, le Prado était délicieux sous ce beau soleil, et tout rempli de femmes ravissantes. On aurait dit qu'une fée de bon goût avait choisi sur toute la terre les plus jolis minois pour les réunir au Prado. Les masques n'en paraissaient que plus grotesques et plus fantastiques.

Ce qu'il y a d'agréable ici, c'est que la canaille ne vient pas salir l'aspect de ces fêtes, ou que, du moins, elle a assez de tenue et d'élégance pour ne pas les déparer. Cela permet plus d'intimité. La haute bourgeoisie et la noblesse ne craignent pas alors de prendre part à toutes ces réjouissances publiques, où elles sont certaines de ne pas être assaillies d'insultes et de grossièretés. Le costume des femmes comme il faut, étant

très-simple, et la petite ouvrière ou la manola, sachant le porter avec la même aisance et la même distinction naturelles, elles peuven t e mêler et se coudoyer sans disparate, et il est permis, même à un habitant de Madrid, de les confondre.

Tout le côté du Prado adossé à la colline du Retiro et deux terrains qui avoisinent la porte d'Alcala sont couverts de plusieurs rangées de chaises et ressemblent à un parterre de fleurs éclatantes, où les ombrelles aux couleurs les plus gaies sont pressées pêle-mêle et se touchent presque, sans offrir un aspect discordant. Sous chacun de ces brillants champignons, on voit luire dans la demi-teinte des yeux noirs, presque toujours jolis, même quand leur entourage laisse à désirer. A Madrid, il y a peu de femmes privées de ce beau teint mat, qui paraît encore plus distingué et plus fin dans l'ombre, et auquel le voisinage d'aucune couleur ne peut nuire. Néanmoins la mantille noire lui sied mieux que tout, et, grâce à Dieu, les femmes sont assez coquettes pour ne pas renier encore cette mode ancienne. Par-ci, par-là, cependant, on voit pointer déjà l'oiseau-mouche ou l'aile de faisan de vos petits chapeaux parisiens.

Devant et derrière cette ravissante pépinière

circulent les hommes. Beaucoup, masqués, intriguent les femmes, et, avec cette petite voix de fausset qui est de rigueur quand on a un masque sur la figure, ils déclinent imperturbablement le verbe connaître : « Je te connais, tu me connais, tu ne me connais pas, tu ne me connaîtras pas, je t'ai connue, je voudrais bien te connaître ! » Puis, de chaque côté du Prado, avance lentement une file de voitures, et, entre les deux files, galopent des cavaliers revêtus pour la plupart de costumes assez drôles. Ils cherchent dans les voitures les femmes qu'ils connaissent pour aller leur dévoiler leurs petits secrets, ou leur poser des questions indiscrètes. Les masques piétons sautent derrière les calèches, ou s'introduisent dans les voitures fermées et entament des conversations pleines d'intérêt, où le *ti conosco*, je te connais, et le *ti quiero*, je t'aime, doivent être répétés.

En somme, tout cela est très-gai, et si les Espagnols avaient l'entrain parisien, avec leur beau soleil et leur liberté, ils s'amuseraient bien plus encore.

De temps en temps, on entend dans le lointain une musique de guitares, flûtes, violons, panderbas, tambours de basque : elle approche peu à peu et on voit défiler des troupes d'étudiants, les

uns en costume de Grecs modernes, les autres dans le véritable costume des étudiants du temps de Goya, chapeau claque noir, posé en travers, et ayant, en guise de cocarde, une cuiller et une fourchette de bois, soutanelle, culotte courte, bas noirs, petite cape noire rejetée sur l'épaule gauche, afin de laisser au bras droit l'agilité suffisante pour manier la *pandereta* ou la guitare.

Les étudiants ont conservé l'usage ancien des sérénades dans les rues. Autrefois, ils se répandaient en bandes de trente ou quarante, jouant guitare, flûte, mandoline, et précédés d'un nombre égal de postulants, ainsi nommés parce qu'ils étaient chargés de demander l'aumône aux passants, de monter par les fenêtres grillées jusqu'aux balcons des premiers et seconds étages, et d'arracher quelques sous aux belles dames que la musique y avait attirées.

Cet argent-là leur permettait de payer leurs cours et de faire durer leurs études aussi longtemps qu'il le fallait. C'est cet usage qu'ils ont conservé et mettent en pratique pendant le carnaval. Avant que le monde soit réuni au Prado, ils parcourent les rues, jouant leurs sérénades ou plutôt leurs aubades (car c'est le matin), et l'argent qu'ils recueillent leur paye quelques bons dîners aux jours gras et le prix de leurs cos-

tumes. Leur musique remplace avantageusement l'horrible corne du carnaval qu'on entend rugir jour et nuit à Paris jusqu'au mercredi des Cendres.

Dans une rue écartée, nous avons vu danser à des *Gallegos* la danse du bâton : c'est exactement la danse des nègres d'Afrique. Ils ont dû l'emprunter aux noirs, et ils font bien de la garder, car elle est fort originale,

Le mardi gras, à l'atelier, nous nous préparions à sortir pour aller au Prado ; il était quatre heures. Tout à coup, quatre ou cinq masques épouvantables s'introduisent chez nous, nous donnant des poignées de main à tout rompre. Un affreux marquis du siècle dernier, qui avait des jambes superbes, nous tapait dans le dos en poussant des cris effrayants. Au bout de quelques instants, il retira son masque : c'était Lola, la belle et incomparable Dolores, notre chanteuse à la tête antique de la place de la Cebada. Elle nous rendait visite avec son guitarero, son père, son cousin et le cousin de son cousin. Nous ne nous attendions plus à pareille faveur. Après quelques *coplas de jaleo*, qui résonnaient dans notre atelier comme dans une église, et quelques pas de danses espagnoles, nous nous sommes rendus au Prado, puis nous avons dîné ensemble.

Après dîner, nous avons parcouru les petits cafés des bas quartiers, du côté de la rue de Tolède. Le marquis a chanté avec une voix plus belle que jamais; les doigts du guitarero étaient plus agiles que d'ordinaire; le danseur Miguel faisait des pas et des trépignements fantastiques qui feraient pâlir votre beau Mérante.

Vers minuit, nous sommes revenus à notre boui-boui ordinaire de la place de la Cebada. Nous y avons trouvé de beaux toreros et entre autres, le dieu des picadores (el Francés), l'incomparable Domingues, en l'honneur de qui Lola improvisa des *coplas* au milieu de ses *jugnetas*.

La fête, alors, a recommencé. Ces beaux toreros, si élégants dans leur veste de majo, leur pantalon collant et leur belle ceinture de soie, ont chanté et dansé, s'accompagnant de battements de mains, de castagnettes, etc. Le marquis Lola se reposait du chant par la danse; c'était inouï. Le plus étonnant, c'est que jamais ces gens-là ne sont canailles; ils s'offrent entre eux des tournées de rhum ou d'*aguardiente*, comme le feraient des grands seigneurs, avec une grâce franche et loyale. Ah! le beau peuple! Et dire qu'on n'en sait pas tirer parti!...

Le mercredi des cendres, nous sommes allés près du canal, sur les bords du Manzanarès,

voir *l'enterrement de la sardine*. Tu as peut-être vu à l'Académie de San Fernando, à Madrid, un petit tableau de Goya qui représente un épisode de cette grande fête populaire.

Tout le peuple se rend là hors la ville. On passe toute l'après-midi sur l'herbe, près du fleuve; on danse, les mascarades circulent. De petites bières sur lesquelles sont croisées deux sardines, sont portées par des masques aux grosses têtes. Puis on chante des chants funèbres en suivant feu madame Sardine, et le soir, on l'enterre pour de bon... dans son estomac : ripaille sur toute la ligne. C'est alors que les étudiants se servent de leurs cuillers en bois et dévorent, assis par terre, poissons et pucheros, le tout arrosé de *val de Peñas*.

Une scène qui au fond n'avait rien de drôle, et qui fut du plus haut comique, se passa le mardi gras à six heures du soir. En Espagne (à Madrid du moins), lorsqu'on porte les derniers sacrements à un malade, le prêtre monte dans un fiacre et se fait accompagner à la maison du mourant par des hommes qui tiennent des torches et secouent des clochettes. Il faisait presque nuit; la foule quittait le Prado en descendant la *carrera San Geronimo alla calle d'Alcala*, lorsque retentit le tintement des clochettes. Le cortége décrit

plus haut vint à passer au même instant. Selon l'usage espagnol, les hommes et les femmes se mirent à genoux. Rien ne se peut imaginer de plus grotesque que ces masques à têtes de chameaux, de singes, de diables, à grosses têtes d'Anglais en carton, se précipitant pieusement à genoux. C'était peu imposant.

Mon portrait de Prim est fini, sauf la tête qui est suffisamment avancée pour être terminée en deux petites séances d'après nature, que j'espère obtenir bientôt...

A M. CAZALIS.

16 février 1869.

Laisse-moi t'emmener avec nous, à onze heures et demie du soir, dans ces petits trous de la calle de Toledo, sortes de cabarets espagnols fréquentés par les gens du peuple et des torreros. Assieds-toi avec nous; accepte ce que t'offrent franchement et de bon cœur ces braves gens élégants et beaux avec leurs foulards et leurs vestes de majo. Ils te passent leur verre, bois dans leur verre; ils seront heureux après t'avoir fait cet honneur, d'y tremper aussi leurs lèvres. Écoute la belle Lola, écoute-la chanter avec son beau contralto tendre, ces longues complaintes gitanas, ou ces juguetas interrompues par de grands soupirs filés sur les sons graves, pendant que la

guitare brode, avec une grâce exquise, sur un rhythme toujours le même, qui vous emporte on ne sait où. Puis, holà, holà, holà! On s'anime, on claque des mains en mesure. Puis on entend sur le plancher les trépignements d'un beau picador, qui danse en montrant ses dents blanches, et en agitant de droite à gauche avec un mouvement circulaire son bassin étroit, serré par une large ceinture de soie, sur laquelle retombent deux grosses chaînes d'or. Lola enjambe un banc ou une table, et, déroulant ses beaux cheveux tordus, elle baisse la tête ou la renverse en arrière, et commence en face de l'autre le même tortillement électrique! Car la danse du ventre, celle qu'on danse en Orient, est la vraie danse espagnole, et c'est là certainement un souvenir de l'occupation maure...

J'ai bien failli, ces jours-ci, mourir empoisonné. Un de ces matins, pressé par la faim (et la soif du travail), je mange un morceau de pain, ayant mes pinceaux à la main; je le coupe avec mon couteau à palette, et le soir, je suis pris de convulsions et de douleurs horribles dans l'estomac; je me tords, je fais le saut de carpe du singe tracassé : « J'étais empoisonné! » Fort heureusement, je vais bien maintenant; mais il est écrit que je mourrai de mort violente.

A SON PÈRE.

15 février 1869.

... J'ai passé deux heures et demie avec Prim, dans son cabinet, il y a trois jours. J'ai pris quelques notes d'après lesquelles j'ai dû le terminer. Les personnes qui l'ont vu le trouvent très-ressemblant.

Tu trouveras peut-être l'exécution un peu lâchée. Mais j'ai craint de perdre la ressemblance en cherchant à pousser plus loin. Demain, je pars. Nous avons un temps d'été splendide, qui me fait espérer une bonne traversée....

17 février 1869.

Je ne suis pas encore parti. On me promet une petite séance de Prim pour jeudi !

A SON PÈRE.

20 février.

J'ai eu bon nez de changer ma toile de place. Jusqu'à présent, j'y avais travaillé toujours à la même place, au fond de l'atelier, pour avoir suffisamment de reculée. J'ai changé l'effet, en la rapprochant un peu de la lumière et en l'éclairant du côté opposé. Cela m'a fait voir que mon ciel était pâle, froid, sans consistance. Il m'a fallu le refaire. Je suis bien heureux de m'apercevoir de cela à temps...

Des ennuis beaucoup plus graves étaient réservés à Regnault. Le général, qui ne connaissait pas son portrait, ne vint le voir qu'au dernier moment; il n'en fut pas satisfait, et ne cacha pas son mécontentement. Était-ce, comme il le disait, la ressemblance qui faisait défaut? Ne se sentait-il pas plutôt mal à l'aise au milieu de cette foule bigarrée, de ces généraux qu'il songeait dès lors à abandonner? Peu importe. Toujours est-il que ses observations, faites d'un ton sec et hautain, furent très-pénibles à Regnault. Celui-ci ne répondit rien, quitta Madrid le même jour, et écrivit à Prim de Barcelone. Nous ne citerons pas cette lettre, mais seulement un passage de celle qu'il adressa en même temps à son père.

Ma lettre, écrit-il, ne sort pas des limites de la politesse, mais elle prévient le maréchal que je suis décidé à ne faire aucun changement au tableau, et que, ne voulant pas le condamner au supplice de se voir sans cesse sous les traits d'un homme indécent qui ne s'est pas lavé la figure (ce sont ses propres expressions), ni retirer, en changeant sa coiffure, le côté héroïque

et légendaire que j'ai cherché à lui donner, je le prie de vouloir bien oublier son portrait comme un mauvais rêve...

...Son intention me paraît évidemment être de reléguer ce portrait dans un grenier quelconque. Or, grenier pour grenier, je préfère le mien au sien. Je souhaite plus de chance et de succès à ceux qui auront l'honneur insigne de le représenter, et je termine en le priant de croire à mon regret de n'avoir pu le contenter...

J'oubliais de te dire que bon nombre de personnes sont venues voir le portrait; celles qui connaissent bien l'original le trouvent très-bien, d'une ressemblance frappante et prise du bon côté. Quelques artistes espagnols qui l'ont vu le trouvent aussi très-bien, et ils semblent le dire bien franchement.

Tu vois que ce portrait ne m'a pas donné beaucoup d'agrément, j'espère que dans mon pays on sera plus aimable pour moi...

Nous repartons demain pour Marseille où nous arriverons jeudi. Peut-être pourrons-nous reprendre le bateau le même jour. Nous serons donc à Rome samedi soir.

Nous avons suivi Regnault pas à pas, dans ses émotions, dans ses études, dans ses plai-

sirs même. Il nous reste, avant de terminer le récit de ce voyage, à faire remarquer combien est grande la différence entre les impressions reçues alors en Espagne par le jeune artiste et celles qu'il avait précédemment ressenties à Rome.

Là c'était la beauté de la campagne qui l'avait séduit, le spectacle de la nature qui l'avaient ému, mais les maîtres l'avaient effrayé, et il n'avait pas osé les aborder.

A Madrid, au contraire, il s'éprend avec passion des types ou des costumes nationaux et surtout de la peinture des maîtres espagnols, il et désire avec une ardeur enthousiaste faire d'après eux une suite d'études et de copies aussi intéressantes qu'utiles pour son avenir.

Mais le temps lui manquait. C'est à Rome qu'il devait exécuter son second envoi et le règlement l'y appelait. Il partit à regret : malgré son travail continuel, malgré les nombreuses études qu'il avait peintes d'après nature et d'après les maîtres, il ne croyait pas avoir tiré de son séjour à Madrid tout le profit qu'il s'en était promis.

Nul retard n'était possible cependant, car le temps qui lui restait était à peine suffisant pour mener à bien un Envoi tel qu'il le méditait.

CHAPITRE IV

Troisième séjour à Rome. — Judith. — Salomé. — Départ pour Grenade. — L'Alhambra. — Tanger.

Regnault arriva à Rome dans les premiers jours de mars, après une traversée longue et pénible. En effet, l'argent sur lequel il avait compté pour payer ses frais de toiles et couleurs et ses dépenses de route, lui avait fait défaut, Prim ayant refusé d'accepter son portrait tel qu'il était, et l'artiste ne voulant pas le retoucher..

A M. A. DUPARC.

Rome, mars 1869.

Je suis à Rome depuis quelques jours. J'ai eu vers la fin des ennuis avec le portrait de Prim. Il n'était pas content de sa pose, se trouvait dépeigné, indécent, etc... Bref, j'ai gardé le por-

trait pour moi et il arrivera à Paris le 17 ou le 18 mars.

Tu le vois, je ne suis pas né pour faire fortune. Il m'a fallu revenir de Madrid comme un pouilleux, regrettant qu'il n'y eût pas de sixième classe dans les chemins de fer et sur les bateaux à vapeur, et obligé de me contenter des troisièmes !!! par un vent et un froid horribles. Quant aux deux aquarelles que je t'avais promises, j'hésite bien à te les envoyer et je ne m'y déciderai que si je me vois dans l'impossibilité d'en faire de meilleures. J'ai passé avant-hier la journée chez Fortuny et cela m'a cassé bras et jambes. Il est étonnant ce gaillard-là ! Il a des merveilles chez lui ! C'est notre maître à tous. Si tu voyais les deux ou trois tableaux qu'il termine en ce moment et les aquarelles qu'il a faites ces derniers temps !!! C'est ça qui me dégoûte des miennes !

Je vais faire avec quelques variantes ma Judith pour l'exposition des Envois.

La voix commence à me revenir un peu ; mais, à Madrid, j'ai bien cru qu'elle était partie pour toujours. Je suis resté deux mois avec une extinction de voix complète, ne pouvant plus proférer une seule parole. J'avais négligé une trentaine de rhumes accumulés et cela tournait à la

bronchite chronique, à la laryngite, etc. J'ai pris des potions homœopathiques, mais elle ne m'ont rien fait; alors je me suis laissé traiter par dame nature et j'ai commencé à aller mieux; enfin, j'ai consulté un médecin espagnol très-fort, disait-on : bref, en quatre jours il m'a guéri en me faisant boire de l'eau de Loeches (c'est une source près de Madrid). J'ai perdu forces et couleurs, mais aussi mon enrouement, comme par enchantement. Mon teint s'est éclairci, j'ai repris en deux jours et je suis maintenant frais et rose. Je ne puis pas encore chanter, mais la voix revient.

Nous devons repartir pour l'Espagne en juin. Je finis ma copie; puis en avant vers le sud et le Maroc! C'est-là que nous allons nous perfectionner dans l'aquarelle. Ah! Fortuny, tu m'empêches de dormir!...

A peine revenu, il se met à l'œuvre avec ardeur, et reprend la toile que, l'année précédente, il avait abandonnée sur la demande de M. Hébert. Le 25 mars, il pouvait déjà écrire:

A SON PÈRE.

Rome, 22 mars 1869.

J'ai à peu près ébauché mon envoi, auquel j'ai fait de nombreuses modifications ; puis j'ai commencé une étude d'une petite Chaucharde qui a une vraie tête de faunesse. Je compte finir sous peu le corsage et la dentelle du portrait de madame de D... qui m'est arrivé en parfait état, pas jauni et pas noirci, et en retoucher le fond.

J'ai fait aussi un portrait au crayon de la duchesse de M..., et tous ceux qui l'ont vu l'ont trouvé très-bien.

..... Prim a répondu à ma lettre de Barcelone par une lettre excessivement polie, s'excusant de ses manières un peu brusques, etc... Il espère me revoir à mon retour à Madrid, mais ne me dit pas du tout s'il prend le portrait. Je ne voudrais donc pas que le bruit de ma mésaventure pécuniaire se répandît trop, et il serait fâcheux que quelque ami maladroit, pour me faire mousser, racontât ou fît raconter l'affaire par quelque écrivassier de petit journal, toujours en quête de cancans, et qui s'empresserait de profiter de l'occasion d'éreinter Prim ou de plaisanter sur son caractère. Cela pourrait me faire beaucoup de tort, car on croirait là-bas que j'en suis l'instigateur...

Malgré son ardeur au travail, Regnault n'avait plus retrouvé à Rome ses enthousiasmes du premier séjour. Il avait hâte de terminer son envoi et de se sentir libre de nouveau.

A M. BUSSINE.

Rome 1869.

..... Je suis impatient de me remettre en voyage; Rome ne me convient pas, je ne m'y sens pas respirer à pleins poumons. J'ai touché à des pays nouveaux, je dois aller passer quelques mois au Maroc et je suis comme le petit gourmand qui a vu chez un pâtissier un beau gâteau bien appétissant et qui, rentré chez lui, ne trouve qu'un morceau de pain rassis à manger. J'ai faim ici et n'ai pas de quoi manger. Vrai, je n'ai pas d'entrain à Rome; l'Italie est trop connue et trop exploitée, il y a trop de mendiants dressés à demander un sou pour acheter du macaroni, ce qui ne manque pas de faire rire les dames; il y a trop d'étrangers, trop de guides. A certains jours je quitterais volontiers tout pour chercher un coin de la terre où je sois frappé et ému, sans être aussitôt refroidi par la vue d'un parasol, d'un voile vert ou d'un chapeau de feutre.

Je travaille pourtant ferme et dru pour me

sauver plus vite ; mais je ne suis pas suffisamment empoigné par ce que je fais ; c'est un peu comme un pensum ! Voilà ce que c'est que de ne pas être entièrement libre et d'être obligé de faire une chose pour une époque fixe, dans un moment où je voudrais me consacrer à des études serrées pour moi seul, à des études partielles de choses que je voudrais tirer au clair, de même que pour le chant on consacrerait quelques jours à étudier le trille ou le groupetto pour en triompher.

Eh bien, non ! je dois terminer un tableau pour le 8 juin, tableau qui m'arrête, je suis sûr, dans les progrès que je pourrais faire, bien qu'il s'y trouve de beaux motifs d'étude. Ah ! on devrait être libre, absolument libre, et avoir la certitude de vivre tant d'années bien portant pour pouvoir diviser son temps et ne pas trop se hâter.

Une idée qui me poursuit et me navre, c'est la crainte de claquer en voyage, avant d'avoir vu tout ce que je veux voir et surtout avant d'avoir pu tirer parti de ce que j'aurai vu. Cela me désole de ne pouvoir lire dans l'avenir et de ne pas avoir la certitude que le temps ne me fera pas défaut pour mener à bon terme ce que je veux faire. Si je pouvais me dire : « Dans trois ou quatre ans tu reviendras chargé de matériaux, tu sauras pas mal de choses, et tu auras encore

vingt-cinq ans pour les exprimer. Oh! alors tout irait bien ; mais mourir en route, voilà qui me chiffonne. Enfin! nous verrons...

Que dire de ces tristes pensées poursuivant un homme si jeune, si ardent, si plein de vie? Ne serait-on pas tenté de les prendre pour un vague pressentiment?

Quoi qu'il en soit, Regnault, revenu à Rome à contre-cœur, songe à préparer son prochain voyage. Il chasse le découragement, et retrouve les rudes journées de labeur auxquelles nous avons assisté en Espagne. D'abord il reprend la *Judith*, puis le portrait de son ami Pessard, puis la « Tête de faunesse » dont il parlait tout à l'heure et qui deviendra *Salomé*. Enfin, il continue la suite de bois qu'il destine au beau livre de M. Francis Wey et consacre ses loisirs du soir à les termimer.

A M. MONTFORT.

Rome, 15 avril 1869.

J'ai été content de ce que vous m'avez dit de mon tableau de Prim. Mais, mon cher Montfort, ce n'est pas mon dernier mot, et je vous prépare en ce moment quelque chose qui vaudra mieux.

Ce sera plus serré comme exécution, et plus distingué comme couleur. Pourvu que rien ne m'arrête en route ! Outre mon envoi (la *Judith*), qui marche assez bien, je fais une petite figure grandeur nature : une *Hérodiade* assise, tenant sur ses genoux le sabre qui va décoller saint Jean et le plat qui recevra sa tête. Vous voyez que je suis jusqu'au cou dans les têtes coupées !

Mes études d'Espagne me dégoûtent ; je les trouve détestables maintenant ; néanmoins je n'ai pas perdu mon temps, car je m'aperçois que j'ai fait un grand progrès, à moins que ce ne soit une illusion et que je ne me juge pas sainement.

Mon départ est fixé aux premiers jours de juin. Je ferai de nouveau voile vers l'Espagne : là je termine ma copie, puis nous parcourons les royaumes de Valence, de Murcie, d'Andalousie, et le 1er octobre nous débarquons à Tanger. Après trois mois passés au Maroc, nous regagnons Rome où je fais mon dernier envoi. Voilà mon plan de conduite jusqu'au 1er février 1870.

J'avoue que l'Italie, après l'Espagne, me paraît bien terne, bien connue, bien exploitée. Les Italiens et les Italiennes m'ennuient ; je trouve leurs costumes noirs, fades ou criards sans harmonie. Quelle différence avec l'Espagne qui, pourtant, n'est qu'un marchepied ! C'est l'Orient que j'ap-

pelle, que je demande, que je veux! Là seulement, je crois, je me sentirai vraiment quelque chose. Ce que j'ai peint jusqu'ici, je n'en fais aucun cas. Cela ne compte pas.

J'ai arrangé une installation de lampes dans mon atelier et je puis travailler le soir commodément et bien éclairer mon modèle. Seulement je vais changer ma manière de dessiner les bois. Je les ferai davantage en croquis et à la plume. Cela me coûtera moins de temps; d'autre part, ils seront moins abîmés par le graveur et, en somme, auront plus de cachet et ressembleront moins à ce que tout le monde peut arriver à faire avec de la patience....

A M. A. DUPARC.

15 avril 1869.

Je n'ai pu te répondre plus tôt parce que je voulais de donner quelques nouvelles de mes travaux. — Et d'abord je te remercie bien du soin avec lequel tu as regardé mon enfant chez Haro : on voit bien que toi aussi tu es père.

Je fais ma Judith et Holopherne avec ardeur, plus une petite Hérodiade, grandeur nature, plus le portrait de Pessard en robe de chambre : tout cela est en train et jusqu'à présent ne va pas mal; espérons qu'il n'y aura pas d'anicroche, car, advienne que pourra, je m'embarquerai

le 1er juin. Je voudrais déjà être au Maroc!!

Je vais vendre, je pense, mes trois moins mauvaises études d'Espagne. Tout ce que j'ai peint jusqu'à présent ne compte pas. C'est ce que je ferai dorénavant qui va commencer à compter, à partir de mon Hérodiade. Je fais de rudes journées de pioche maintenant. Plus d'amour, plus d'ivresse, plus de cheval, plus de gymnastique, plus de musique! Plus rien que de la peinture. Du reste, dame nature se plaît à me retirer les motifs de distraction. Je n'ai plus de voix....

Tout découragé que je suis par les aquarelles de Fortuny, je vais t'en envoyer quelques-unes de moi, afin que tu me rendes le service de les faire vendre le plus cher possible, car je *suis sans le sou*, et il me faut absolument de l'argent pour mon revoyage d'Espagne. Ne garde pour toi aucune de ces aquarelles-là, je t'en enverrai de beaucoup meilleures....

A M. FRANCIS WEY.

Rome, 25 avril 1869.

Cher monsieur,

Mon intention n'est pas du tout de vous être infidèle. Par le fait je ne le suis pas, car depuis mon retour, j'ai mis six ou huit bois en train, et j'ai fait serment de travailler pour vous tous les

soirs. Seulement je change un peu ma manière de faire.

Voici les explications que vous me demandez quant au bois de la voiture de gala et du cortége. C'est une scène que j'ai vue l'année dernière, au mois de mars pour la fête de l'Annonciation. Le pape se rend à la Minerve. Cette procession se répète à la fête de la Nativité, à celle de saint Philippe de Néri et à celle de la Madone del Popolo.

C'est une étourderie de ma part (que je regrette et que je déplore, mais dont je me suis aperçu trop tard) d'avoir fait tourner la procession à gauche. Vous pourrez mettre cela en note.

Malheureusement à Rome je suis toujours trop pressé de besogne pour pouvoir me promener et me mettre à l'affût des scènes intéressantes. Si, la première année de mon séjour à Rome, j'avais pu prévoir que je serais chargé d'un travail comme celui-là, j'aurais pris (n'ayant pas d'Envoi à faire) une grande quantité de notes et de croquis, ce que j'ai fait en Espagne, et ce que je ferai encore au Maroc l'automne prochain. Au lieu de cela, j'ai perdu mon temps à me promener en *amateur* pendant six mois. Je regrette bien de n'avoir pas, à ce moment-là, rempli des albums de croquis qui me seraient si utiles maintenant, et me permettraient de dessiner des bois qui auraient bien

plus de cachet et plus de variété... Enfin, je ferai ce que je pourrai pour que ces bois soient *vrais* et ne vous ennuient pas trop...

Je suis en train de terminer quelques bois sur le carnaval. Quand la sérié sera complète, je vous les enverrai ; j'en fais aussi sur le Ghetto et sur les bords du Tibre...

A M. BRÉTON.

Rome, 10 mai 1869.

..... Depuis douze ans la fête des Allemands était suspendue ; cette année on l'a reprise et j'y ai assisté. Tous les Allemands habitant Rome se réunissent à la Porta Maggiore à neuf heures du matin, le 1er mai, pour clore la saison. Ils partent de là, revêtus de costumes de toute sorte plus ou moins ridicules et grotesques, sur des chevaux ornés de feuilles de lierre, sur des ânes, sur des chars couverts de feuillage et traînés par des bœufs blancs dont les cornes sont dorées. Un grand nombre de bannières, aux couleurs très-harmonieuses, flottent dans tout le cortége, et, musique en tête, on se rend d'abord à Torre de'Schiavi, où l'on fait une légère collation. Après avoir offert à boire à chacun des invités dans une coupe ancienne et fort belle en bronze ciselé, le président prononce un discours, et donne le signal du départ dans un grand porte-voix, qu'un jeune sei-

gneur supporte sur une de ses épaules. Puis on se rend aux grottes de la Cervara, du côté de la vallée de Larghezza, dans un pays superbe et pittoresque, à peu près à moitié route entre Rome et Tivoli.

L'entrée des grottes est d'un effet magique que j'aurai bien de la peine à reproduire avec de l'encre sur du bois.

Dans les grottes, discours du président; puis dîner, chœurs, rediscours, lecture de vers. Viennent alors les jeux olympiques : le javelot, qui consiste à crever, avec des roseaux qu'on lance de son mieux, un carton représentant la critique d'art; ensuite c'est la course en sacs et enfin la course des ânes et des chevaux.

Sur un des piliers naturels qui soutiennent les grottes, on grave au ciseau l'olympiade et le nom du président. La fête se termine par une scène comico-mélodramatique, dans laquelle le président évoque la divinité qui habite les grottes de la Cervara, lui jure fidélité et lui donne rendez-vous pour l'année suivante, après avoir fait brûler dans une marmite, par des sorcières vraiment très-drôles, des papiers sur lesquels sont écrits les noms des fléaux de la société : le billard, les cartes, la poésie, etc...

Cette lettre est datée du mois de mai, époque à laquelle s'ouvrait à Paris l'Exposition. Nous laisserons donc pendant quelques instants l'artiste à son travail et nous nous reporterons devant le portrait du général *Prim*.

L'effet produit, dès son apparition, par cette œuvre étrange se traduisit chez les uns par une sorte de trouble et d'étonnement, chez les autres par une franche et profonde admiration. L'indifférence seule fut impossible.

La peinture de Regnault, audacieuse et fière, se ressent, nous en convenons dès l'abord, du passage de l'artiste en Espagne et de l'étude qu'il vient de faire de Vélasquez et de Goya. Mais s'il a subi leur influence générale, il n'a rien perdu de son originalité. Il reste lui-même, tout en ayant grandi dans une atmosphère chaude et généreuse, et on ne saurait, sans injustice, voir un pastiche dans son œuvre.

Qu'on se rappelle les chevaux de l'*Automédon* faits cependant avant le voyage en Espagne. N'y trouve-t-on pas déjà, comme dans

celui du général Prim, une vigueur exubérante et jusqu'aux coquetteries de mouvement qui nous frappent dans ce grand portrait?

Mais laissons la parole à M. Théophile Gautier, qui nous décrira cette œuvre avec amour, car cette peinture neuve et hardie avait rajeuni son âme :

Juan Prim, 8 *octobre* 1868, tel est le titre que donne M. Regnault à sa toile, qui est en même temps un portrait et un tableau d'histoire. Le général est représenté à cheval, nu-tête ; il est pâle ; le vent a collé sur son front ses cheveux un peu rares déjà, et sur sa figure qu'il s'efforce de rendre calme, on lit la joie et le souci du triomphe. Les vents sont déchaînés, ils soufflent furieusement ; qui pourrait les faire rentrer dans l'outre? Ce masque est superbe, et pour le peindre, nous ne craignons pas de le dire, il fallait un artiste de génie. Juan Prim vient d'arrêter brusquement sa monture en retirant les guides à lui. Le cheval, magnifique andalous à la robe noire où frissonnent des lueurs de satin, les jambes de devant tendues, l'arrière-main un peu abaissée, la tête encapuchonnée et repliée sur son col renflé en gorge de pigeon, secouant sa crinière, longue comme une chevelure de femme, couvrant son mors d'écume, semble impatient de reprendre sa course. Et s'il obéit, c'est en esclave frémissant

et méditant la révolte. En le voyant, on devinerait que M. Regnault est un hardi cavalier, si on ne l'avait appris par son envoi de Rome ayant pour sujet *Automédon,* dont les chevaux pleins de fougue révélaient un peintre équestre de la race des Géricault, des Vernet et des Delacroix. Nous avons entendu critiquer ce cheval qui, en effet, peut sembler étrange aux yeux habitués à la maigre finesse du pur-sang anglais, mais qui n'en est pas moins vrai pour cela. Un court voyage en Espagne convaincrait les incrédules. N'avons-nous pas trouvé en Algérie ces chevaux bleus et roses qui étonnaient si fort dans la revue de l'empereur du Maroc, Abderrhaman, et qu'on croyait un produit fantastique de l'imagination de l'artiste ?

Mais Juan Prim n'est pas seul dans sa toile. Une foule tumultueuse se rue, crie et gesticule derrière lui, mêlant aux uniformes ses vestes à la marseillaise jetées sur l'épaule, agitant des drapeaux, lançant ses chapeaux en l'air, brandissant des armes improvisées, dans un fourmillement lumineux où le jeune peintre a, d'une brosse rapide, ébauché avec un déguenillement pittoresque les types et les costumes populaires de l'Espagne.

Rien de plus vivant, de plus fiévreux, de plus emporté par le tourbillon qui passe, que cette multitude courant sur les pas du général sérieux et songeur dans son ivresse. Si Juan Prim est révolutionnaire, il est aussi comte de Reuss et marquis de Castillejos, et ses habitudes d'élégance peuvent souffrir de ce contact trop passionné du peuple.

Nous savons mieux que personne toutes les objec-

tions qu'on peut faire à l'œuvre de M. Regnault : l'incorrection, l'emphase, la hardiesse exagérée ; mais l'artiste a la qualité qui prime toutes les autres : la vie. Il sait animer les figures, faire descendre le rayon sur elles, les envelopper d'une couleur chaude et brillante, leur communiquer sa fougue et les entraîner dans le mouvement de son esprit. Quoiqu'il dérive visiblement de Vélasquez, de Goya et de Delacroix, il est original. La décision de son caractère lui impute un cachet individuel, car jamais il n'hésite à pousser jusqu'à l'outrance le parti pris adopté. Nous aimons ces artistes hasardeux qui ne craignent pas la chute, lorsqu'il s'agit de franchir un obstacle difficile ou d'atteindre quelque âpre sommet.

On se souvient du splendide Portrait de femme en robe de velours rouge exposé par M. Regnault l'année dernière, une magnifique protestation de coloriste contre la froideur grise qui envahit de jour en jour notre école, trop sage depuis la mort des grands romantiques. M. Regnault a un vigoureux tempérament de peintre, mais il sait aussi être gracieux et coquet lorsque cela lui fait plaisir ; il n'en faut d'autre témoin que le petit Portrait de madame la baronne de B..., en robe rose et en mantille de dentelle noire, se détachant d'un fond d'appartement tendu de vieille tapisserie, qui est un vrai bijou et forme le plus parfait contraste avec le *Juan Prim*.

Le succès fut grand et il était mérité. On

signala bien quelques incorrections ou exagérations; mais artistes et critiques furent unanimes à reconnaître la fougue et la hardiesse des mouvements, la puissance et l'audace de la couleur. M. Xavier Aubryet, qui ne se laisse pas facilement aller à l'enthousiasme, s'écriait :

Le plus éclatant début du salon de 1869 aura été certainement les deux toiles de M. Henri Regnault. *Juan Prim* et le *portrait de Madame la comtesse de B*... Toute la furie romantique de 1830 respire dans ce tableau d'histoire contemporaine : le général est représenté à cheval, nu-tête et arrêtant brusquement sa monture à la fois soumise et révoltée; la peinture équestre n'a pas de plus fier modèle que ce coursier saisi dans sa fougue et dans son frémissement ; derrière Juan Prim s'agite une foule tumultueuse mêlant aux uniformes la bizarrerie de ses costumes, agitant des drapeaux, brandissant des armes improvisées.

Une vie extraordinaire se dégage de ce fourmillement humain ; et l'on sent presque l'odeur du génie dans cette explosion de jeunesse et d'audace.

Le *Portrait de la comtesse de B*... fait contraste avec cette peinture d'orage ; sur un fond qui a l'air d'une ébauche d'aquarelle, se détache d'un fouillis d'étoffe un délicieux visage fin et fini comme un médaillon ; on dirait une miniature de déesse dans un

nuage de dentelles ; comment peut-on à la fois faire si majestueux et si mignon? Mais dans l'aigle qui se transforme en colibri, on reconnaît la même puissance de talent.

Tandis que tout Paris s'occupait de Regnault, il était demeuré à Rome, et n'avait pas cessé de travailler. Le bruit de son succès était venu jusqu'à lui, mais ses lettres nous prouvent qu'il n'était pas accessible au dangereux enivrement de la louange.

A M. CAZALIS.

Rome, 31 mai 1869.

Tu trouves que je ne produis pas assez. Mais, malheureux! crois-tu que ce que je vous jette sous les yeux soit tout le travail de mon année? Et tout ce que je fais pour moi? Et toutes ces notes que je prends à droite et à gauche, toutes ces études, tous ces essais, tout cela se fait-il donc pendant que je dors?

Tu as peur que je sois soûl de mon triomphe? Non, je ne suis plus d'âge à éprouver une satisfaction béate devant tel ou tel article de journal, telle ou telle lettre de félicitation. Je vaux mieux que cela. Je veux que M. Henri Regnault, mon maître, me puisse dire un jour : Allons, drôle, je

suis content de vous ! et je désire cependant que ce moment-là fuie longtemps devant moi, car je commencerai à décliner du jour où je serai satisfait de moi...

...Je voudrais être au Maroc, en Algérie, à Tunis. Je vieillis ici ; Rome maintenant me semble éclairée par une veilleuse. Il me faut plus de soleil... Pourquoi ne veux-tu pas? Enfin n'y pensons plus. Nous nous embrasserons sur les Pyramides ou dans quelque temple indien, en haut de ces escaliers de marbre qui conduisent à travers les lianes et les grandes feuilles odorantes aux piscines sacrées...

La *Judith* se terminait; la petite faunesse, devenue la *Salomé*, était presque achevée, et déjà Regnault songeait à son départ pour l'Espagne et le Maroc.

Pour parer aux frais de son voyage, il vendit trois études qu'il avait rapportées d'Espagne, et il m'envoya quelques aquarelles en me priant de trouver des amateurs disposés à les lui acheter. C'était peu de temps avant l'ouverture du Salon ; le succès n'avait pas encore attaché son prestige au nom du jeune artiste, et ces aqua-

relles qu'aujourd'hui l'on se dispute à de si hauts prix, durent être cédées à de bien modestes conditions.

Ici se place une explication nécessaire et intéressante au point de vue artistique sur ce besoin d'argent qui poursuivait Regnault ; il la donne lui-même dans une de ses lettres :

A SON PÈRE.

..... Bien que tu t'efforces de me prouver que je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent pour voyager, je tâche cependant d'en réunir le plus possible, non pas qu'il me faille des sommes considérables pour le voyage proprement dit et mon entretien, mais je ne veux pas, étant à court d'argent, me trouver dans l'impossibilité de me payer, non des bibelots inutiles et de luxe, mais des objets que je regarde comme indispensables à un peintre, tels que étoffes, armes, costumes.

Rien ne s'invente, et ce n'est pas avec un manteau de flanelle gris jaune et une tunique antique de toile écrue, qu'on arrive à faire des ajustements intéressants et originaux.

On arrive à faire des apôtres, l'un avec un manteau gris, l'autre avec manteau d'un sale ton, et

dans lequel le rapport de l'ombre au clair est entièrement faux. C'est en s'entourant de choses riches et harmonieuses, en les transformant, en les assemblant avec intelligence et en les copiant d'après nature, qu'on fait des choses vraies et séduisantes. Ce n'est pas chez Babin ou chez Eude, à dix francs par mois, qu'on trouve des motifs saisissants. Un bout d'étoffe peut donner la gamme de tout un tableau, et souvent l'aspect tout entier de l'œuvre dépend d'une loque.

Si mon Hérodiade et ma Judith sortent un peu de la banalité, elles le doivent avant tout à une superbe étoffe chinoise que j'ai achetée 300 francs à l'Exposition universelle, à une écharpe indienne que j'ai eue là aussi et à trois ou quatre autres draperies que j'ai rapportées d'Espagne.

On ne fait bien en somme que ce qu'on fait d'après nature et un accessoire mal exécuté peut couler un tableau. Retire aux *Noces de Cana* de Véronèse leurs belles étoffes vénitiennes, et remplace-les par des manteaux de flanelle, en si grand honneur chez bien des peintres, et tu verras que les *Noces de Cana* sueront l'ennui.

Je suis bien content d'avoir pu rapporter d'Espagne quelques beaux costumes de torreros et de piccadores. Ce sont des notes dont il est bon de s'entourer et j'aimerais mieux crever de faim

que de résister à la tentation d'acheter une selle arabe ou de belles armes marocaines...

Le travail excessif auquel Regnault se livrait depuis son retour à Rome l'avait éprouvé.

A SON PÈRE.

Je n'ai pas la force de t'écrire longuement. Le temps passe avec une rapidité qui m'effraye: les quinzaines passent en huit jours et pourtant j'ai encore bien à faire. Je suis fatigué, et pour comble de maux, c'est au moment où j'ai le plus à travailler que je me sens faiblir. J'aurais vraiment besoin de quelques jours de repos et je ne puis le prendre encore.

La semaine suivante il ajoutait :

J'ai été forcé d'interrompre les bois, le soir, parce que je craignais de trop me fatiguer les yeux. Ma foi, tant pis si on ne les trouve pas assez faits ; mais Doré se contente bien d'indiquer l'effet avec quelques teintes et quelques touches de gouache et je ne me sens pas en train de pignocher de petits dessins en ce moment.

J'ai tant et tant de choses à terminer avant

mon départ que c'est effrayant ! Et pourtant je ne puis rester ici indéfiniment sous peine d'être obligé de tronquer mon voyage, et de ne pas en tirer tout le parti possible, ce que je trouverais plus fâcheux qu'un bras plus ou moins fait dans un de mes tableaux.

Je n'enverrai décidément pas mon Hérodiade à l'exposition des envois : je la réserverai pour le prochain salon. Tu sais que je ne suis pas partisan des choses exposées plusieurs fois et, bien que ma petite figure soit presque terminée, je ne veux pas la montrer, afin qu'elle arrive toute neuve à l'Exposition.....

A SON PÈRE.

Rome, 30 juin 1869.

Les semaines passent sans que je m'en doute... Je suis surchargé de besogne et n'ai plus le temps de prendre la plume.

Clairin me quitte demain matin : il va passer quelques jours à Paris. J'aurais bien voulu l'accompagner et aller t'embrasser, mais je suis obligé de rester ici pour achever mon Envoi, ou du moins le rendre présentable.

Quant à ma petite Hérodiade, à laquelle il reste pourtant bien peu à faire, je serai obligé d'attendre pour la terminer. Je n'ai plus l'esprit assez calme pour finir quelque chose. Cet Envoi

qui me talonne, ce désir constant de partir qui me poursuit, tout cela fait que je ne sais pas trop où donner de la tête.

Je t'envoie ma petite chienne Phœbé qui, bien que née à Rome, souffre de la chaleur. Tu verras comme elle est gentille de formes et de caractère, douce, intelligente, attachée et docile. J'ai profité du départ de Clairin, pour lui faire quitter Rome où je craindrais pour elle la fin de l'été : Lagraine aura assez de Prim à soigner. Prim a une santé de fer, il est fort comme un taureau et ne craint rien. Sa petite fille au contraire est toute fine et toute délicate. Comme elle a eu un peu de chaleur à la peau, il sera bon de lui donner, à son arrivée, deux ou trois bains de Baréges. Je compte sur *** pour en avoir bien soin. Elle mange deux fois par jour et a besoin d'une nourriture assez fortifiante... Du reste, je ne suis pas inquiet de son sort : tu l'aimeras autant que Fox. Phœbé n'est pas comme Prim, un grand chasseur, c'est une petite femme d'intérieur qui aime bien la vie de famille....

A SON PÈRE.

13 juillet.

J'ai fini mon tableau : *fini* est une manière de parler, car il y aurait encore à faire et surtout beaucoup à refaire. Mais pour cela il ne s'agirait plus

de prolonger mon séjour de quelques jours, il faudrait un mois pour laisser sécher et reprendre. Ce qui m'arrête et me force à abandonner dès aujourd'hui ce travail en faisant le serment de ne plus y toucher demain, c'est que ma toile doit être roulée et que je crains les accidents si la peinture est trop fraîche. J'aurais mieux aimé renoncer à ce tableau que de le terminer avec une pareille précipitation. On est plus indulgent pour une chose visiblement inachevée que pour celle qui a la prétention de l'être et qui réellement ne l'est pas du tout.

Je ne suis pas mécontent de l'aspect général du tableau, qui est, je crois, assez dramatique comme effet ; mais que de choses mal faites ! Cela ne vaut rien décidément, de travailler ainsi en train express. Je suis parfois honteux à la pensée que les gens qui verront mon tableau s'imagineront que je l'ai laissé dans cet état-là de mon plein gré et parce que je n'ai pas vu ce qui manquait. Je le vois, hélas, trop bien et c'est là ce qui m'effraye. Je me rattraperai à l'Exposition avec ma petite Hérodiade, que je terminerai avec calme et qui pourra montrer que je ne demande pas mieux que de pousser l'exécution assez loin, quand cela m'est possible. Fais des bassesses pour qu'on mette *non terminé* sous mon Envoi.

Quoi qu'il en soit, je n'ai pas l'intention d'y retoucher plus tard ou de l'exposer aux Champs-Élysées. Il y aurait trop à y refaire et cela pour un résultat médiocre, et il vaut mieux se livrer dans autre chose et chercher à faire un nouveau-né que de retaper un bossu ou un bancal pour ne pas lui diminuer beaucoup sa bosse ou la courbure de ses jambes. Je suis d'avis que les maladies incurables font moins souffrir le malade quand on les laisse suivre leur cours sans lutter trop vigoureusement contre elles. Or, pour moi, la maladie dont je suis affecté maintenant, c'est le dégoût de mon tableau. C'est un véritable cancer qui me ronge, et je préfère couper sans hésiter le membre gangrené que chercher à le guérir peu à peu.

Après avoir fini mon Holopherne, il m'a fallu le recommencer entièrement parce qu'il n'allait pas du tout : il est vrai que maintenant il ne va guère mieux. Son seul mérite est de ne pas avoir l'air cherché, mais en revanche on peut lui rendre cette justice qu'il n'est pas trouvé.....

Je recevais aussi vers la fin de juillet une lettre que Regnault, toujours inquiet de l'impression future de son tableau, m'écrivait au moment même de son départ.

Il raconte et explique son œuvre en ces termes.

A M. DUPARC.

..... Je reprends la plume après vingt jours de silence pendant lesquels je voyais cette lettre commencée rôder sur les palettes, sous les brosses, dans la poussière d'un atelier en désordre. J'ai fini mon Envoi ces jours-ci, c'est-à-dire que j'ai cessé d'y travailler depuis trois ou quatre jours. Ce n'est certes pas que je ne voie plus rien à y faire, mais il faut que la peinture soit à peu près sèche pour être roulée et envoyée d'ici à une semaine.

Je ne sais pas du tout si j'ai dit dans mon tableau ce que je voulais dire. Je crains qu'on ne comprenne pas bien certaines choses assez difficiles à exprimer et où je crois être insuffisant.

L'aspect général du tableau fait, je pense, assez bien deviner qu'il va se passer. un drame effrayant, et le noir qui domine dans le tableau, malgré un certain étalage de richesses, répand sur toute la toile une sorte de voile de mort qui, je crois, sautera aux yeux de tout le monde.

La Judith s'est glissée sous les rideaux de la tente, derrière le lit, avec précaution, pour ne pas réveiller le *schah qui dort*. Elle est accompagnée

de sa servante, qui lui fait le passage plus facile en écartant la tapisserie et en l'empêchant de retomber sur elle ou sur le lit du dit schah. Elle arrive enfin au bon endroit, à celui qui lui promet le plus de facilité pour accomplir *son saint crime*. De la main gauche, elle écarte un peu l'ouverture de la tente, pour laisser venir la lumière du matin sur le col de sa future victime ; dans la main droite, elle tient, non pas un grand sabre (comme on le fait toujours) qui la gênerait beaucoup et lui jouerait sans doute un mauvais tour, en s'embarrassant dans le nez de sa voisine, ou dans les draperies de la tente ou du lit ; elle tient un poignard tranchant. Tout le monde sait qu'en Orient on coupe les têtes avec un petit couteau.

Elle va faire un pas en avant, mais, au moment de lever la main droite sur Holopherne, elle a une seconde d'hésitation. Le poids de son corps se reporte sur le pied droit qui allait se lever et se poser plus loin, et la main gauche serre convulsivement la draperie qu'elle écarte pour éclairer sa victime, et semble s'appuyer dessus pour retrouver la force qu'elle sent lui échapper. C'est l'affaire d'un instant, sa résolution reprend le dessus et elle fait ce que vous savez.

C'est donc cet éclair de sentiment humain et féminin que j'ai cherché à rendre avec beaucoup

de réserve, ne voulant pas le peindre par l'expression du visage, que j'ai laissé impassible et qui n'a pas eu le temps encore d'exprimer ce que Judith ne ressent qu'un instant.

C'est donc dans un je ne sais quel serrement de gorge, dans un léger soulèvement des épaules, et une crispation de la main que j'ai voulu tout mettre. Ce n'est pas commode en peinture et je ne sais si vous comprendrez ce que j'ai voulu dire. Enfin, maintenant que vous avez l'explication, pardonnez-moi.

J'ai cherché à donner à l'Holopherne un mouvement très-simple qui sente la lassitude d'une nuit d'orgie et d'amour. Une sorte de sourire n'a pas quitté ses lèvres sensuelles et semble être un souvenir des bons moments qui ont précédé son sommeil. C'est une nature vigoureuse mais sèche. J'ai cherché à donner à ses traits quelque chose du satyre et du faune en même temps qu'un type oriental, pour bien faire comprendre que c'est sa paillardise qui va lui coûter la vie. Ses tempes sont rasées et ses longs cheveux noirs retombent sur les coussins.....

Sous cette plaisanterie apparente Regnault cachait une inquiétude réelle. Il ne se trouvait pas rassuré en envoyant ses œuvres et

il redoutait beaucoup un insuccès, non par vanité, mais parce qu'il avait un noble désir de faire bien et surtout parce que ses tableaux étaient toujours inférieurs à ce qu'il eût souhaité. Il craignait tellement que ses amis ne reçussent une impression défavorable qu'il ajoutait dans la lettre citée plus haut :

Je vous prie, toi ou tout autre, de ne pas voir déballer le tableau et d'attendre qu'il soit sur son châssis, nettoyé et éclairé.

Cela donne une si mauvaise impression de voir un tableau détendu et par terre ! Ce n'est pas la peine que vous vous dégoûtiez de mon œuvre avant de l'avoir vue.

Il écrivait aussi de Barcelone à M. Haro en ces termes :

Il s'agit de soigner et laver un pauvre tableau, peut-être malade d'un voyage prématuré. La cure est terminée déjà peut-être, et, grâce à vos bons soins, ma toile est sortie saine et sauve des amidons, des papiers, des embus, etc... Dans ce dernier cas, je vous remercie. Mais si vous ne l'avez pas touchée encore, je vous re-

commande de ne la faire voir à personne, *même et surtout à mon père*, avant que la guérison soit complète.

Nous avons notre petite coquetterie et nous tenons à nous en servir, surtout quand notre enfant n'est pas tout à fait bien venu et qu'il faut que l'art du coiffeur, mêlé à celui du maître de maintien, fasse valoir les quelques qualités qu'il peut avoir, et dissimule habilement les défauts trop apparents.

Sur ce, plein de confiance en votre bonne volonté, je vous dis au revoir. Quand ? Je n'en sais rien. Mais c'est une parole qui vaut toujours mieux qu'adieu.

La *Judith* fut exposée au mois d'août dans les salles de l'École des beaux-arts. Regnault eût été heureux de voir les mots : *non terminé*, placés selon son désir sous le tableau.

Il y avait bien un peu de coquetterie — lui-même le reconnaît — dans ce désir, car si l'œuvre n'était pas aussi poussée que l'artiste l'eût voulu, néanmoins elle était fort belle et fut très-remarquée. Le succès de Prim avait attiré sur le jeune artiste l'atten-

tion et les sympathies du public, et un vif intérêt se mêlait à la curiosité qui accueillait sa nouvelle œuvre. J'avoue cependant que la composition du tableau ne me paraît pas complétement satisfaisante, et que la partie gauche, perdue dans l'ombre devrait être plus étudiée.

Mais en revanche, quel charme et quelle puissance dans toute cette figure de la Judith qui est parée pour le *saint crime* comme pour une fête! quelle noblesse dans le geste, quel harmonieux éclat dans la couleur, quelle merveilleuse souplesse dans les étoffes!

Des éloges exagérés et des critiques bien sévères accueillirent l'arrivée de cette œuvre. La peinture de Regnault semblait avoir le privilége d'exciter des jugements passionnés; on ne pouvait l'analyser avec calme; elle excluait pour ainsi dire l'impartialité, et les opinions les plus contraires se heurtèrent dans les appréciations qu'on en fit. Je mettrai seulement en regard M. Th. Gautier et M. P. de Saint-Victor. L'un fera ressortir, avec un enthousiasme non contenu, toutes

les brillantes qualités du tableau; l'autre semblera prendre à tâche, au contraire, d'en découvrir les imperfections.

La *Judith et Holopherne* de M. Regnault, bien qu'il n'ait que vingt-deux ou vingt-trois ans et n'en soit qu'à sa seconde année de séjour à la villa Médicis, doit être considérée et jugée comme une œuvre de maître. On n'est plus un élève quand on a exposé le portrait de la dame en robe de velours rouge et le portrait équestre du général Prim. Nous ne disons pas cela pour gonfler outre mesure par une louange imprudente l'amour-propre du jeune artiste, mais il est certain que, dès à présent, ses qualités et ses défauts ne relèvent que de lui. La discipline de l'école n'y peut plus rien; il est perdu ou sauvé. C'est un de ces tempéraments indomptables, sensibles à l'éperon, rebelles au mors, qui se cabrent éperdûment au milieu de l'art, échevelés, battant l'air de leurs sabots, secouant leur écume et franchissant les obstacles, quels qu'ils soient, au risque de se casser les reins. Mais ne croyez pas que M. Regnault cherche à éblouir la foule par des étrangetés voulues à la façon de MM. Courbet et Manet; nullement. Il s'abandonne à sa nature, qui est celle d'un peintre de race. Il est original sans effort, parce qu'il est lui-même.

Le sentiment qu'on éprouve devant ce tableau non achevé, et qui ne gagnerait pas à l'être, car il produit ainsi tout l'effet qu'il peut produire, est celui d'une surprise profonde. L'artiste, en quelques coups de brosse, a réalisé son rêve et vous introduit dans

un monde nouveau, dans une antiquité assyrienne et biblique qui ne doit rien à l'archéologie et qui a la vérité intense d'une hallucination. Holopherne, étendu sur des peaux de lion et de riches tapis orientaux, dort d'un sommeil lourd, la tête à demi renversée et comme tendant complaisamment le col au couteau ; sur un de ses bras, abandonnés négligemment, on distingue des tatouages bleus de barbare et d'idolâtre. Son type de figure à bouche épaisse, à barbe frisée, rappelle les types de guerriers des bas-reliefs ninivites. Dans l'ombre, au fond, sous les plis de la tente, étincellent vaguement des armes qui ne défendront pas leur maître, ivre de vin et de volupté.

Judith se tient debout, près de l'entrée de la tente, dont elle soulève le pan de la main gauche, et à sa main droite pendante le long de sa cuisse brille sourdement un kandjar, attaché à son poignet par des cordons, pour mieux assurer le coup. Elle est belle d'une beauté presque spectrale, avec sa blancheur fardée noyée dans le clair-obscur, ses opulents cheveux plus noirs que la nuit, et comme elle piqués d'étoiles de pierreries. Une robe de velours noir montant jusqu'aux hanches, une chemise à demi plissée, d'étoffe transparente, et une large ceinture de gaze orientale pailletée d'or, enveloppant la taille, composent son costume étrange et splendide. Sur cette ceinture passe un rayon de lumière frisante qui y met le feu, pour ainsi dire, et en fait pétiller les fanfreluches d'or avec un éclat éblouissant. Jamais feu d'artifice de palette plus étincelant ne fut tiré dans un tableau. Mais il n'a rien de trop brusque. Des points brillants, des reflets, des chatoiements d'armes ou de

bijoux habilement mélangés, répondent à cet appel de lumière. Les mains de Judith sont chargées de bagues, elle en a jusqu'aux doigts de pied, comme madame Tallien. C'est l'exagération d'une honnête femme en aventure galante. Mais qui veut la fin veut les moyens, et l'héroïne de Béthulie n'a rien négligé pour séduire le général assyrien, dont la mort doit sauver Israël.

« Le moment d'agir est venu, et Judith semble hésiter. Peut-être se dit-elle : « Pauvre Holopherne ! » ou tout simplement l'idée du sang qui va jaillir de cette gorge coupée la dégoûte ; sa servante attend avec une impatience cruelle la tête qu'elle doit mettre dans son sac ; c'est une fille sèche, hâve, à mine basse, à teint de mulâtresse, coiffée, comme d'un foulard, d'un bout d'étoffe jaune d'un ton superbe qui garde tout son éclat dans l'ombre, un vrai tour de force, mais exécuté au bout de la brosse et sans la moindre peine, en grand maître coloriste.

« Il y a chez M. Regnault du Delacroix, du Goya, du Diaz même, du Gainsborough et du Reynolds, mais si bien assimilés qu'on ne les distingue pas plus dans le talent du jeune peintre, que dans la chair d'un homme les aliments dont il s'est nourri : il est maintenant, M. Regnault, reconnaissable jusque dans les pastiches qu'il lui plaît de faire d'après tel ou tel maître. Personne, ayant vu *Holopherne et Judith*, n'oubliera le tableau du jeune pensionnaire de la villa Médicis ; qu'il lui plaise ou non, il s'imprimera sur sa mémoire comme un cachet sur de la cire. »

Il fallait une contre-partie à cet épanchement d'un enthousiasme sans restriction ; écoutons M. P. de Saint-Victor.

« Après l'*Automédon* que M. Regnault envoyait l'an passé à l'exposition de l'École de Rome, après le portrait équestre du général Prim, qui a remporté, au dernier Salon, un si grand succès, nous attendions de lui mieux que sa *Judith sous la tente d'Holopherne*, tableau d'histoire traité en tableau de genre, tragédie sacrée costumée en turquerie fantaisiste, orgie brillante de couleur dont la verve ne peut recouvrir le défaut de goût et de style.

« L'histoire de Judith n'est guère édifiante, quoiqu'elle figure parmi les livres sacrés. L'exploit de la veuve de Manassé se glissant traîtreusement dans le lit du chef assyrien pour l'égorger pendant son sommeil, comme un taureau d'holocauste, nous paraît aujourd'hui d'un héroïsme douteux. En fait de politique sacrée et de meurtres théocratiques, la conscience moderne est moins large que celle d'autrefois. A l'heure qu'il est, nous ne sommes point éloigné de partager l'avis de ce brave spectateur du dix-septième siècle raillé par Racine, qui, assistant à la tragédie de Boyer,

> Pleurait, hélas ! sur ce pauvre Holopherne
> Si méchamment mis à mort par Judith.

« Mais l'art n'a pas de scrupules : il est indifférent à la moralité des actions humaines ; il ne leur demande que de lui offrir de grandes lignes, de beaux

aspects ou des expressions saisissantes. Aussi Judith a-t-elle été, dans toutes les écoles, un des types de prédilection de la grande peinture. Cette femme en toilette de courtisane, écartant d'une main les draperies d'une tente magnifique, levant de l'autre son glaive sur un géant endormi, ou portant sa tête qu'elle vient de trancher ; ce pavillon entr'ouvert qui laisse voir Holopherne couché sur son divan oriental ; plus loin, dans l'ombre, la vieille servante aux yeux rusés, au sourire féroce, tendant son sac funèbre, comme le filet d'une chasse nocturne, tout cela compose un groupe pittoresque de la plus sinistre beauté. Mais encore faut-il que le pathétique vienne émouvoir ou terrifier cette scène de meurtre, que le style la relève et que l'expression l'ennoblisse. Il ne faut pas jouer, même en art, avec la hache du bourreau.

« C'est pourtant ce qu'a fait M. Regnault dans la grande toile qu'il envoie de Rome. Il s'est amusé du sujet terrible qu'il avait à rendre ; il n'y a vu qu'un prétexte à faire scintiller des bijoux, miroiter des étoffes et contraster des carnations de couleurs diverses. L'idée et le sentiment disparaissent sous ce clinquant de palette. Cela tient à la fois de la *Judith* d'Horace Vernet et des *Femmes d'Alger* d'Eugène Delacroix. De la tente tragique d'Holopherne, l'artiste a fait quelque chose de gai, de bizarre et de bigarré comme l'intérieur d'un harem ou d'un bazar turc. — Sa Judith debout, le cimeterre au poing, dans l'angle du pavillon dont elle écarte les plis, ne s'élève pas au-dessus du type d'une almée de café mauresque. Aucun éclair de haine, aucun rayon d'enthousiasme n'animent son froid visage empreint d'une morgue apa-

thique. Ses cheveux noirs plaqués et compliqués sur son front ont le ragoût presque vicieux d'une coiffure de théâtre.

« On se demande si elle va couper la tête d'Holopherne ou danser devant lui le « pas des poignards. » Les épaules et la poitrine sont d'un ton très-fin, mais mince et transparent à outrance. C'est moins de la chair que de la moire ou de l'albâtre éclairé. Je louerais fort l'étonnant travail de l'écharpe d'or et d'argent qui s'enlace autour de sa taille, si ce rendu excessif ne tirait les yeux jusqu'à les distraire de la figure même. L'étoffe l'emporte sur l'héroïne; elle est éclipsée par un accessoire. — Si Judith manque de style, sa servante manque de caractère. Avec ses dents blanches, reluisantes sur son visage sombre et le mouchoir jaune noué en *marmotte* autour de sa tête, elle a l'air d'une nourrice mulâtre penchée sur le berceau d'un enfant créole. — Mais la plus étrange méprise du tableau est la figure d'Holopherne, dont l'artiste a fait un Kabyle aux jambes grêles, aux bras tatoués, aux tempes rases, laissant flotter sur l'oreiller cette touffe de cheveux par laquelle l'ange Azraël saisit les musulmans qui traversent le pont du Jugement, plus aigu qu'un fil de rasoir. Rien de plus faux, même historiquement, que ce trompe-l'œil de couleur locale. Si M. Regnault avait sérieusement recherché l'exactitude ethnographique, ce n'est pas sous les traits d'un Arabe moderne qu'il aurait dû représenter le général assyrien, mais sous la forme imposante d'un de ces guerriers à barbe tressée qui figurent sur les monuments de Ninive. En lisant plus attentivement le texte biblique, il se serait aussi bien

gardé de lui prêter cette physionomie vulgaire et farouche de Bédouin en état d'ivresse. Le livre de Judith, traité de roman pieux par les juifs qui le rejettent de la Bible, écrit comme ceux de *Tobie* et d'*Esther*, dans le style tempéré qui caractérise la décadence d'Israël, ne fait pas du tout d'Holopherne un affreux barbare. Il y paraît, au contraire, singulièrement raffiné. C'est avec une courtoisie majestueuse qu'il accueille Judith lorsqu'elle se présente à lui comme une suppliante : — « Ayez bon courage et bannissez la crainte de votre cœur, parce que je n'ai jamais fait de mal à quiconque veut servir le roi Nabuchodonosor. » Le texte dit encore que « les sandales de Judith lui plurent : » *Et sandalia ejus placuerunt ei;* ce qui est un trait de sensualité délicate. Ailleurs, ses soldats s'écrient à la vue de Judith : — « Qui mépriserait les Hébreux qui ont des femmes si belles ! Elles méritent bien que, pour les avoir, nous leur fassions la guerre. » Ne dirait-on pas un propos galant d'officiers français assiégeant une ville d'Italie ou d'Espagne ? Plus loin, je lis ce verset qui sent sa *Régence* ninivite ou babylonienne : « Il est honteux chez les assyriens qu'une femme se moque d'un homme, et qu'elle sorte de chez lui comme elle est venue. »

« Ceci dit, il faut reconnaître les brillantes et vives qualités que M. Regnault a gaspillées, en prodigue, dans ce tableau mal venu. Sa brosse est toujours d'une verve, d'une adresse, d'une facilité surprenante; mais la manière le gagne, son dessin se relâche, sa couleur tourne au bariolage. Il serait fâcheux que ce talent si précoce s'épuisât, avant de mûrir, dans les débauches de l'exécution. »

Pour ma part, je ne puis m'empêcher de trouver ce jugement sévère à l'excès. Lorsque le critique, par exemple, écrit : « L'idée et le sentiment disparaissent sous ce clinquant de palette, » il me semble que c'est lui qui accorde à l'exécution du tableau, à la richesse des accessoires une attention exagérée, qu'il oublie d'étudier l'expression de la figure ou qu'il ne la saisit pas ; l'hésitation momentanée de la *Judith*, son apparente impassibilité démentie par son geste, toutes ces émotions intérieures que l'artiste a cherché à exprimer et qu'il nous a dépeintes dans sa lettre, n'ont pu cependant échapper à M. P. de Saint-Victor.

Non, l'étoffe ne l'emporte pas sur l'héroïne qui garde toute sa valeur et n'est éclipsée par aucun accessoire. Elle est vraiment émue et sa pose digne et calme est pleine de noblesse. Les chairs nacrées sont d'une merveilleuse finesse, d'un modelé achevé et charmantes dans leur pâleur. Et quant au reproche fait à l'artiste d'avoir paré sa Judith à l'excès, nous ne pouvons l'accepter. C'est volontairement, c'est pour

rester dans l'exacte vérité de son sujet que Regnault a agi ainsi et nous devons ajouter qu'il l'a fait presque avec sobriété.

Voici ce que disent, en effet, les livres saints à ce sujet :

« Judith se parfuma de myrrhe précieuse, orna sa chevelure et mit sur sa tête une mitre magnifique. Elle se revêtit d'habits de joie, mit des sandales à ses pieds, prit des bracelets, des lys, des pendants d'oreilles, des anneaux et se para de tous ses ornements. Dieu même augmenta sa beauté, parce que toute cette parure n'avait pas pour principe la passion, mais la vertu. »

Il est un point cependant sur lequel on pourrait plus sérieusement attaquer la conception de cette œuvre; la lumière qui l'éclaire est bien évidemment celle du jour, tandis qu'il est constant que Judith était de retour à Béthulie avant le lever du soleil. L'exactitude rigoureuse aurait donc voulu que la scène se passât au milieu de la nuit et que la lueur douteuse d'une torche ou d'un flambeau éclairât seule le drame.

Mais l'artiste — nous en avons la preuve

dans sa lettre — s'est ici trompé de bonne foi, puisqu'il dit : « De la main gauche, elle écarte un peu l'ouverture de la tente pour laisser venir *la lumière du matin* sur le col de sa future victime.

Au commencement d'août, Henri Regnault avait dit adieu à cette Rome qu'il avait tant admirée autrefois et qui, depuis son voyage en Espagne, lui paraissait triste et sombre, à cette Rome qu'il ne devait plus revoir. Il toucha terre à Marseille et dut y passer quelques jours en attendant le départ d'un bateau pour Barcelone. Il arriva sur le sol espagnol le 9 août.

A SON PÈRE.

Alicante, 25 ou 26 août.

Nous ne comptions rester à Alicante qu'un jour, mais le pays est si beau, les environs ont tant de caractère que nous nous y sommes arrêtés et que nous le quitterons bien à regret. Nous travaillons beaucoup, partageant notre temps entre la peinture et la photographie.

Malheureusement nos premiers essais dans ce dernier art ont peu réussi. En vain nos glaces restaient dans le bain 35 ou 40 minutes : aucune trace ne se manifestait sur le collodion et pour-

tant nous suivions de point en point tes instructions. Nous étions décidés à te renvoyer nos notes et à te demander s'il n'y manquait pas quelque mot important, quand un photographe nous a indiqué le motif de nos insuccès.

Nous employions l'eau qu'on nous donne à l'hôtel pour nous laver les mains. Or cette eau est détestable. Le photographe nous a conseillé de prendre de l'eau qu'on boit qui est très-pure, mais qui coûte un certain prix, parce qu'elle vient de loin. Nos épreuves de la journée sont venues magnifiquement !

Nous menons l'existence que j'aime. Le matin à six heures nous nous mettons en route avec un guide et un âne chargé de nos appareils de peinture et de photographie. Nous restons dehors toute la journée, et il fait chaud, je t'en réponds. Le soir, à neuf heures, nous rentrons à Alicante, nous allons nous plonger dans la mer et revenons souper à l'hôtel. Puis, nous montons développer nos épreuves dans notre chambre.

Ce pays est superbe, c'est l'Afrique, l'Égypte. Des terrains arides d'une forme et d'une couleur merveilleuses, une lumière éblouissante, des silhouettes de montagnes d'un style grandiose et sauvage, des palmiers, des nopals, des figuiers !

Il y aurait de quoi travailler pendant dix ans sans s'éloigner de deux lieues autour d'Alicante. Sur ce, je te quitte, car je tombe de fatigue.....

A M. CAZALIS.

D'Elche : 1er septembre 1869.

C'est dans un bois de palmiers que je t'écris. Qu'il y faisait bon cette nuit ! Tous les soirs nous nous baignons en mer sous les blonds regards de Phœbé, quand elle veut bien nous faire l'honneur de paraître. Maintenant plus de lune, mais la mer est phosphorescente, de sorte que chacun de nos mouvements y fait naître des constellations ; il y a des moments où je crois nager en pleine voie lactée. Le beau pays ! C'est l'Afrique déjà. Les nopals nous sont familiers et depuis trois semaines nous nous nourrissons de fruits délicieux qui doivent descendre en droite ligne de ceux de la terre promise.....

A SON PÈRE.

Elche, 1er septembre 1869.

Je reviens de la poste où j'ai été bien étonné de ne pas trouver de lettres. En faisant nos comptes, Clairin a retrouvé une lettre adressée par moi à ma sœur et dans laquelle je te priais de ne m'écrire qu'à Elche. Je regrette bien cet oubli de ma lettre qui a dû vous donner de l'in-

quiétude et qui m'a empêché de trouver ici de vos nouvelles.

Nous sommes restés 11 jours à Alicante et nous aurions bien voulu y rester davantage ; il y avait là des trésors pour nous, et nous y avons fait bon nombre de dessins.

Ce pays-ci (Elche) est original, mais c'est un peu petit; c'est un peu l'Orient d'opéra-comique. Des quantités prodigieuses de palmiers assez grands et assez beaux, mais qui ne semblent pas bien à leur aise. Je ne sais..., il y a dans tout cela quelque chose qui n'a pas l'air bien franc et qui ne m'empoigne pas. Cela nous a fait à tous le même effet. En avant donc, en route pour Grenade!.....

A SON PÈRE.

Murcie, 6 septembre 1869.

Nous venons de passer quatre jours à Murcie. Demain nous repartons en diligence pour Lorca. De là nous gagnerons Grenade... je ne sais comment, car il n'y a pas de route praticable, ni aucun service de voiture.

Nous nous sommes débarrassés de tout bagage gênant, ne gardant avec nous que deux sacs et nos cartons à dessins. Nous traverserons ainsi, tantôt à pied, tantôt à mule, sans le sou, un pays superbe, sauvage et peu habité.

Nous aurions pu prendre un chemin plus expéditif et nous embarquer à Carthagène pour Malaga et de là aller à Grenade ; mais nous aurions laissé de côté la plus belle partie de l'Andalousie, sans y jeter un coup d'œil, et cela nous aurait coûté trop cher.

Or nous avons 300 réaux, c'est-à-dire à peine 70 francs, pour faire 260 kilomètres en six jours, et à quatre ! Tu vois que nous mangeons plus souvent du pain sec et des figues qu'autre chose. Mais nous trouverons de l'argent à Grenade... »

A SON PÈRE.

Grenade, 12 septembre 1869.

Notre voyage à travers les montagnes s'est bien passé. Grâce à une carriole qui ne nous coûtait pas trop cher, nous avons pu faire en quatre jours et demi la tournée. Nous avons vu des choses merveilleuses, d'une grandeur, d'une nouveauté incroyables. Il y a à revenir par là ! Cullar de Baya et Guadix !!!. C'est inscrit dans ma tête. Je ne trouverai jamais, j'en suis sûr, dans aucun pays, pas même en Afrique et en Syrie, quelque chose de plus imposant, de plus beau à tous points de vue. Quel pays, grand Dieu ! Les habitants ne sont pas remarquables, mais le pays, le pays !!!

A force de privations, ne couchant que par

terre et enveloppés dans nos manteaux, nous sommes arrivés à Grenade avec 18 francs de reste. Combien de fois j'ai maudit le voyage à Mayorque qui nous a coûté tant d'argent, tant de temps et cela pour rien. Si nous avions pu disposer de ce temps-là et l'employer à Guadix, à Cular de Baya ou à Alicante! Mais non, il nous fallait passer devant tout cela en nous contentant de points d'exclamations!.....

Tout ce voyage avait profondément impressionné Regnault, comme nous le prouvent ses lettres, mais rien n'égale l'enthousiasme où le jette l'ancienne capitale des rois maures. Tout ce qu'il a vu jusque-là semble s'effacer de sa mémoire; il ne peut plus s'arracher à l'Alhambra qui le captive, il y passe les journées à travailler dans un inexprimable et incessant ravissement.

A SON PÈRE.

Je ne puis répondre à ta bonne lettre aussi longuement que je le souhaiterais. Je repars pour l'Alhambra où nous avons commencé des études qui nous retiendront ici quelque temps encore.

Quelle féerie! quelle merveille! Nous aurons

bien de la peine à rendre cette lumière rosée qui remplit ce palais enchanté et les reflets dorés dans les ombres! C'est passionnant. Rien de plus étrange, de plus exquis ! Nous ne quittons pas l'Alhambra...

A M. BUTIN.

..... Je suis abandonné de la nature entière. Depuis que je suis en Espagne, je n'ai pas reçu une lettre d'ami, rien. Une seule de mon père. Et j'ai écrit partout où j'ai passé : ce matin encore, six lettres, ce soir, quatre. Je ne puis pourtant faire mieux! Je suis furieux contre le ciel, contre les hommes; ne fais pas comme ces gredins-là, mon ami; ne suis pas leur mauvais exemple. Console-moi!

Ah! mon ami, si tu avais vu l'Alhambra! Depuis que je l'ai vue, cette féerie, ce rêve, ce..., je ne peux plus que soupirer. Rien n'est beau, rien n'est délirant, rien n'est enivrant comme cela. Nous avions traversé de bien beaux pays pour venir ici. Mais toutes nos émotions précédentes, tous nos anciens enthousiasmes, tout a été effacé par cette Alhambra! Au nom du Père, du Fils du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Ah! Mahomet, toi seul es grand, toi seul es Dieu, qui as inspiré une œuvre comme celle-là. Nous sommes, à côté

des artistes qui ont fait cela, des barbares, des sauvages, des monstres. Si tu voyais le palais que Charles-Quint a osé faire construire sur l'emplacement d'une partie du palais arabe! Tu hausserais les épaules, tu voudrais ressusciter Charles-Quint, lui cracher à la figure. Il a démoli la moitié de l'Alhambra pour y placer, quoi? Son ordure, son immondice! Ah! Mahomet, mon Dieu, mon prophète, ne lui pardonne pas! Et fais sur sa sale âme damnée, autant de dessins, de zigzags, d'ornements compliqués que tu en as entassé sur cette merveille, que tu as eu la bonté de nous laisser voir ce matin.....

Et pensant à toi et aux amis, nous nous sommes regardés, Clairin et moi, en disant :

« Que la terre ne tourne plus, que les étoiles tombent, que les villes s'écroulent, que les montagnes deviennent vallées, que nous importe, pourvu que l'Alhambra soit épargnée, et que nos amis puissent la voir.... »

Je m'enfonce, pour le moment, dans des aquarelles fantastiques de difficulté. Tu dois savoir ce que je pense de Grenade, la plus belle des belles, la Grenade au ciel de lapis, aux tours et forteresses rosées, à l'Alhambra en or, argent, diamant, enfin, en tout ce qu'il y a de plus riche au monde. Je fus, pendant plusieurs jours, sans

pouvoir travailler : je n'y voyais que du feu. Cette lumière étourdissante, cet art mauresque m'étaient complétement inconnus, et me paralysaient la tête et la main gauche ! Ah! mon cher ami, il y a eu bien du démontage ! Maintenant, me voilà remis un peu sur ma bête, et je commence à me débrouiller.

Je ne vais pas te faire une description de l'Alhambra : bon pour la famille. Entre nous c'est ridicule; tu sais combien ma description serait loin de ce que j'ai ressenti devant ce palais enchanteur. J'ai acheté beaucoup de photographies et je fais quelques aquarelles. Plus tard, au coin d'un bon feu, pendant que ta fillette nous servira le café, nous causerons de tout cela.

Nous sommes installés tout à côté de l'Alhambra : une belle allée d'arbres nous en montre le chemin — feuillages, verdure de toute espèce, douce chaleur, soleil ardent et ciel bleu. Enfin, le rêve du bonheur, un conte des mille et une nuits!

Je tâche d'initier le papier torchon aux mystères de la couleur de l'Alhambra, car je suis privé de mes boîtes et de mes toiles. C'est bien difficile; j'ai pourtant fait, je crois, quelques bonnes aquarelles.

Quel ennui, pour nous, de ne pouvoir être là

au baptême de ta fillette! Mais nous n'avons pas besoin de la voir pour l'aimer; déjà nous l'aimions avant sa naissance, et elle n'y perdra rien. Il n'y a pas de retard dans nos cœurs; notre affection ne manque jamais le train. Quand nous reviendrons à Paris, Georgette-Henriette aura déjà de petits mouvements de femme, et en nous voyant pour la première fois elle se jettera au cou de ses parrains, qu'elle connaîtra déjà en photographie.

Puisque nous sommes deux parrains, Clairin et moi, je propose qu'on lui donne le diminutif *Ette*, qui ne rendra jaloux ni lui, ni moi, puisque ce sera la terminaison des deux noms que nous lui donnerons.

Et puis, Clairin et moi, nous sommes destinés à avoir la vie courte. Nous menons une existence trop vagabonde, nous nous donnons trop de mal, nous avons trop d'ambition, trop de désirs pour vivre vieux. Nous ne mourrons pas probablement tous deux ensemble. Or le jour où l'un de nous deux mourra, la petite Georgette-Henriette ne perdra que la moitié de son parrain. Eh bien, vois-tu, mon ami, j'aime mieux cela que d'être père. Nous aurons une fille que nous aimerons bien, et un papa et une maman de plus à aimer. Tout est donc pour le mieux.....

A MAD. LA DUCHESSE COLONNA.

22 octobre 1869.

Si vous saviez les merveilles dont nous jouissons ici, éloignés du monde, du tapage des villes, des distractions de toute sorte, même des courses de taureaux, que nous ne regrettons pas au milieu du rêve enchanté qui nous berce dans l'Alhambra !

Nous habitons dans un bon hôtel (dont la patronne est fort belle, ce qui ne gâte rien), bâti sur le territoire même de l'Alhambra et adossé à une des murailles du château arabe. Il se trouve à 3 ou 400 mètres au-dessus de la ville, isolé au milieu d'une oasis de peupliers et d'ormes gigantesques, toujours verts comme au printemps, à cause des courants d'eau claire qui tombent en cascades de tous côtés et répandent une fraîcheur délicieuse sous ces quinconces.

Tous les matins nous allons à quelques pas de chez nous dans l'Alcazar, dans la divine Alhambra où les murs sont des dentelles d'améthystes et de roses le matin, de diamant à midi et d'or vert et de cuivre rouge au coucher du soleil. Nous restons là jusqu'à ce que la lune vienne nous voir, et quand elle nous a envoyé quelques baisers et qu'elle a endormi les ombres des fées et des génies qui ont ciselé ce palais merveilleux,

nous nous en allons à regret, nous retournant à chaque pas sans pouvoir arracher nos yeux de ces colonnes de marbre rosé, qui prennent, par moment, les couleurs nacrées du corps satiné d'une déesse, et sont notre désespoir et notre bonheur tout à la fois.

Comment partir d'ici? Il y a dans les salles, des plafonds formés de stalactites qui, réunies et superposées, s'élèvent en forme de coupole et dessinent des étoiles, des figures géométriques qui s'entre-croisent, et dont l'effet moral ou physique est une sorte de vertige en hauteur, qui vous aspire et qui vous pompe et peu s'en faut qu'on ne se sente enlever de terre.

Comment voulez-vous qu'on se condamne à briser le charme et qu'on puisse se contenter, plus tard, de plafonds blancs avec des amours peints en rose et des colombes qui se becquètent?

Ma divine maîtresse l'Alhambra m'appelle; elle m'a envoyé un de ses amants, le soleil, pour me prévenir qu'elle a fait sa toilette, et que déjà elle est belle et prête à me recevoir. Je ne peux faire autrement que de vous quitter.

Allah! tu es mon Dieu! et toi, Mahomet, sois béni, qui as inspiré de si incomparables merveilles. Je t'aime, parce que tu es le père de ma chère et adorée Alhambra.....!

A SON PÈRE.

28 septembre 1869.

Depuis dix-sept jours que nous sommes installés ici, nous attendons encore nos bagages. Dans la crainte de ne pas trouver, parfois, d'autres moyens que nos jambes, nous les avions abandonnés, n'emportant avec nous que de petits cartons et nos boîtes d'aquarelle, et pas un vêtement de rechange. C'est là-dessus que nous vivons ici, attendant de jour en jour la galère qui doit nous apporter enfin, de quoi nous livrer à la peinture à l'huile et à la photographie.

Malgré cela, nous n'avons pas perdu notre temps. J'ai fait quelques études à l'aquarelle et pris bon nombre de notes et renseignements. J'ai décalqué en outre, en cachette, la plupart des ornements et motifs d'inscriptions des salles de l'Alhambra et des azulejos les plus intéressants. Les azulejos sont les faïences qui couvrent le bas des murs jusqu'à une hauteur d'environ 4 ou 5 pieds.

J'ai parcouru l'ancienne ville arabe, l'Albaycin, et j'y ai trouvé des motifs charmants dans des maisons mauresques plus ou moins bien conservées et, surtout, plus ou moins bien respectées, car on a démoli et on démolit tous les jours des trésors. On recouvre indéfiniment de couches

de blanc de chaux, des murs chargés d'inscriptions et d'ornements, de sorte que, peu à peu, les trous se bouchent et les dessins se perdent. Puis, quelques amateurs d'antiquités arabes ont saisi le bon moment et ont acheté, pour peu de chose, ou enlevé de l'Albaycin, les choses qui pouvaient s'emporter et être facilement enlevées des murs, telles que azulejos, portes, fermetures des fenêtres, babuchiros et même poutres sculptées et arcs de portes.

A l'Alhambra il y avait, il y a quelques années, un portier qui, pour de l'argent, a nettoyé tous les greniers et débarras de l'Alhambra en vendant aux visiteurs, anglais ou autres, des morceaux qui pouvaient un jour retrouver leur place dans le palais, ou au moins servir de renseignements aux restaurateurs... On ne trouve plus de faïences ou débris de faïences; tout a été vendu avant l'arrivée de M. Contreras, le restaurateur de l'Alhambra. Il ne reste plus que le grand vase de l'Alhambra, auquel il manque une anse, cassée et emportée, dit-on, par un visiteur. J'en ferai une étude que je t'enverrai, ainsi que les décalques.

Tu tâcheras d'en faire quelques épreuves photographiques, mais je crains que cela ne vienne très-mal. Beaucoup d'entre eux sont peu marqués et demanderaient un travail de révision pour re-

mettre un peu de fermeté par endroit et expliquer ailleurs des détails confus et même pas venus du tout. Je n'aurai probablement pas le temps de faire ce travail.

Du reste, je commence à avoir la clef de cette ornementation, et telles qu'elles sont, mes notes me suffisent à peu près.

J'aurai aussi quelques renseignements à te donner sur les azulejos.

Les plus anciens sont composés de petits morceaux, chacun d'une seule couleur ; les couleurs noires, jaunes, vertes, bleues, blanches, verdâtres et laiteuses sont à peu près les seules employées. Il y a bien aussi un violet et deux nuances de bleu : bleu turquoise verdacé et bleu plus foncé et plus froid.

Les noirs et les verts sont admirables d'éclat et de puissance ; ils sont d'une vigueur dont on ne peut se faire une idée, et les blancs ont des tendresses de demi-tons qui sont adorables. Les azulejos anciens ne sont donc, à vrai dire, que des mosaïques de faïence. Tous les morceaux sont réunis entre eux par un peu de ciment ou de terre pas cuite, se durcissant après avoir été mis. Ces morceaux sont souvent très-petits, très-minces et affectant des formes contournées et compliquées ; notamment dans certaines inscriptions de

faïences où les lettres noires et les points et accents sont des morceaux séparés, s'ajustant à merveille avec les petits morceaux blancs qui forment le fond.

Plus tard, on fit des carreaux sur lesquels se trouvaient des parties de dessin qui se complétaient par le voisinage des autres carreaux ; mais ceux-là sont moins brillants de couleur et moins puissants.

Plus tard encore on imita, en peinture, sur la faïence, le système de mosaïque employé dans les premiers temps. Mais les premières restent toujours les plus belles. Je t'en reparlerai une autre fois ; je vais tâcher de réunir quelques documents.

Depuis que nous sommes ici, nous n'avons pas vu un vapeur à l'horizon, rien qui ternisse le beau bleu intense du ciel. La lumière a un éclat ici, tout autre qu'en Italie, et il paraît qu'elle est plus belle qu'en Afrique et en Syrie à cause de la pureté extrême de l'air et de l'élévation de Grenade, qui est située à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'Alhambra est toujours aussi splendide, aussi resplendissante. Le soir, je déchiffre les traductions des poëmes et versets du Coran écrits en tous sens sur ses murs.

Nous n'avons pas encore nos bagages, et quand nous les aurons nous ne pourrons partir d'ici sans profiter un peu de nos couleurs à l'huile pour faire quelques études que nous nous sommes réservées. Notre départ est donc retardé.....

A SON PÈRE.

Octobre 1869.

Nous sommes toujours ici, de plus en plus heureux, car tous les jours l'Alhambra nous offre de nouvelles beautés avec lesquelles nous nous familiarisons peu à peu, et que nous parvenons à mieux rendre, quoique ce soit toujours bien difficile. Ce séjour-là nous aura été très-utile par les études que nous y aurons faites.

Nous sommes, du reste, dans les meilleures conditions possibles. Dans un hôtel situé à deux pas de la porte de l'Alhambra, ce qui nous évite de perdre du temps en trajets. Nous ne descendons jamais dans la ville, et aucune distraction ne vient nous déranger de notre travail et nous fatiguer.

Comme, d'autre part, le pays est en révolution, le gouvernement ne s'occupe pas de l'Alhambra ; il n'y a plus de gouvernement en ce moment, et on ne pense guère à en nommer un autre. Grâce à cette vacance, nous sommes les maîtres de l'Alhambra depuis le matin jusqu'au soir. Nous n'en sor-

tons que quand la nuit est complétement tombée, et alors nous en longeons le mur, dans une belle allée d'arbres magnifiques, pour rentrer dans notre hôtel où nous sommes très-bien, chez des gens charmants et complétement seuls, car il n'y a pas de voyageurs par ces temps de troubles politiques.

Nous sommes décidés à rester quelque temps encore ; nos bagages arrivent demain. Nous allons donc enfin ouvrir la boîte à l'huile et joindre à nos dessins, gouaches et aquarelles, quelques études plus importantes.

.....Depuis que nous sommes en Espagne, il fait un temps à faire crever d'envie tous les saints du paradis. Pas un nuage, mais une lumière éblouissante qui nous donne du fil à retordre. Les arbres sont verts dans toute la ville et les environs comme au printemps. Il fait chaud, mais une chaleur douce et agréable. Bref, il n'y a pas de pays comme Grenade, ou plutôt comme l'Alhambra, car, pour nous, c'est tout. Une bonne fée a créé pour nous ce palais enchanté et, si je ne faisais pas de peinture, je me croirais Abu-Abdil-lah, roi maure de Grenade.....

A SON PÈRE.

Octobre 1869.

J'ai reçu hier la lettre et les articles de journaux que tu m'as adressés. Ah çà ! mais je n'en reviens pas ! Ils sont fous ces Parisiens de s'occuper ainsi de moi, il faut qu'ils aient bien peu de chose à faire. Je ne leur en suis pas moins reconnaissant ; mais vrai, je trouve qu'ils vont un peu trop loin dans leurs éloges.

Je vais m'occuper pour toi des questions sur le vase de l'Alhambra. J'en ferai une photographie, mais ne la colorierai pas, ce serait trop petit. Je diviserai le vase en un certain nombre de fractions, et, après avoir calqué tous les ornements, je les rejoindrai et vous verrez ce que c'est. Vous ne devez pas vous en douter. J'imiterai jusqu'aux bavures de l'émail (ce que vous mépriserez peut-être souverainement au point de vue de la fabrication), mais ce qui fait joliment bien comme couleur.

Je vous ai déjà dit qu'aucun détail ne se répète d'une face à l'autre ; tout est varié et on voit que c'est enlevé lestement au bout du pinceau avec une adresse qui devrait faire pâmer d'envie tous les céramistes d'aujourd'hui. J'ai regardé avec beaucoup de soin les bords jaunes dont parlait M. Riocreux dans sa lettre. Ils ne sont pas en or et

n'ont pas de reflets métalliques : je les imiterai de mon mieux.

Dans les azulejos des plinthes, dans les salles et les galeries, il y a beaucoup de couleurs qui sont irisées, notamment les noirs que je soupçonne fort de n'être que des bleus de Prusse poussés à leur dernière puissance. Ils ont une profondeur incroyable et, au jour frisant, offrent les mêmes irisations violettes laqueuses qu'on remarque sur un morceau de bleu de Prusse avant qu'il n'ait été broyé.

Je demanderai où peuvent exister les fragments d'un autre vase de l'Alhambra. Le col se trouve je crois, chez M. Contreras. Malheureusement on ne peut guère se fier à la science des Espagnols modernes, qui sont si ignorants des choses de leur pays.

Ainsi, j'étudie le soir les inscriptions de l'Alhambra dans l'ouvrage de Emilio Lafuente Alçatara..... Je ne sais pourquoi je me méfie. Je n'ai pas confiance dans ses traductions. Non pas qu'elles ne soient parfaitement en rapport avec les idées et le style des Orientaux, mais j'ai confronté les vers en caractères africains tels qu'ils sont sculptés sur les murs, avec les mêmes vers transcrits par Lafuente Alçatara, et il y a des erreurs; beaucoup de points et d'accents

omis ; des lettres même manquent, d'autres sont déformées. Un jour de pluie (s'il en vient... Dieu nous en préserve !) je me payerai la fantaisie de copier exactement une inscription de l'Alhambra et en regard je mettrai le texte donné par Lafuente, et je te prierai de me la faire traduire par le meilleur arabisant de l'Institut. Je serais curieux de savoir si Lafuente a raison, ou si mes préventions et doutes sont justifiés.

J'ai malheureusement tant à faire comme peintre à l'Alhambra, que je ne pourrai pas trouver des loisirs pour étudier l'arabe, d'autant plus que le travail que je vais faire sur le vase sera long ; mais il sera complet, exact et, je pense, offrira un grand intérêt.

Notre bagage joue de malheur. Les communications sont coupées en ce moment entre Cadix et Grenade, à cause des *partidas* et de la chasse que l'on fait à la troupe.

Dans notre beau palais de l'Alhambra, où nous vivons si heureux et tranquilles, nous ne sommes même pas troublés par le bruit des révolutions. Nous laissons les hommes discuter les gouvernements, lutter les uns contre les autres ; nous nous agenouillons devant le génie des Maures, nous découvrons tous les jours de nouvelles splendeurs, des combinaisons plus incroyables,

plus insondables dans le dessin des portes et des plafonds. Quelle imagination dans ces ornements dont je croyais avoir calqué un grand nombre. Je n'en ai pas le cinquantième, pas le centième! C'est un labyrinthe où l'on se perd.

Et pourtant eux s'y retrouvaient ! Et ces aperçus par chaque porte, par chaque fenêtre ; et ces montagnes splendides en panorama tout autour. Et cette immense plaine de la Vega qui s'étend à l'infini! et ces arbres verts comme au printemps! et de l'eau partout, partout des sources. A gauche, au-dessous des murs de l'Alhambra, le Darro, qui roule de l'or dans ses eaux; à droite, le Genil, qui roule de l'argent! Quel pays!

Et ces abrutis d'Espagnols ne se doutent pas de ce que les Maures avaient si bien apprécié, en choisissant Grenade pour siége de leur royaume d'Espagne. Je comprends qu'Abu-Abdil-lah ait pleuré toutes ses larmes en quittant sa chère Alhambra pour fuir devant les armées des rois catholiques.

Quand je pense que Charles-Quint a fait démolir une partie de l'Alhambra, tout le palais d'hiver, pour construire à la place une affreuse grande caserne, lourde, de mauvais goût! O le sauvage!

Et les Espagnols s'imaginent qu'ils sont plus

civilisés aujourd'hui ! Ils sont pourtant bien heureux de se servir du système d'irrigation laissé par les Maures et qui est resté tel qu'ils l'avaient établi dans les provinces de Murcie, d'Alicante, de Grenade, de Valence et dans toutes les parties du midi de l'Espagne qui produisent quelque chose. Si tu ne le connais pas, je t'en parlerai dans ma prochaine lettre; c'est merveilleux de simplicité, et je ne comprends pas comment il n'est pas établi partout.

Eh bien ! c'est au huitième ou neuvième siècle, peut-être plus tôt, que les Maures ont installé cela en Espagne; voilà des gens civilisés et travailleurs ! Il est vrai que depuis ils ont baissé.....

A SON PÈRE.

Grenade, octobre 1869.

Je ne réponds pas encore à tes questions sur les azulejos : je veux auparavant réunir des informations certaines et des documents sûrs. Ce que je puis te dire à ce sujet, c'est que je me rappelle très-bien les azulejos de Tolède dont tu me parles; je les ai vus l'an dernier, et ils n'ont aucun rapport avec ceux de la belle époque arabe qu'on retrouve dans la plus grande partie de l'Alhambra, dans la torre de la Cautiva qui n'a subi aucune restauration et où l'on découvre jus-

qu'aux colorations primitives d'or et de noir et quelques filets rouges (ce sont les couleurs principales ; le bleu n'y arrive que comme accident).

Je te copierai exactement un coin d'une frise de faïence qui est d'un ton superbe. Elle est faite en mosaïque comme les belles faïences arabes ; certains morceaux, d'un bleu verdâtre vraiment prodigieux, qui rappelle celui que vous obtenez à Sèvres, en imitant le bleu ancien de vos porcelaines tendres : il est encore plus joli, je crois. C'est absolument comme des turquoises un peu verdies, mais d'un éclat et d'une harmonie délicieux, avec des bleus plus violacés, des noirs puissants et des verts très-profonds et riches. Le tout placé sur un fond blanc laiteux, un peu verdâtre, qui donne infiniment d'éclat à toutes les autres couleurs. Les faïences de ce dessin et de cette couleur n'existent que là dans la torre de la Cautina.

Dans les autres parties de l'Alhambra elles ont une harmonie plus foncée et moins distinguée. Je tâcherai d'avoir un échantillon de ce bleu, de ce vert et du noir, et je te les enverrai. Les jaunes sont beaux, mais plus faciles je crois à obtenir.

Il y aurait un véritable intérêt à chercher cela à Sèvres, soit en l'appliquant à des productions

d'un autre caractère, soit en faisant (ce que je croirais intéressant quand ce ne serait que pour un musée et comme tour de force), en faisant, dis-je, une imitation de quelques azulejos et surtout du vase de l'Alhambra, sur lequel je vous enverrai renseignements et imitations aussi justes que cela me sera possible. Mais ne manquez pas d'être fidèles copistes, et ne cherchez pas trop à corriger certains accidents et certaines imperfections qui, à mon sens, ajoutent au charme du vase. Il en est de cela comme d'une femme qui louche un peu, ou qui a la bouche un peu de travers, et qui pourtant serait moins jolie si on lui retirait ses défauts, lui affinant le nez, lui redressant les yeux et la bouche, lui raccourcissant le menton, etc... On sent que le vase de l'Alhambra est fait par un ou plusieurs *artistes* et non régulièrement et bêtement copié par des manœuvres qui chercheraient froidement la symétrie et la pureté parfaites.

Il faudra charger de cet ouvrage, si vous le tentez, un garçon artiste et hardi qui, après s'être essayé et s'être fait la main sur quelques tessons, enlèvera ensuite la chose avec liberté, quand même cela ne devrait pas être parfaitement régulier et correct. Ceci dit, passons à un autre sujet.

Tu me demandes si je renonce à envoyer ma Judith au Salon prochain. Oui. Je suis absolument décidé à ne pas l'exposer. Et cela pour plusieurs raisons : 1° Elle serait vue dans de moins bonnes conditions d'éclairage et, surtout, l'œil serait distrait par les tableaux voisins, de genres trop différents ; 2° le premier étonnement étant passé, l'effet serait moindre ; 3° on en a fait un éloge si insensé, que je descendrais certainement de mon piédestal. Si l'on pouvait regarder mon tableau pendant six semaines de suite, au lieu de huit jours, on aurait le temps d'y découvrir bien des défauts et de se blaser sur certaines qualités ; 4° je n'aurais pas le temps d'y retoucher, car je tiens, en rentrant à Rome, à terminer immédiatement ma petite femme au fond jaune (Hérodiade, l'esclave favorite, la poetassa de Cordoba) le nom ne fait rien à l'affaire. C'est sur cette toile que je fonde mes espérances et je crois qu'elle sera bien supérieure à la Judith.

J'aime mieux vendre ma Judith à la bonne ville de Marseille qui m'a donné quelques espérances à ce sujet. Avant tout, je veux éviter de lasser les gens avec mon tableau : en somme, le public qui s'occupe un peu des choses de l'art, amateurs, artistes, critiques, tous l'ont vu et jugé avec plus ou moins de bienveillance. Si je

le réexpose, il y a quelques bons bourgeois de Quimper et de Montélimar qui le verront pour la première fois. Mais que m'importe ! Le principal est de ne pas détruire l'effet produit. Attends ma petite toile caressée et chérie, et tu verras que j'ai raison de l'envoyer seule au Salon, ou de ne lui donner pour compagnes, si l'occasion s'en présente, que quelques aquarelles ou un dessin.

Envoie donc à Marseille mes deux toiles, Judith et Prim, et espérons que Prim reviendra seul. Je serai en bonne compagnie dans le musée de Marseille, où il y a quelques bonnes toiles : le monument en tout cas est superbe.

Notre bagage n'est pas arrivé. Il se trouvait à Guadix quand les événements politiques sont survenus et ont jeté le trouble dans la province. Les *partidas* se sont répandus dans la campagne ; les soldats leur donnent la chasse. L'endroit le plus en feu est justement du côté de Guadix et il est probable que l'administration aura trouvé prudent de ne pas mettre en route les voitures, avant que les environs ne soient plus sûrs. Nous attendrons donc encore avec une seule chemise de flanelle, un seul pantalon, une seule paire d'espadrilles, quatre mouchoirs et deux paires de chaussettes. Pendant ce temps-là, nous abattons de la besogne et achevons des études que nous

ne pourrions faire ailleurs, ni dans de meilleures conditions. Notre voyage au Maroc se trouvera seulement un peu retardé.....

A SON PÈRE.

Grenade, 17 octobre 1869.

Nous nageons en pleine peinture à l'huile. En avant les grandes études ! J'attends un jour de moins beau temps pour m'occuper du grand vase de l'Alhambra. C'est de la terre rougeâtre avec émail, comme tu le crois. J'ai chippé quelques petits échantillons d'azulejos, pas très-beaux malheureusement. On fait ce qu'on peut : je te les enverrai prochainement...

Je rêve un voyage au Maroc. Il est de toute nécessité que j'y aille. Voici en abrégé les raisons qui m'y poussent.

1° Je veux étudier les types qui se sont assez bien conservés, vu qu'après la conquête de Grenade, les Maures s'y sont en grande partie réfugiés.

2° Voir le palais de Fez, palais d'hiver et d'été, construit à peu près dans le même style et le même plan que l'Alhambra, puisqu'il a été bâti, dit-on, par Abu-Abdil-lah (je ne sais quel numéro), dernier roi maure de Grenade.

3° Voir les armes, chevaux, étoffes, tapis, chiens, etc., etc., usages, etc... etc.

Sans cela tout ce que j'ai fait à l'Alhambra ne me servirait de rien et je ne pourrais pas l'appliquer.

Il me faut une recommandation plus puissante que celle que j'ai pour les ambassades du Maroc. Il me faut une mission auprès de l'Empereur du Maroc, quand même ce serait pour affaire de femme. Je suis homme de confiance et ne reculerai devant rien pour obtenir la faculté de travailler dans le palais de l'empereur du Maroc, dans ses écuries, dans son harem au besoin.

Il est de toute utilité que je voie les choses de près, surtout dans la haute classe marocaine, là où il peut y avoir quelques souvenirs des anciens, comme dans les trésors, galeries de palais, armes, etc.

Je ne demande pas d'argent, mais soit une mission, soit une recommandation puissante, qui me permette d'obtenir une escorte et le droit de travailler où je voudrai. Nous ne sommes intrigants ni l'un ni l'autre : mais dans le cas présent, je te prie de l'être un peu.

X..., ou tel autre artiste à la mode, te diront peut-être, que le Maroc n'est pas intéressant : j'ai la certitude du contraire. Fortuny y a passé deux mois, lors de l'expédition du Maroc par Prim et O'Donnell et il a rapporté des études ex-

cessivement intéressantes. Il y a certains coins de l'Espagne que je tiens à garder pour moi. Pour ceux-là, je dirais volontiers à tout le monde qu'ils sont laids, très-dangereux à habiter, et qu'on n'y peut travailler, etc.....

Le 31 octobre Regnault part pour Madrid. Il voulait terminer sa copie et prendre à l'Armeria quelques notes qui devaient lui servir plus tard. Mais, cette fois, il laisse de côté la politique.

« La vie étant courte, il faut peindre tant qu'on a des yeux. Donc on ne doit pas les fatiguer à lire de stupides journaux. »

Il trouva sa copie noircie, couverte de poussière, et il se sentit découragé. Après quelques jours de travail, le 18 novembre, il reprit le chemin de Grenade, laissant à un peintre de sa connaissance le soin de terminer quelques parties inachevées de son tableau : les bottes et le cheval.

Je suis trop dégoûté pour me remettre à l'œuvre. Ce n'est pas du reste une copie qui fait

la réputation d'un homme ; je joindrai à cet envoi bien faible, quelque chose de mon cru pour faire voir au public que je ne suis pas tout à fait ramolli. Je dois t'annoncer aussi que le ministère espagnol m'a nommé commendador de la distinguidad orden de Carlos tercero.....

C'est pendant ce séjour à Madrid qu'il vendit la Salomé quatorze mille francs à un marchand qui ne l'avait pas vue.

Après une courte visite à Cordoue, à Séville et à Guadix, Regnault se rendit à Gibraltar. Là devait le rejoindre son fidèle serviteur Lagraine, qui lui apportait de Rome son Hérodiade presque achevée et tout ce qui pouvait être utile à ses projets.

Arrivé à Gibraltar le 22 novembre, Regnault parcourt le pays en suivant les chasses des officiers anglais qui le reçoivent à bras ouverts.

A SON PÈRE.

Gibraltar, 8 décembre 1869.

Je suis allé passer quelques jours à Madrid, et j'ai trouvé les hommes et les choses bien changés. Puis j'ai fait une tournée rapide par Cordoue, Séville, Guadix. Je suis à Gibraltar depuis

dix ou douze jours, jouissant de l'hospitalité anglaise ; elle est charmante, mais trop nourrissante ; il faut toujours manger et toujours boire.

Je connais plusieurs officiers, surtout des Écossais, charmants jeunes gens de très-bonne famille. Je passe le temps assez gaiement avec eux en attendant que mon domestique Lagraine arrive et m'apporte ce dont j'ai besoin. Il ne doit pas tarder, et je serai bien aise de retourner à Grenade et de me remettre au travail, car je flâne ici, toujours à cheval et en chasse.

Mon installation à Grenade me plaît. J'y ai établi mon quartier général pour cet hiver, et quand le printemps se fera pressentir je me remettrai en campagne. Ne crois pas cependant que l'hiver dans ces parages ressemble à celui de ton Allemagne. Grenade est très-élevée dans la Sierra Nevada et assez près des neiges ; aussi les matinées et les nuits sont-elles froides : mais dès que le soleil s'est montré il fait une température de printemps. A Gibraltar, bien qu'au mois de décembre, j'ai trop chaud au soleil et je me baigne tous les jours dans la mer. Je plains bien les habitants du Nord. Comment passerai-je un hiver à Paris ? Je ne pourrai plus m'habituer à cet horrible climat.

Ce qui me fait choisir Grenade plutôt que

Séville pour quartier d'hiver, c'est d'abord l'Alhambra qui est une mine inépuisable de trésors pour nous; c'est ensuite la solitude dans laquelle nous y vivons, Clairin et moi, dans un excellent hôtel où nous ne verrons personne de l'hiver et où nous sommes séparés de la ville par de magnifiques quinconces de grands arbres qui revêtent la colline sur laquelle est bâtie l'Alhambra et la citadelle. On se sent loin des hommes, car on a peu d'occasions d'en voir là-haut, loin du bruit des rues, et on est sûr d'y jouir de la paix nécessaire à un travail suivi.

Séville, au contraire, est une ville de plaisir, gaie, réjouie, bruyante, et, comme architecture, l'Alcazar de Séville est d'un style moins pur que l'Alhambra, et trop restauré. La cathédrale, d'un beau gothique, est d'un effet grandiose, mais je la trouve moins extraordinaire que celle de Cordoue qui n'est autre chose que la mosquée des Maures d'Espagne, dans laquelle on a placé une capilla mayor et un coro qui se perdent complétement dans cette forêt de colonnes de marbre et d'arcs mauresques entrelacés et enchevêtrés. C'est d'un effet magique ; rien ne m'a fait autant d'impression que cela.

Je compte passer trois ou quatre jours à Tanger avant de retourner à Grenade. Je partirai

d'Espagne au printemps, rempli d'admiration pour ce que les Maures y ont laissé... C'était une grande civilisation. Il faut parcourir les provinces de Valence, Alicante, Murcie, Grenade, Séville, Cordoue, pour apprécier les immenses services qu'elle a rendus à la terre d'Espagne. Tout ce qu'il y a de bien en Espagne date de cette époque-là, comme système de culture, comme industrie, comme administration. Et que de souvenirs précieux on a dû détruire dans les siècles de fanatisme religieux qui ont suivi l'expulsion des Maures !

C'est depuis lors que l'Espagne a été à reculons pour arriver à l'état piteux où elle est maintenant, et d'où je ne vois pas pour elle le moyen de se relever, à moins qu'elle ne soit conquise, pour ainsi dire, une autre fois par un souverain étranger, Anglais par exemple ; par un homme aussi ambitieux que Charles-Quint, qui force le pays à accepter les progrès faits ailleurs, qui traite l'Espagne comme sa chose, sans la ruiner, et qui ait intérêt à la faire valoir et à la faire produire.

Elle n'est pas digne encore du gouvernement constitutionnel ; il faut une main de fer qui fasse son éducation avant qu'elle puisse comprendre le mot de liberté. Il n'y a pas au monde un plus beau

pays, un plus beau climat, un plus beau peuple, et pourtant l'Espagne est aujourd'hui la dernière des nations, au-dessous même de l'Italie.....

C'est alors qu'une circonstance fortuite vint changer les projets d'Henri Regnault. Lagraine, son domestique, qui devait arriver à Gibraltar vers les premiers jours de décembre ne donnait pas signe de vie. Ce silence était pour Regnault le sujet d'une vive inquiétude. Il faisait en vain jouer le télégraphe : aucune réponse certaine n'arrivait. Écoutons-le raconter lui-même ses perplexités.

A SON PÈRE.

Tanger, 21 décembre 1869.

.....J'ai été si occupé, j'ai passé par de si violentes émotions que les jours se sont succédé sans que je m'en doutasse...

D'après un télégramme peu clair que j'avais reçu, je m'étais imaginé que Lagraine avait dû partir de Marseille le 25 novembre. Je l'attendais donc vers le 1er décembre, et ne le voyant pasvenir, j'avais envoyé une seconde dépêche à laquelle je reçus cette réponse : Partira le 2 ou le 3. Vers le 10, je courus tous les bureaux de

Gibraltar pour savoir quel était le bateau parti de Marseille à l'époque indiquée dans la dépêche. La réponse fut unanime : c'était le *Sonerah*. Comme la mer avait été assez mauvaise, on me disait que probablement le bateau avait relâché sur la côte d'Espagne, ce qui causait le retard. Impatienté d'attendre, j'avais l'œil braqué sur le sémaphore dans l'espoir d'y voir signaler un bateau, pavillon français, venant de l'est. Mais les heures se passaient, des nuages couvraient par moment le sommet du rocher de Gibraltar où est placé le sémaphore. Alors j'allais au port, puis à la jetée, puis au phare : Hélas ! après deux jours de ce manége, pas de *Sonerah!* Je pris alors le bateau pour Tanger.

La nouveauté orientale de la ville, cette vie différente de la nôtre, ces types magnifiques, ces costumes si nouveaux pour moi, tout cela me distrayait et m'aidait à patienter deux jours de plus.

Je fus très-bien reçu chez le baron d'Aquin, chez M. Diosdado, de la légation d'Espagne, chez M. Scovasso de la légation d'Italie. Ce dernier, dans la conversation, me dit tout à coup : « Vous savez que M. Berger a perdu un beau vapeur qu'il avait fait faire en Angleterre. J'ai reçu ce soir une dépêche m'annonçant que le *Sonerah*

s'était perdu corps et bien dans le golfe du Lion. »

Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour moi. En effet, le retard de Lagraine était expliqué d'une façon terrible. Le *Sonerah* avait coulé avec tout ce qu'il portait et pas un malheureux n'avait échappé pour donner télégraphiquement la nouvelle à son consignataire.

J'avais quitté Gibraltar le 13 et le consignataire n'avait encore reçu aucune dépêche concernant le retard de son bateau. Et M. Scovasso ajoutait pour embellir la chose, *perdu corps et biens*.

Cela me paraissait si vraisemblable que je n'avais plus aucun espoir de revoir mon pauvre Lagraine, ni mon chien, ni mon tableau, ni mes affaires; tout était perdu !

Je passai une nuit terrible, agitée. J'avais comme un remords d'avoir fait venir de Rome ce pauvre garçon, pour le faire périr aussi misérablement. Je pensais aux derniers moments de cet être qui m'aimait tant et qui avait dû tant souffrir à la pensée de ne plus me revoir, et d'entraîner avec lui ce qui lui avait été recommandé et confié. Peut-être était-ce en voulant sauver la caisse de mon tableau qu'il avait perdu le temps de sauter dans la chaloupe! Je me faisais un drame horrible dans ma pauvre cervelle.

Le matin, Tanger me paraissait moins intéres-

sant; j'étais impatient de me rembarquer pour Gibraltar, afin d'y savoir les détails qui avaient pu arriver dans la nuit et surtout afin de télégraphier de tous côtés pour qu'on recherchât mon homme, qu'on lui donnât de l'argent s'il était encore vivant, ou qu'on m'envoyât la nouvelle certaine de sa mort.

Je pris donc le bateau à onze heures et à trois heures et demie j'arrivais au port de Gibraltar. En approchant de terre, je vis un grand bonhomme qui gesticulait avec une figure enjouée et semblait s'adresser à moi. Tout le monde, en effet, savait à Gibraltar que j'attendais le *Sonerah* comme le Messie. Les uns voulaient voir mon tableau, les autres faire courir un lièvre ou un renard à mon chien, et on s'intéressait à mon malheur.

L'homme qui gesticulait était un interprète du club *House hotel*, et dès que je fus à portée de sa voix j'entendis : « Il n'est pas perdu, il a pris le bateau à vapeur pour Tanger ce matin. » Je ne voulais pas y croire. Mais, quand je fus à terre, j'ai été rassuré. Le *Sonerah* était en effet perdu, mais Lagraine avait pris un autre bateau des Messageries qui avait manqué à Oran la correspondance pour Tanger : D'où huit jours de retard, plus quatre à Malaga !

Je respirai enfin. Je revis mon tableau arrivé en parfait état, et pour la première fois, j'en fus content, je le trouvai mieux que quand je l'avais quitté, et je repartis pour Tanger. Lagraine et mon chien m'attendaient sur la plage. Mon chien faillit me dévorer de joie et Lagraine me brisa la main d'amitié. Il ne se doutait guère du danger qu'il avait évité si heureusement et avait appris à Tanger dans quel état d'inquiétude j'étais parti.

Je me trouvais si heureux qu'il me fut impossible de songer à quitter l'Afrique. J'ai loué une petite maison mauresque pour vingt francs par mois, avec trois chambres et un petit patio qui peut me servir d'atelier avec jour d'en haut, et une terrasse où je pourrai faire des études au soleil. La vue est ravissante sur Tanger, la Casba, la mer...,etc. La graine pourra s'y livrer à la photographie... J'ai écrit à Clairin pour lui annoncer ma nouvelle décision et l'engager à me rejoindre, car il fait froid à Grenade maintenant, tandis qu'ici je jouis d'une tiédeur délicieuse. Au printemps je laisserai ici mon installation pendant un mois pour finir à Grenade ce que j'y ai commencé. De cette façon mon rêve sera réalisé! J'ébaucherai ici quelques scènes, puis j'irai à l'Alhambra peindre les morceaux d'architecture

qui y rentreront et je reviendrai ici mettre la dernière main aux figures. Tout s'arrange pour le mieux. Je vais dès à présent terminer ma petite Hérodiade.....

A SON PÈRE.

Tanger, ce 17 janvier 1870.

Je suis de plus en plus ravi de Tanger et de plus en plus décidé à y fixer mes quartiers d'hiver. J'y serai très-bien pour travailler. Je ne renonce pas pour cela à Grenade où je retournerai quand les neiges y seront fondues, c'est-à-dire vers la fin d'avril.

Je commence des leçons d'arabe avec un Thaleb. Nous avons eu, ces jours-ci, les fêtes du Rhamadan, processions, sortie du pacha, fantasias, etc..., musique arabe, danse de nègres. Il y a de quoi faire deux cents tableaux!.....

A SON PÈRE.

Tanger, 19 janvier 1870.

..... Je n'ai pas encore eu le temps de te parler de notre installation à Tanger et de la vie que nous menons ici.

Dans les premiers jours de janvier nous avons loué une maison charmante, construite à la mauresque, ancienne, et parfaitement disposée pour les besoins de notre métier.

Premier point. Quartier assez central et pour-

tant assez retiré, ce qui est de la plus haute importance, car les Marocains sont très-fanatiques et pour rien au monde ne voudraient être vus entrant chez un chrétien. A plus forte raison les femmes ! Une femme rencontrée parlant à un chrétien, ou sortant de sa maison, serait empoignée, conduite à la Casba, et régalée de deux ou trois cents coups de bâton. Grâce à la position heureuse de notre entrée, dissimulée dans un cul-de-sac donnant d'une manière indirecte, avec coudes, dans une rue exclusivement fréquentée par les Juifs (c'est la rue des Synagogues), nous avons, de temps en temps, des Mauresques chez nous, blanches et noires, et nous en aurons tant que nous voudrons. Je prévois qu'il sera plus facile de travailler d'après les femmes que d'après les hommes. Leur costume dans leur intérieur (car dehors toutes, riches ou pauvres sont revêtues du même haïck de laine) offre des ajustements ravissants dont je compte tirer un grand parti ; puis elles sont plus coulantes en matière de religion, et ne demandent qu'à être soustraites le plus souvent possible à l'existence pénible et renfermée qu'on leur impose.

Deuxième point. Nous avons un charmant patio qui nous fait un atelier délicieux, avec un jour splendide venant d'en haut, sans qu'aucune mai-

son puisse envoyer de reflets. Nous avons couvert notre patio d'un vitrage très-bien conditionné qui peut s'enlever quand on veut et qui nous rend de grands services en ce moment, car depuis trois semaines il pleut presque continuellement.

Nous avons décoré notre patio dans le style arabe, nous avons peint nos corniches, nos portes, et les ornements de l'Alhambra nous ont offert d'heureux motifs. Nous avons perdu trois semaines à ce travail-là, c'est vrai, mais nous avons un patio ravissant dont chaque coin fait un tableau et que je compte exploiter sous toutes les faces. Sans sortir de chez nous, nous pouvons faire des centaines de tableaux. Le temps employé à ce travail est d'autant moins à regretter que la saison était pluvieuse et ne permettait pas de songer à faire des études ou des croquis dehors.

Je suis bien décidé à exécuter mon dernier Envoi ici. J'y serai vingt fois mieux qu'à Rome et j'aurai sans cesse l'œil réveillé par toutes les merveilles qu'on rencontre à chaque pas, au lieu de pourrir sous un ciel fétide, en face de ces Italiens et Italiennes d'opéra-comique, ou de ces chauchardsau chapeau pointu dont le souvenir me soulève le cœur.

Notre chambre est toute tendue de tapis posés par-dessus des paillassons et des nattes. Nous

avons pris l'habitude des Maures et nous n'entrons jamais dans notre chambre sans quitter les babouches à la porte. Point de chaises dans l'établissement ; toute laideur européenne est prohibée.

Sur deux autres faces du patio donnent deux autres chambres assez grandes ; l'une est affectée aux ustensiles de peinture, l'autre occupée par Lagraine, les costumes, les étoffes précieuses, et les vêtements européens, car nous conservons notre prestige grâce à nos pantalons et pet-en-l'air ; sans cela on pourrait nous manquer de respect : tandis que l'Européen peut aller sans rien craindre dans tous les coins de la ville et de la campagne, à toute heure du jour et de la nuit.

Sur le quatrième mur du patio donnent cuisine, citerne, escalier des terrasses, etc... L'autre partie de la maison contient un corridor conduisant à une salle où je transporterai ma cuisine, puis à l'écurie où peuvent tenir trois chevaux.

Pour le moment j'ai un amour de petit cheval doux, intelligent et fort... Puis des poules pour avoir des œufs et de quoi remplir notre estomac lorsqu'il n'y a pas autre chose ; enfin une paire de lévriers.

Notre personnel se compose de Lagraine, exclusivement occupé de la photographie, menuiserie, soin des châssis, toiles, couleurs et comptes ; de Nana, cuisinière chrétienne, bonne mère de famille, femme d'un ex-consul tombé à peu près dans la misère ; de Ali-Pata, mon palefrenier, petit bonhomme de 50 ans, monstrueusement laid, haut de 4 pieds, un vrai Triboulet, doué d'une originalité charmante, d'une grande intelligence et, par-dessus le marché, d'une éléphantiasis qui a fait gonfler une de ses jambes à la grosseur de son corps, tandis que l'autre est complétement ridée et n'est pas plus grosse qu'une fine allumette.

Ce personnage grotesque m'a été présenté par le ministre, M. d'Aquin, qui me l'a recommandé comme une perle.

D'abord, il parle bien l'espagnol et sert d'interprète ; puis il est réputé le meilleur cavalier de Tanger, malgré sa difformité.

Nous comptons encore parmi nous le jeune Khadder qui fait les commissions le matin, garçon honnête et dévoué et qui lave la maison, achète la victuaille, etc. ; enfin la jeune Aïscha-Tchama, charmante petite Mauresque de 17 ou 18 ans, qui vit avec nous, s'occupe de notre linge, blanchissage, aide la cuisinière à raccom-

moder, etc. De plus elle pose pour nous, nous amène ses petites amies, pour que nous travaillions d'après elles.

Enfin ! je vais pouvoir faire mon dernier Envoi, un tableau que j'avais rêvé à Grenade et dont l'exécution me sera facile ici.

Tout cela ne nous coûte pas cher et nous vivons économiquement, dépensant moins à nous tous que Clairin et moi à l'hôtel de Grenade.

Voilà le palais où, j'espère, tu viendras me voir l'automne prochain vers le mois de septembre. Tu pourras y faire de la photographie avec Lagraine, et chasser : le soir, tu rapporteras une douzaine de lièvres et perdreaux et une douzaine de clichés ! Je ne m'absenterai d'ici que pendant le mois de juin et peut-être juillet, pour finir à Grenade ce qui est commencé...

Je t'envoie un échantillon de toile pour que tu m'en fasses acheter une pièce de 20 mètres sur 2^m,50 ou 3 mètres de large si c'est possible, de la même qualité. Si la pièce contient 25 mètres, ou plus, envoie-la tout de même. La toile n'est jamais perdue et nous avons besoin d'en couvrir beaucoup.....

A M. CAZALIS.

Tanger, 25 février 1870.

...Comment se fait-il que je te laisse si longtemps sans une parole, ni un serrement de main? Allah et Mahomet le savent ! Nous habitons, tu le sais, dans une maison mauresque, dans un petit palais des *Mille et une nuits*. Nous avons entassé sur nos portes, sur les solives de notre *patio*, des ornements de l'Alhambra, et tu verras prochainement un tableau commencé depuis quelques jours, un *Gynécée mauresque*, qui représente notre *patio* même et, au fond, la porte de notre chambre à coucher...

Chaque fois que nous montons sur notre terrasse, nous sommes éblouis par l'éclat de cette ville de neige, qui sous nos pieds descend jusqu'à la mer, comme un grand escalier de marbre blanc ou une nichée de mouettes blanches. Sur une terrasse voisine, des négresses étalent des tapis pour les exposer au soleil, ou des Mauresques disposent sur des cordes leurs haïcks et leur linge pour les faire sécher, kaftans de drap jaune avec broderies d'argent, de soie rose ou vert tendre, foulards d'or, etc... Nos yeux, enfin, voient donc l'Orient.

Je crois, Dieu me pardonne, que le soleil qui vous éclaire n'est pas le même que le nôtre, et je

vois de loin, avec terreur, le moment où il faudra recontempler, en Europe, l'aspect lugubre des maisons et des foules.

Mais, avant d'y rentrer, je veux faire revivre les vrais Maures, riches et grands, terribles et voluptueux à la fois, ceux qu'on ne voit plus que dans le passé. Puis Tunis, puis l'Égypte, puis l'Inde!...

Je monterai d'enthousiasme en enthousiasme, je m'enivrerai de merveilles, jusqu'à ce que complétement halluciné, je puisse retomber dans notre monde morne et banal, sans craindre que mes yeux perdent la lumière qu'ils auront bue pendant deux ou trois ans. Quand, de retour à Paris, je voudrai voir clair, je n'aurai qu'à fermer les yeux, et alors Mauresques, Fellahs, Hindous, colosses de granit, éléphants de marbre blanc, palais enchantés, plaines d'or, lac de lapis, villes de diamants, tout l'Orient m'apparaîtra de nouveau... Oh! quelle ivresse, la lumière...

A SON PÈRE.

Tanger, 3 mars 1870.

Le Spahis emporte ma *Salomé* aujourd'hui. J'ai hésité très-longtemps avant de me décider pour la voie de mer.

Le mois de mars est mauvais dans la Méditerranée. J'ai demandé conseil à des gens compé-

tents et même à des Espagnols. Tous sont tombés d'accord qu'il fallait plutôt confier la toile à une coquille de noix sur la mer en courroux qu'à un chemin de fer espagnol.

Je voulais t'envoyer la notice pour mon tableau, mais je m'aperçois au moment de l'écrire que je ne me rappelle pas bien le fait. Consulte à ce sujet les livres saints...

Salomé dansa pendant un festin d'une manière si merveilleuse devant son père adoptif Hérode, que celui-ci promit de lui accorder comme récompense tout ce qu'elle demanderait. La mère de la jeune fille, qui détestait saint Jean, à cause des reproches que celui-ci faisait à Hérode sur son union incestueuse avec elle, supplia sa fille de demander la tête de saint Jean.

Voilà ce qu'il faudrait rédiger d'une façon moins filandreuse et moins embrouillée, mais je tiens beaucoup à ce qu'on insiste sur la *danse*, parce que cela expliquera l'ébouriffage de la chevelure et l'étoffe transparente qui laisse voir les cuisses pour rendre la danse plus voluptueuse.

N'oublie pas que je suis gaucher et que, pour regarder ma peinture il faut qu'elle soit éclairée d'en haut, de droite à gauche, le contraire des autres....

La *Salomé* une fois partie pour Paris, Regnault pouvait se livrer sans préoccupation à la pensée de la grande œuvre qu'il méditait comme Envoi de dernière année. Certains matériaux lui manquant encore, il résolut de retourner pour quelque temps en Espagne afin de les recueillir et de terminer en même temps quelques études commencées à Grenade.

Ces préliminaires complétés, il comptait se rendre de nouveau à Tanger et y faire son grand tableau en toute liberté d'esprit et sans crainte d'y être dérangé par aucun obstacle imprévu. Il se mit donc en règle avec l'Académie.

A SON PÈRE.

Tanger, 8 mars 1870.

J'ai écrit à M. Hébert et lui ai exposé mes projets, ne disant que ce que je voulais dire et le priant de vouloir bien cacher au ministère ce qu'il savait ou devinait, et arranger les choses pour le mieux, de manière à ce que je puisse faire ici tranquillement mon dernier Envoi.

J'ajoutais que j'avais ici sous la main tous les éléments nécessaires pour faire une œuvre sérieuse et nouvelle et que j'irais la finir à Rome ;

je ne fixais pas d'époque positive à mon retour, et ce vague discret me permettra de traîner un peu et d'arriver à mes fins, c'est-à-dire de partir pour Rome avec mon Envoi fini, au commencement de 1871.

Le premier point pour bien travailler est de se plaire dans l'endroit où l'on travaille et de se sentir soutenu par tout ce qu'on a sous les yeux. Or je suis bien ici ; donc j'y reste...

A M. A. DUPARC.

Tanger, 8 mars 1870.

J'étais si honteux de n'avoir pas tenu les promesses que je t'ai faites, que je ne voulais pas t'écrire sans joindre à ma lettre une ou deux bonnes aquarelles. Or, en Espagne, je me suis laisser captiver par les charmes de l'architecture mauresque et je n'ai fait aucune étude de figure. Je sais que tu aimeras mieux un ou deux personnages intéressants dans une aquarelle que dix colonnes, et du reste je ne veux vendre à aucun prix toutes les études à l'huile ou à l'aquarelle que j'ai faites à Grenade : elles me seront d'une grande utilité plus tard. D'ailleurs je tiendrai mes promesses et mes premières aquarelles intéressantes *seront* pour toi. Je dis *seront* parce que depuis mon arrivée au Maroc, je me suis occupé exclusivement de finir ma figure d'Hérodiade,

puis, de la décoration de notre maison dont chaque coin est un tableau ravissant. J'ai aussi ébauché un certain nombre de petits tableaux pour ne pas laisser échapper de ma mémoire quelques scènes que j'ai vues dans les rues de Tanger.

Je n'ai pas fait encore d'étude de bonshommes d'après nature, vu la grande difficulté d'avoir des modèles. Les maures du Maroc sont les plus fanatiques de tous les Musulmans; ils observent leur religion avec beaucoup plus de sévérité qu'en aucun autre lieu. Nul œil chrétien ou juif ne peut pénétrer dans leurs mosquées ou dans leurs maisons; quand on prend un croquis dans la rue, les gens qui se croient regardés se sauvent comme s'ils avaient la peste à leurs trousses. Peu à peu (à condition de rester longtemps dans le pays et d'être installés dans un lieu écarté où nul ne puisse les voir entrer dans la maison chrétienne) nous pourrons en apprivoiser quelques-uns.

Les femmes sont plus accessibles. Nous avons pour servante une petite Mauresque qui ne demande pas mieux que de poser et de nous amener des amies. Quelques-unes sont déjà venues, et nous les avons encouragées par une bonne réception. En ne hâtant pas trop les choses nous pourrons nous en servir. Plus tard, à l'aide de

quelques ruses viendront les hommes, et, comme nous sommes bien décidés à rester longtemps ici, nous finirons par en faire ce que nous voudrons.

Ne perds donc pas l'espoir que tu as gardé si longtemps de recevoir quelque chose de moi. Au premier moment, tu le sais, on est trop étourdi par tout ce que l'on voit de nouveau, pour se mettre à l'ouvrage. On ne sait par où commencer. Mais une fois qu'on est pris par l'engrenage, tout va bien, et chaque chose défile à son tour. J'en suis là maintenant et mes plans sont bien arrêtés. Il y a des toiles sur le chantier, des tableaux en train. Les aquarelles et les études vont se ranger au fur et à mesure dans les cartons, et les messageries impériales emporteront les meilleures vers les rivages aimés de la France.

Ce n'est décidément pas en voyage qu'on peut produire : on ne peut que faire des études, prendre des renseignements, des notes, dont on ne saurait ensuite se dessaisir. Une fois installé, une fois fixé sur un point, on peut travailler pour les autres et pour soi....

Dis à M. G... qu'aucun marchand ne verra la couleur de mes aquarelles avant lui. Je garderai Durand-Ruel et Brame pour mes tableaux. Leur exposition de la rue Laffite est excellente. Or

comme tout ce que j'enverrai à Paris sera soigné et étudié je n'aurai pas de honte à le montrer : je ne tiens pas à vendre à huis-clos. En fait d'aquarelles je ne suis pas fier : Fortuny me fait une peur bleue.

A SON PÈRE.

Tanger, 13 mars 1870.

.....Je termine deux ou trois petites commandes que je traîne depuis longtemps, et, le 29 de ce mois nous nous rembarquons pour l'Espagne. Nous allons à Séville, à Cordoue pour y faire quelques études rapides qui pourront nous rendre de grands services ici, puis nous regagnons Grenade où nous finissons quelques études commencées et, vers la fin de mai, nous revenons à Tanger. Alors, muni de tous les matériaux dont je puis avoir besoin, je me mets à mon dernier Envoi.

Il est préférable de faire maintenant cette tournée d'Espagne, nous aurons ensuite plus de calme pour entreprendre un travail de longue haleine dans notre petit alcazar de Tanger où nous sommes bien installés pour passer l'été sans souffrir de la chaleur.

.....Aujourd'hui, pour les Maures, grande fête, *Pascua del carnero*. On égorge un mouton sur le tombeau d'un saint en dehors de la ville, on

le place sur les épaules d'un homme qu'on fait courir le plus vite possible en le fouettant, en lui jetant des pierres, jusqu'à une mosquée située en bas de la ville. Le pauvre bonhomme doit donc traverser toute la ville en courant au milieu de cette foule hurlant et frappant. Si le mouton remue encore quand il arrive à la mosquée, c'est signe que la récolte sera bonne et on pousse des cris de joie; si, au contraire, le mouton arrive tout à fait mort, l'année sera mauvaise.

Parfois l'homme qui porte le mouton meurt lui-même avant d'avoir atteint le but; un autre homme alors ramasse le mouton et court à son tour. Je crois que l'année sera bonne; le mouton a remué encore une patte quand on l'a déposé sur le seuil de la mosquée.

Dans la journée, fantasia, etc., etc. Demain refantasia... A notre retour, en juin, nous aurons le *Haissah Mah*, autre grande fête...

A SON PÈRE.

Cordoue, 5 avril 1870.

... Nous avons quitté Tanger le 30 mars et nous sommes arrivés à Guadix après une bonne traversée...

Nous avons reçu avant de partir les caisses de photographie, couleurs, etc.; mais je n'ai pas eu le temps de regarder tout cela à mon aise, car il

fallait s'occuper des bagages et des comptes à régler. Un maître de maison a toujours fort à faire quand il part pour un voyage de deux mois ; il faut régler le passé et songer au futur, pour que la maison ne chôme pas jusqu'au retour.

Deux jours avant notre départ, nous avons procédé à l'évasion de notre petite Haïscha-Tchama, car, nous partis, elle ne pouvait pas rester à Tanger. Toute Mauresque qui a vécu dans la maison d'un chrétien est saisie, dès qu'on le peut, par les soldats du pacha, condamnée à la prison pour le reste de ses jours et à quelques dégelées de cent, cent cinquante ou deux cents coups de bâton, à moins qu'elle n'ait assez d'argent pour se racheter : et le pacha est parfois bien exigeant.

Or, dernièrement, Haïscha était allée au bain enveloppée dans son haïck et la figure cachée. Malgré cela, des indiscrets l'avaient vendue et quatre soldats étaient à sa poursuite. L'un d'eux l'atteignit et la saisit par son haïck. Elle parvint à s'échapper en laissant son haïck entre ses mains et se jeta dans une maison juive dont elle gagna la terrasse. Sautant ainsi de terrasse en terrasse, comme un chat, elle est venue nous retrouver.

Chez nous elle était en sûreté ; mais après notre départ, la première fois qu'elle eût mis le nez

dehors, elle eût été pincée. Nous avons donc employé tous les subterfuges possibles pour tromper la police marocaine et la faire partir pour Tétouan, où personne ne la connaissait et où elle n'avait plus rien à craindre. Après avoir cousu son argent dans sa ceinture, elle changea de babouches et de vêtements, et, à huit heures du matin, avec un arriero juif (porteur de blé), et accompagnée de son beau-frère, armé jusqu'aux dents, qui suivait par derrière pour surveiller, elle se mit en route sur une mule. Nous passions à cheval sur le chemin de Tétouan, comme par hasard, et nous avons recueilli son dernier regard d'adieu et son dernier geste d'affection.

La pauvre petite ne trouvera pas là-bas l'existence qu'elle avait chez nous. Mais tout vaut mieux pour elle que la prison perpétuelle. On lui a donné une lettre pour un Maure bon enfant et aisé qui pourra la tirer d'embarras.

Voilà comment se termine le premier acte de notre séjour à Tanger. Nous ne prendrons probablement plus de petites Mauresques à demeure chez nous, parce que cela peut leur faire payer trop cher le plaisir de notre compagnie, et parce que je ne voudrais pas avoir sur la conscience les quatre cents coups de bâton qui pourraient résulter de cette petite fantaisie.

Mon cheval est au vert et ne me coûte plus un sou jusqu'à mon retour. Prim et Nini continueront à s'aimer tendrement sous les regards protecteurs et maternels de notre cuisinière Nana, qui occupera la maison en notre absence, et la maintiendra en bon état.

A SON PÈRE.

Séville, 13 avril 1870.

... Nous sommes à Séville depuis le 10 avril. J'ai reçu une lettre de M. Hébert, qui est charmant pour moi et m'autorise à rester en Espagne et au Maroc tant que je voudrai.

Aujourd'hui, mercredi saint, il y a une cérémonie très-intéressante, à laquelle je ne veux pas manquer, aussi ne t'enverrai-je que quelques mots.

..... Il y a ici des Murillo qui m'ont passionné. Ce Murillo, qui me laissait complétement froid, m'a enthousiasmé à Séville, et maintenant j'affirmerai que tout ce que nous avons à Paris n'est pas de lui, ou qu'alors il a voulu se moquer de la peinture, en produisant de pareilles œuvres, quand il était capable de faire aussi puissant, aussi vigoureux, fort et voulu, ferme et solide que ce qu'il a au musée de Séville et dans deux ou trois églises.

Il nous sera difficile de travailler cette semaine

à l'Alcazar, à cause des fêtes et des visiteurs qu'elles ont amenés. Mais bientôt, après Pâques, nous nous y mettrons carrément.....

A cette époque, les artistes organisèrent à Paris une vente en faveur de madame Lamothe, veuve du peintre chez lequel Regnault avait travaillé, comme nous l'avons vu. Celui-ci ne voulut pas manquer de payer sa dette de reconnaissance, et de Séville il écrivait :

A SON PÈRE.

Séville, 17 avril 1870.

... Je n'ai pas la moindre aquarelle à envoyer et je n'ai pas le temps d'en faire ici, occupé que je suis de mes études à l'Alcazar.

Comme je dois être un des premiers à secourir madame Lamothe dans son malheur, j'ai pensé qu'il y avait un moyen de le faire. B... m'avait écrit de Paris, il y a deux ou trois mois, pour me demander de lui céder l'étude de chevreuil mort que j'ai faite autrefois et qu'il avait vue à Sèvres. Je lui avais répondu que je n'avais pas l'intention de la vendre. Mais maintenant qu'il s'agit d'un devoir de reconnaissance à remplir, je suis tout disposé à revenir sur ce que j'ai dit. Je peux donc

très-bien céder cette étude, moyennant mille francs que tu remettras à madame Lamothe.....

A SON PÈRE.

Séville, 23 avril 1870.

.... Ce n'est malheureusement pas encore aujourd'hui que je peux t'écrire une longue lettre. Nous quittons Séville après-demain 25, avec l'intention d'y revenir plus tard, parce que nous n'y avons pas fait encore ce que nous avons intérêt à y faire. L'Alcazar vaut un voyage spécial, à un moment où Séville sera plus calme, où il y aura moins d'étrangers, de fêtes, de dérangements de toute sorte.

Nous sommes pressés de retourner à Grenade pour y finir les études commencées. J'y ferai les observations que tu me demandes sur les faïences et je t'enverrai des échantillons si je puis. Je m'occuperai de cela autant que mes autres études me le permettront.....

A SON PÈRE.

Grenade, 23 avril 1870.

Nous sommes arrivés à Grenade avant-hier soir 26. Par malheur, le beau temps qui nous avait suivis pendant tout notre voyage nous a abandonnés ; depuis deux jours la pluie ne cesse de tomber. Il y a beaucoup de neige encore sur la Sierra Nevada, et aux premières chaleurs, les

nuages se forment sur la montagne et crèvent avant de partir pour d'autres pays.

Si cela dure nous quitterons Grenade pendant une quinzaine de jours pour gagner Cullar de Baya, à vingt-cinq ou trente lieues de Grenade, plus bas dans les plaines, et où il y a les plus beaux paysages que l'on puisse rêver. Nous laisserons le beau temps se consolider à Grenade, et nous rapporterons, j'espère, des études intéressantes qui me permettront de faire un grand paysage pour le salon prochain.

Mon intention, en effet, est de concentrer sur mon dernier Envoi tous mes efforts de peintre d'histoire, et d'envoyer à l'exposition un grand paysage avec une ou deux figures assez importantes, mais laissant jouer le rôle principal au paysage. Et où trouverai-je plus beau que ces déserts inconnus, situés à l'est de Grenade, où les montagnes, les ravins, les terrains prennent les formes les plus fermes et belles, avec un ton simple et un que je n'ai vu que là.

On ne pourra me reprocher de me répéter dans mes tableaux et de me spécialiser. En même temps je serai à l'abri des distractions trop longues, et je pourrai consacrer tout mon automne et mon hiver à mon Envoi.....

A SON PÈRE.

Guadix, 8 mai 1870.

Nous avons quitté Grenade le 5 mai, et après neuf heures à cheval sous la grêle, la pluie, la neige et le vent, nous sommes arrivés à Guadix, de l'autre côté de la sierra Nevada. C'est plus beau que jamais pays n'a pu être : nous nous sommes mis de suite à l'ouvrage. Mais il y a trop à faire ; c'est trop beau !

De tous les côtés c'est beau ; quand tu viendras à Tanger, tu pourras voir mes croquis et études peintes.....

Dominé par cette profonde émotion, Regnault dessine une suite de paysages d'un grand effet, dont la facture étonne et frappe, et qui sont tous remarquables de puissance, de style et de vérité. Sous son crayon les horizons s'éloignent, les plans s'établissent nettement, les terrains se modèlent fermes et vigoureux, les ciels eux-mêmes prennent vie et semblent s'agiter.

Decamps seul pourrait ici lutter avec Regnault. Comme lui, il a le talent d'impressionner avec de belles lignes ; mais son dessin manque de cette précision qui carac-

térise celui de Regnault et qui dénote en lui un artiste tout à fait supérieur.

Laissons-le pour un temps, à ses études, et reportons-nous à Paris où l'Exposition vient de s'ouvrir.

Qui de nous n'a présente à l'esprit l'impression extraordinaire produite par cette *Salomé* au type inqualifiable, à la chevelure inculte et luxuriante, au regard sensuel, au sourire demi-sauvage, au costume éblouissant ? Tous nous avons ressenti à sa vue ce sentiment inexprimable que produit une création neuve. Il a pu y avoir diversité d'appréciation sur le charme de cette figure; les uns l'ont aimée sans restriction, les autres ont fait leurs réserves; mais nul n'a nié le talent original et audacieux qui a pu produire un si merveilleux résultat.

La composition est presque nulle, c'est purement une œuvre d'exécution. Non pas que l'expression fasse défaut, — les yeux et le sourire de Salomé laissent deviner que la

« *férocité caressante* est le fond de sa nature. C'est une sorte de panthère noire, apprivoi-

sée, mais toujours sauvage et cruelle. —

Mais n'allons pas au delà de la pensée de l'artiste. Ce qu'il a cherché, c'est plus un type d'une étrangeté toute nouvelle qu'une personnification absolue.

Salomé, écrivait-il, n'est pas un nom assez bizarre, je voudrais un nom que personne ne pût prononcer.

Et le livret eût désigné ce tableau sous tout autre titre, qu'il lui eût laissé toutes ses qualités.

Le succès fut immense, et toute la presse en retentit.

Je citerai encore ici M. Th. Gautier, qui reste fidèle à son admiration presque fanatique pour Regnault.

« L'événement du salon est la *Salomé*, de M. Regnault. Ne vous est-il pas arrivé, l'été, d'entrer dans une chambre dont on a abaissé les stores, fermé les persiennes pour que l'obscurité y amenât la fraîcheur ? Tout est baigné d'une ombre dormante, où les formes s'effacent, où les couleurs s'assoupissent. Cependant un rayon de soleil est parvenu à se glisser par une fente, et darde son jet aigu sur un

tableau suspendu à la muraille. A ce contact magique, le tableau prend une intensité de vie étrange, il étincelle, il resplendit, il se fond avec la lumière, et donne presque des éblouissements. Dans la salle où elle est exposée, la *Salomé* de M. Regnault produit cet effet. Seulement, quand le rayon s'en va, le tableau dont nous parlions reprend son aspect ordinaire ; il s'éteint et ne se distingue plus des autres peintures, tandis que l'œuvre du jeune artiste conserve toujours son éclat. Sa toile n'est pas illuminée d'un reflet fugitif ; elle s'éclaire d'elle-même. Il y a longtemps qu'une œuvre de cette valeur ne s'était produite au Salon, et si l'on songe que M. Regnault est encore pensionnaire de la villa Médicis, on se demande ce que pourra faire un tel élève lorsqu'il sera maître à son tour. La *Dame en rouge*, le *portrait du général Prim*, *Judith et Holopherne* et la *Salomé* répondent que, dès aujourd'hui, M. Regnault est l'individualité la plus remarquable de la jeune génération d'artistes ; le premier rang parmi les modernes semble devoir lui appartenir, s'il ne s'en est emparé déjà.

« Ce qui nous plaît dans M. Regnault, c'est une originalité profonde — naturelle et voulue — nous insistons sur ce dernier point. Aux époques de civilisation extrême comme la nôtre, le don inconscient n'est plus possible. Chaque artiste recèle en lui un critique ; il sait trouver sa faculté dominante ou caractéristique ; il la dégage, la cultive, la développe avec un soin particulier. C'est dans ce sens-là qu'il s'affirmera désormais : plus il avancera dans sa route, plus il se débarrassera du bagage inutile, ne

gardant que ce qui est véritablement à lui. Ce travail de la volonté sur l'instinct n'a lieu, bien entendu, que chez les natures supérieures, qui se rendent bien compte d'elles-mêmes, et M. Regnault est évidemment une de ces natures. Doué d'un merveilleux tempérament de peintre, il ne cherche pas à en mâter les énergies pour les réduire à des allures régulières, mais il le monte comme un cavalier habile un cheval fougueux, sûr que, malgré les hennissements, les ruades, les sauts des quatre pieds et les galops à plein vol de sa monture, il ne sera pas désarçonné. La science de l'écuyer répond de tout, et il n'échangera pas cet intraitable pur-sang contre un hack paisible.

« Il n'y a pas, heureusement, chez M. Regnault, ce que les philosophes et les critiques appellent « une pensée » : il n'a que des idées de peintre, et non des idées de littérateur, chose bien différente. Le sujet au point de vue dramatique, historique, anecdotique, le préoccupe extrêmement peu, et il ne cherche pas à attirer l'intérêt par des mises en scène attendrissantes. Ses effets sont des effets de peinture, des contrastes et des combinaisons de couleur, des jeux d'ombre et de lumière, des surprises et des ravissements des yeux; il vous donne ces sensations, ces voluptés et ces joies qui sont du pur domaine de la vue et qu'aucun autre art ne peut faire naître. Nous avouons humblement, dussions-nous être méprisé par les faiseurs d'esthétique, que nous aimons assez la peinture qui n'a d'autre but que la peinture.

« Un poëte de nos amis fit autrefois une pièce de vers intitulée : *Symphonie en blanc majeur*, où chaque

strophe ramenait obligatoirement une idée, une comparaison ou une image blanche. On dirait que M. Regnault, en composant son tableau de *Salomé*, a une intention de ce genre. La seule différence, c'est qu'il a adopté pour dominante la note jaune. Une draperie de satin bouton d'or de l'éclat le plus vif remplit le fond de la toile. Voilà le thème posé ; il s'agit de le développer et de le varier sans manquer à l'harmonie, et jamais coloriste ne s'en est choisi un plus difficile.

« Salomé vient d'achever sa danse lascive, et d'après le conseil d'Hérodiade, sa mère, elle réclame pour récompense la tête de saint Jean-Baptiste. Le saint avait blamé l'union incestueuse d'Hérode-Antipas et de sa belle-sœur, et rancune de femme ne pardonne pas. Il n'y a d'autre figure dans la toile que celle de la fille d'Hérodiade. Elle est assise sur un de ces tabourets incrustés qui servent, en Orient, à poser les plateaux. L'artiste lui a donné une physionomie d'un caractère étrange, qui ne rappelle pas le type hébraïque et encore moins la régularité grecque. En Espagne on la peindrait d'un mot en disant qu'elle est *muy gitana*, ce qui signifie douée d'une grâce bizarre et sauvage, d'un attrait dangereux et d'une fascination diaboliquement irrésistible, même avec une pointe de laideur, car la beauté correcte n'est pas nécessaire à ces charmeuses. Une forêt de cheveux d'un noir d'enfer, d'un ébouriffement rebelle et crépu, enterre le visage de Salomé et retombe en boucles torses jusque sur ses épaules. Cette note noire, violemment plaquée au centre du tableau, maintient et domine toute la gamme des jaunes, et l'artiste l'a

appuyée avec beaucoup d'adresse par les baguettes d'ébène du cadre.

« Il y a dans cette chevelure excessive quelque chose de farouche, de barbare et de bestial, qui contraste avec les traits délicats et presque enfantins du masque coloré, sous sa pâleur d'ambre, d'un léger nuage rose. La bouche a le sourire vague et un peu haletant de la danseuse, qui s'arrête après un pas rapide. Les yeux, d'une volupté cruelle et tranquille, regardent devant eux et semblent attendre un signe d'acquiescement. Salomé tient sur ses genoux un grand bassin en cuivre repoussé, où est posé un kandjar à manche d'ivoire, à fourreau de velours rouge, avec des ciselures d'argent et des cordons de soie noire agrémentés d'or. Ce bassin, où doit tomber une tête, est pour elle comme le tambour de basque qui recueille les monnaies après la danse, et jamais l'insouciance orientale pour la vie humaine n'a été mieux peinte que dans cette jeune fille, dont une main joue avec le manche du kandjar, tandis que l'autre s'appuie à la hanche.

« Le costume de Salomé ne rappelle aucune époque, aucun pays : il est de fantaisie pure et tel que peut l'arranger le caprice d'une danseuse, qui veut plaire et faire tourner la tête à son public. Une tunique jaune de Naples s'agrafe à l'épaule droite par un médaillon d'argent et d'ivoire, laissant la poitrine nue jusqu'à la naissance des seins. Un bracelet d'émail vert, représentant une vipère aux yeux de rubis, cercle le bras, délicat et rond, mais un peu grêle de contour encore, comme il convient à une très-jeune fille Sur l'autre épaule est jetée une écharpe d'un

rose tendre, dont la nuance se confond presque avec celle de la chair. Une ceinture violette à larges plis, se noue autour des reins, formant l'accord complémentaire avec le jaune paille de la tunique, comme le noir des cheveux le formait avec le jaune bouton d'or de la draperie servant de fond. Une jupe de gaze d'or, égratignée de pétillements lumineux, un burnous blanc bordé d'or et rejeté en arrière, complètent cette toilette folle de courtisane et de danseuse. La jupe d'or est ourlée d'un léger liséré rose, et quelques fils d'un vert prasin se glissent dans sa trame pour rompre le ton avec le fin sentiment d'harmonie des étoffes orientales.

« Ce liséré rose est, en outre, un rappel de l'écharpe et sert de soutien aux notes rosées des joues. Les babouches, violettes, doublées de rouge, dansent au bout de ses pieds nerveux et cambrés, l'une d'elles presque échappée, et l'autre retenue seulement par l'orteil qui se rebrousse. Ces pieds, délicieusement dessinés et d'une naïveté de pose charmante, portent sur une peau de tigre, continuant l'accord contrasté d'orange et de noir, et recouvrant à demi un tapis turc bariolé de jaune et de bleu, de vert et d'orange pour maintenir la gamme. Vous voyez que le jeune artiste a mené d'un bout à l'autre, sans oublier son thème un instant, sa symphonie en jaune majeur, et il en est résulté un tableau de l'aspect le plus éclatant et le plus harmonieux, malgré des rapprochements de tons qu'on n'est pas habitué à voir ensemble.

« Rien, dans l'art, ne rappelle cette manière d'une nouveauté paradoxale, d'une originalité absolue et

d'une outrance qui ne semble pas pouvoir être dépassée. Chose rare, cette étrangeté est pleine de charme; elle étonne, mais ne choque pas. Une science réelle justifie ces audaces, servie par une exécution merveilleuse. M. Regnault est un coloriste de premier ordre, ce qui ne l'empêche pas de bien dessiner. Il voit, non-seulement le ton juste, mais le ton rare, fin, exquis, inattendu, qui ne se révèle qu'aux privilégiés, et du contraste de deux nuances il sait faire jaillir des éblouissements. Il ne ressemble ni à Titien, ni à Véronèse, ni à Rubens, ni à Rembrandt, ni à Vélasquez, ni à Delacroix : sa palette lui appartient; il la charge de couleurs spéciales, qu'on ne connaissait pas avant lui, et il en obtient des effets qu'on n'aurait pas cru possibles, si on ne les voyait réalisés avec une aisance prodigieuse.

« Ce qui nous frappe dans cette peinture, c'est qu'elle est essentiellement moderne, quoiqu'elle ne s'attache pas à la reproduction exacte des choses actuelles : moderne comme Balzac, comme Gavarni, pour qui l'antiquité semble ne pas avoir existé. Elle procède d'un esprit affranchi de la tradition, et se joue librement dans le milieu qui l'environne. Avec son air fantasque et romanesque, l'artiste arrive à la vérité comme en se jouant. Le portrait de Prim, c'est toute l'Espagne; Salomé, c'est tout l'Orient. »

A côté de ces louanges si chaleureuses, écoutons les blâmes que certains critiques mêlent à leurs éloges. M. Paul de Saint-

Victor, entre autres, reste froid pour Regnault. Le succès prodigieux, étourdissant de la *Salomé* semble lui déplaire : il se tient en garde contre un enthousiasme auquel il ne veut pas céder, il cherche des défauts, il veut en trouver. Déjà nous l'avons vu s'attaquer à la Judith ; Salomé, à son tour, va subir sa sévère appréciation :

« Allons tout droit à la *Salomé* de M. Regnault ; les yeux y courent comme les papillons à la lampe : c'est le tableau le plus *voyant* de l'Exposition. — Son titre est un sobriquet de pure fantaisie : ce baptême de sang n'est qu'un ragoût de plus à cette figure épicée. — Cette belle fille au rire lascif, aux yeux fous, qui, assise sur un coffret de nacre, tient sur ses genoux, dans un bassin de cuivre, le manche d'un yatagan ciselé, n'est qu'une almée mauresque rapportée de quelque bazar oriental. Elle se détache en clair sur un immense rideau jaune, comme sur une toile d'apothéose. C'est un vrai tour de magie blanche obtenu par un visible artifice. Pour faire ressortir cette tête lumineuse sur un fond radieux, l'artiste l'a empaquetée dans une toison de négresse. Mais le relief s'arrête au buste qui, privé de ce repoussoir, paraît mince et vide en comparaison. Tout est caprice, d'ailleurs, vision et prestige, dans la *Salomé* de M. Regnault. Ses chairs lactées et diaphanes ne sont pas celles de ses cheveux d'encre et de son type barbaresque. On dirait une gitana déguisée sous une peau d'Anglaise.

— L'exécution est d'une verve rare. L'intelligence peut protester contre cette peinture d'effet à outrance; mais les yeux sont pris. Quelle fleur de tons, que de fins passages dans ces carnations transparentes! La ceinture violette qui serre la danseuse, le cimeterre qu'elle tient, le bracelet qui enroule à son bras ses nœuds de serpent, sont des bijoux de couleur. Et la jupe de gaze rayée d'or qui voile ses jambes nues!... on entend craquer et bruire son tissu féerique. Il faut admirer, mais il faut aussi redouter une telle rouerie de pinceau dans un si jeune homme. Dès son premier début que nous avons salué avec enthousiasme, M. Regnault promettait d'être le grand peintre de la génération qui se lève. Qu'il prenne garde de n'en devenir que le brillant et fantastique amuseur. Pour respecter son art, il ne faut pas trop jouer avec lui. Il serait fâcheux que ce talent si précoce se corrompît, avant de mûrir, dans les excès de l'exécution.

Regnault, un brillant et fantastique amuseur! Comment M. P. de Saint-Victor s'effraie-t-il à ce point de le voir exposer une étude saisissante et bizarre? Rien dans le choix de ce sujet n'indiquait que Regnault fût incapable d'une vaste composition historique : l'effet produit au précédent Salon par le portrait du général Prim, cette œuvre si émue, si bien sentie, était-il donc déjà effacé?

Soyons juste, et donnons à la *Salomé* toute l'admiration qu'elle mérite, sans lui demander plus ou autre chose que ce que l'artiste a voulu exprimer.

Regnault eut une médaille pour cette œuvre. A coup sûr, si la médaille d'honneur eût été décernée au tableau le plus extraordinaire, le plus original du Salon, il l'eût obtenue. Mais, nous le répétons, Salomé n'était pas une composition, et le jury, n'ayant aucun doute sur le brillant avenir réservé à Regnault, accorda, non sans avoir hésité, cette récompense exceptionnelle à un tableau plus sage, mais qui la méritait par son importance et par l'effort qu'il dénotait.

Avant de suivre la foule qui se pressait devant la *Salomé*, nous avons laissé Regnault à Guadix travaillant avec ardeur, d'après nature, et dessinant une foule d'études en vue de son tableau futur.

La pensée de ce dernier Envoi ne le quittait pas; il en rêvait l'arrangement et la composition, il mûrissait peu à peu ce vaste projet dans son imagination. Un jour, il en

eut comme une vision : il modifia aussitôt tous ses projets, et subitement repartit pour Tanger.

A M. CAZALIS.

Grenade, 22 mai 1870.

Je prends encore un bain de lumière dorée et rosée dans la divine Alhambra. Quand on a connu cette féerie délicieuse on y retourne et ce ne sera peut-être pas la dernière fois. D'autant plus que dans mon prochain tableau, l'Alhambra, ou un palais du même genre, doit jouer un rôle important.

Je voudrais au moins, avant de mourir, avoir créé une œuvre importante et sérieuse, que je rêve en ce moment, et où je lutterais avec toutes les difficultés qui m'excitent. Quelle que puisse être l'issue de cette bataille, quand tu viendras à Tanger, tu me trouveras en face d'une toile immense, où je veux peindre tout le caractère de la domination arabe en Espagne, et les puissants Maures d'autrefois, ceux qui avaient encore à leur tête le vrai sang de Mahomet à la troisième, quatrième, cinquième et sixième génération...

J'espère bien rencontrer dans les histoires des Maures un fait historique ou un nom qui se rapportera à ce que je veux faire et contentera tout

le monde. Je commencerai toujours, et si je trouve à baptiser mon tableau, avant qu'il me quitte, tant mieux ; sinon j'invente et je renvoie les critiques au chapitre 59,999 d'une histoire arabe indiscutée, mais détruite dans l'incendie ou le sac d'une ville.

Les deux immenses portes bleu et or de la Salle des ambassadeurs viennent de s'ouvrir sur une galerie dont les gradins sont baignés par un fleuve ou un lac, sur les bords duquel est bâti mon palais ; — je détourne la critique en ne faisant ni l'Alhambra, ni l'Alcazar de Séville ; mais un palais qui n'est pas entouré d'eau n'est pas un palais pour moi...

Le roi maure paraît entre ces deux immenses battants de porte, armé, et recouvert de ses plus fins tissus, sur un cheval richement caparaçonné ; il est impassible, et regarde on ne sait où, comme le sphinx d'Égypte ou une idole indienne, comme un élu enfin, un descendant du prophète, un être adoré, encensé. A ses pieds, ou plutôt aux pieds de son cheval, un héros, le général en chef de ses armées, est humblement prosterné et dépose son épée. Il vient de conquérir à son maître une province ou une ville, et l'offre à Celui qu'on ne regarde qu'en tremblant et à genoux.

— Les inscriptions de l'Alhambra sont pleines de litanies au nom du roi qui en a fait construire les salles; soleil, lumière du mónde, sont les titres les plus modestes qui lui sont adressés. — Sur les marches de marbre blanc, où sont jetés de somptueux tapis, sont échelonnés des guerriers (les plus beaux des officiers), qui rapportent les drapeaux pris à l'ennemi, et une épée chrétienne, celle du général ou du roi chrétien; deux barques sont attachées aux marches : de l'une descendent le général et sa suite; dans l'autre, de beaux nègres gardent un groupe de femmes captives, les plus belles chrétiennes de la province conquise; elles seront présentées au roi et offertes après les drapeaux; celles sur qui son regard daignera descendre seront conduites au harem. A la proue d'une des barques, une tête coupée sera clouée, la tête d'un chef chrétien. Tout est or, étoffes merveilleuses, tout est élégant et précieux : architecture, armes, pierreries, chairs de femme, et au milieu : le *despotisme*, l'indifférence, l'insouciance mahométans... Le roi regarde à peine le général vainqueur : les portes de son tabernacle s'écartent, et, comme une idole enfermée et dont le temple s'ouvre, il est là, objet d'adoration...

Puis les portes se refermeront, il se couchera

de nouveau sur des coussins : une lionne apprivoisée lèchera ses pieds; ses deux esclaves favorites allumeront des parfums, et, le soir, il ne saura plus même s'il a reçu en présent quelques provinces de plus... Il aura quelques chairs nouvelles près de la sienne, voilà tout...

Le mépris pour les chrétiens à indiquer aussi : on ne rapporte pour tout butin qu'une épée, des loques, des drapeaux et des femmes. Mais pas de cassettes ni de richesses chrétiennes ; à quoi bon? ils n'ont nul besoin *de l'or des chiens*.

Leur civilisation est rendue par l'élégance artistique de tout ce qui les entoure; ils ont même (j'en ai vu à l'*Armeria* de Madrid) des armures plus belles et plus élégantes que celles des chrétiens d'alors, et toutes recouvertes d'étoffes précieuses.

La cruauté : une tête coupée est clouée comme un trophée à la barque; mais les têtes des guerriers obscurs ont été tranchées et clouées aux murs et aux portes de la ville prise. Les femmes seront demi-nues, elles se sont débattues : il faut que les yeux du maître soient attirés par l'éclat des chairs blanches et jeunes, etc.... Mais je suis fou de t'écrire un tableau, tu le verras.

...Il faut enfin que ce soit une œuvre; puis je

pourrai reprendre mon sac et aller adorer Brahma et Siva! Mais avant *il faut* que j'aie créé une chose importante.

...N'oublie pas l'Inde : c'est de là qu'il nous faut revenir hommes... Jusqu'à présent je n'ai appris qu'à marcher, à manger... Sois prêt pour l'automne 1871. Partons *jeunes* pour être émus, pour pouvoir nous assimiler et boire le soleil, supporter l'éclat des marbres, des étoffes, et revenons *jeunes* pour créer avec force...

A SON PÈRE.

Grenade, 23 mai 1870.

Je pars demain de Grenade et je regagne Tanger. Je me suis décidé pour le sujet de mon dernier Envoi qui, malheureusement, prendra des proportions plus importantes que je n'aurais voulu. Mais il n'y a pas à dire : le tableau me roule par la tête depuis quinze jours. Si je ne le fais pas maintenant, je ne le ferai peut-être jamais, parce que j'aurai vu d'autres choses qui me feront oublier celle-là. Aussi, dès aujourd'hui, je ferme les yeux devant tout ce qui se présente devant moi, et je cours m'enfermer à Tanger.

Pour le sujet de mon tableau, afin que je n'aie pas à l'écrire deux fois, demande à Cazalis la lettre que je lui ai envoyée. Je lui ai écrit hier soir, tout

plein de mon sujet; j'y rêve depuis plusieurs mois et je suis bien fixé depuis quinze jours seulement.

J'ai raconté mon futur tableau autant qu'on peut le faire avec la plume. C'est une diablesse d'œuvre; mais comme mon dernier Envoi doit être acheté par le ministère pour le Luxembourg, je veux y être noblement représenté.

J'ai laissé des études inachevées à Grenade; mais je n'ai pas de temps à perdre. Je suis pris de la rage de mon tableau, il faut que je parte, il faut que je commence.....

A SON PÈRE.

Tanger, 3 juin 1870.

Je suis propriétaire! J'ai acheté un terrain à Tanger et j'y fais construire un immense atelier pour y exécuter mon grand tableau. Je pense que cet atelier sera terminé dans deux mois, grâce aux troupes d'ouvriers Maures que j'y emploie. Je suis pressé et je cogne. On fait les fondations.

Quand l'atelier sera terminé, que je serai au travail, je continuerai à faire construire mon petit palais pour y vivre et y avoir mon habitation d'été, car le climat de Tanger est en tous points plus agréable que le nôtre, et, comme ville africaine, il est impossible d'en trouver une plus près de l'Europe, ce qui est un grand

point pour y travailler. En deux heures on est à Gibraltar où l'on trouve à peu près tout ce dont on a besoin.

Je pourrai, dans la suite, venir passer deux ou trois mois à Paris, puis je retournerai à ma maison de campagne des environs de Tanger où je trouverai la liberté et la tranquillité nécessaires au travail. Je n'aurai plus à rager contre le ciel français et ces journées où il faut allumer les lampes à midi et demi. Quelle belle lumière, quels beaux bonshommes ici, au lieu de tous nos petits crevés et de nos affreux bourgeois! Je ne pourrai plus maintenant passer une saison de six mois à Paris!.....

A SON PÈRE.

Tanger, 5 juin 1870.

..... Je ne sais si je vais avoir le temps de faire une toile intéressante pour le Salon prochain car je vais me livrer tout entier à mon dernier Envoi.

Il doit être une œuvre capitale; la seule peut-être que je ferai jamais dans ces proportions-là, à moins que, pour un monument public on ne me commande de grands tableaux ou de grandes décorations. Il s'agit pour moi d'être représenté au Luxembourg d'une façon remarquable.

Or, il y a un tableau que je peux faire main-

tenant et pour l'exécution duquel je ne serai jamais dans de meilleures conditions qu'ici.

La lettre de Cazalis t'aura indiqué mon sujet. J'ai ici tous les types, les caractères des têtes, les éléments de costumes, d'étoffes, les gestes, la lumière surtout. Voisin de Grenade et de Séville j'y trouverai tous les détails d'architecture qui me seront utiles.

J'ai acheté des photographies innombrables de tout ce qu'il y a de mauresque en Espagne, tant comme armures que comme monuments. J'ai mes études de l'Alhambra et de Séville : mes souvenirs, en outre, sont tout frais.

Plus tard, d'autres idées m'auront traversé la cervelle et je ne serai plus dans des conditions aussi favorables...

Je viens d'acheter un terrain aux portes de Tanger, à deux pas du Socko (marché maure) hors de la ville, sur la route de Fez. Il n'y a pas de meilleur emplacement pour moi : voisinage de la ville, du marché, passage de tous les paysans et gens de l'intérieur, caravanes de chameaux, tout ce qu'il y a de plus intéressant au Maroc passe par là. De plus, superbe vue sur la Cazba (la citadelle), et sur le détroit. L'endroit est sain ; il y a dans ma propriété deux citernes qui ne tarissent jamais, plus quelques figuiers

et grenadiers... et pas de maison voisine.

Je me fais construire un superbe atelier de 16 mètres de long sur $10^{m},50$ de large, et 10 mètres de haut. Jour en plein nord, aucun reflet à craindre. Une fois l'atelier construit, je poursuis mes travaux tout en peignant, et je me fais bâtir un petit cottage dans ma propriété à côté de mon atelier, avec écuries, parc pour les chiens, cour pour les poules et les canards ; me voilà fermier.

Plus tard, quand je reviendrai à Paris, au lieu d'y prendre un grand atelier qui me coûterait 4,000 francs de loyer, j'aurai un simple pied à terre, et pour mes œuvres importantes j'irai m'enfermer dans mes terres africaines où je jouirai d'une tranquillité parfaite, d'un bien-être agréable à bon marché, sous un climat délicieux, où l'on ne souffre jamais ni de la chaleur ni du froid, et où jamais la lumière ne fait défaut.

Joignez à cela tous les éléments possibles pour exécuter de belles choses. Toujours de belles formes, de beaux tons, d'intéressants groupes sous les yeux ! On ne peut mettre le nez à sa porte sans voir des tableaux tout faits.

J'aime autant cela que vos révolutionnaires parisiens. Ici, nous ne faisons pas de politique; les Maures se contentent du bâton que le Pacha

leur fait distribuer pendant qu'il leur vole leurs bestiaux, leurs femmes et leur argent. Ils trouvent cela si naturel que les révolutions ne viendront pas nous troubler ici de si tôt.

J'ai encore quelques voyages à faire, plus tard, quand j'aurai apporté mon dernier Envoi à Paris. Entre chacun d'eux, je viendrai passer deux ou trois mois à Paris, puis je retournerai à Tanger. Voilà ma vie bien réglée.

Parlons, maintenant de choses horriblement sérieuses. Il me faut une toile de 7 mètres 50 de haut sur 5 mètres 50 de large. Compte six mètres pour prévenir tous les agrandissements possibles et n'être pas obligé de rajouter des tringles de bois ou des bouts de toile. Quand pourrai-je avoir cela?

Il faut la commander, n'est-ce pas? Ne regarde pas au prix, il faut que ce soit beau et bon pour peindre, et solide. Mais pas de gros grain, afin que je ne sois pas obligé de dépenser 20,000 fr. de couleurs pour boucher les trous de la toile. Qu'elle soit en coutil croisé, très-fort, très-serré et très-beau. Fais des bassesses auprès des meilleurs fabricants pour obtenir cette dimension et tâche que la toile puisse m'être envoyée d'ici deux mois. Mon atelier sera fini alors et Lagraine préparera ma toile.

Tu joindras à cet envoi une petite caisse dans laquelle tu mettras huit livres de plâtre de doreur tout ce qu'il y a de plus blanc et de plus fin, et deux livres de colle de poisson *blanche* en feuilles de la meilleure qualité. Qu'elle soit bien souple, bien transparente et sans coloration.

Il me faudra ensuite des cargaisons de couleurs ; mais je t'en reparlerai plus tard : le plus pressé, c'est la toile.

Alors, en avant les grandes brosses, les échelles, et à l'assaut! S'ils ne me donnent pas la médaille d'honneur pour cette campagne-là, je ne sais pas ce qu'il leur faudra.

Je termine en ce moment un petit tableau, la *Sortie du pacha* à Tanger; je fais une étude, grande comme nature, que je joindrai à ma copie, puis je termine deux autres tableaux moyens, commencés; alors la grande toile arrive et en avant!.....

A SON PÈRE.

Tanger, 27 juin 1870.

Tu n'as pas bien compris peut-être mon griffonnage à Cazalis, ou peut-être aurai-je mal exprimé ma pensée. Mais jamais je n'ai songé à habiller mes captives de soie et d'étoffes d'or, ni mes Maures de mousselines rares avec broderies exagérées. J'ai toujours pensé que les guerriers

devaient avoir, soit comme armures, soit comme étoffes, des choses sévères et solides, que les esclaves noirs devaient être presque nus, que le soleil et tout l'éclat imaginable devaient briller sur la personne de mon Souverain.

Quant au paysage, je n'en ferai apparaître quoi que ce soit. La scène se passe dans une cour intérieure du palais avec colonnades, galeries, etc., échappée sur une seconde cour où je laisserai entrevoir la *Cour des lions*.

Les proportions de ma toile ne sont pas tout à fait celles que je demande... mais il me faut pouvoir faire des changements. Souvent une place vide de deux doigts sur l'esquisse, devient un trou de deux mètres dans le tableau et recule trop les personnages...

Il y en aura pour tous les goûts dans ce tableau ; du sévère et du dramatique, à côté de l'éclatant et du riant aspect de l'architecture intérieure; car dans les palais arabes les murs extérieurs et les cours seules sont d'un aspect sauvage, tout l'intérieur est riant et ciselé comme un bijou.

Sois sans inquiétude, on ne dira pas que c'est simplement de la décoration.

J'envoie avec ma copie une figure grandeur nature qui ne sera peut-être pas assez faite parce

que j'ai peu de temps, mais comme le règlement demande une esquisse, il me semble que je satisferai amplement aux conditions posées.

A SON PÈRE.

Tanger, 3 juillet 1870.

.... J'ai oublié de te demander de la couleur et je suis dans une pénurie désespérante quant à certains tons. *Le blanc*, par exemple, dont il me faudrait une provision qui puisse durer longtemps... Envoie-le en pot et non en tubes. Ce sera plus commode à chercher pour moi, et meilleur comme conservation... Un énorme pot de blanc! et vite! Envoie 20 livres de blanc au moins!... . »

15 juillet 1870.

« Je n'ai que le temps de t'annoncer le départ de ma grande toile : je dis grande ! elle est pourtant relativement petite, 3 mètres de haut sur $1^{m},50$ de large.

J'espère qu'elle te plaira, bien qu'on puisse m'accuser cette fois encore d'être un peu décorateur. En tout cas, ce n'est pas une insulte, car la décoration est le vrai but de la peinture; elle n'a pas été inventée pour autre chose. Envoie promener les mécontents quand même.

J'espère que Montfort ne me fera plus le repro-

che d'être creux, dans mon prochain Envoi, ou bien, si je suis creux encore cette fois-ci, je donne ma démission ; c'est que j'ai les yeux faits autrement que les autres et que je n'y vois plus goutte. Le malheur, c'est que jamais je ne vois à une Exposition ce que je fais au milieu de murs blancs, et cela m'empêche de me rendre compte de mes défauts...

J'envoie par le prochain *spahis* un tableau à M. Léon Freyssinet[1], de Marseille, et un autre à Me Allou[2], avocat à Paris.

J'ai sur le chantier trois autres tableaux, dont un assez grand (deux fois en surface comme la *Salomé*). J'aurai le temps de les terminer avant que la grande toile arrive et que l'atelier soit prêt.

Tu vois que je ne perds pas mon temps.....

A M. MONTFORT.

15 juillet 1870.

Mon cher Montfort,

Il y a bien longtemps que je m'en veux de ne pas vous avoir encore écrit... depuis un an !

... Je vous remercie de vos bonnes lettres et des impressions que vous m'envoyez sur ma peinture. J'ai plus de confiance dans votre juge-

[1] *Départ pour la fantasia.*
[2] *La sentinelle marocaine.*

ment que dans celui de n'importe qui, et si vous dites que ma peinture creuse, c'est que c'est vrai. Je vous avoue que je ne le vois pas, et cela m'afflige. Ma parole d'honneur, chez moi, les chairs de la Salomé ne creusaient pas.

Voilà en quoi je regrette de ne pas voir mes tableaux aux Expositions, car alors mes défauts me sauteraient aux yeux. Tandis que réduit à ne voir que ma peinture et dans mon seul intérieur, je ne m'en aperçois pas autant. Je vous dirai que je fuis le *modelé quand même*, je fuis l'abus du noir. Ce sont nos sales ateliers de Paris, avec leurs murs gris, vert foncé ou brun rouge, qui nous ont gâté les yeux et nous font voir des ombres insensées qui appellent forcément un modelé exagéré. Depuis que je voyage et que je vois les choses par moi-même, sans être entraîné de droite et de gauche par les conversations et les impressions de tel ou tel artiste, je me suis laissé aller naïvement à mes impressions personnelles. Croyez bien que je ne cherche pas l'originalité à tout prix, comme on se plaît à le dire. Je ne cherche pas du tout à révolutionner le public, ni à l'aveugler. Ce serait un but stupide, et je pense que vous ne me croyez pas assez bête pour ne chercher dans la peinture que quelque chose d'étrange... Je fais ce qui me passe par la tête, des

choses qui me semblent toutes naturelles et toutes simples. On veut y voir une tension, un effort constant vers le bizarre; tant pis.

Songez que je suis livré à moi-même, que depuis longtemps je ne vois la peinture de personne et que je m'en vais tranquillement là où me poussent mon sentiment et ma manière de voir personnels. J'observe, je travaille d'après ce que j'ai cru avoir bien observé, mais je peux parfaitement me *ficher dedans*.

Ainsi, je vous serai obligé si vous voulez bien m'écrire par quoi pèche la toile que je vais envoyer à Paris. C'est un grand service à me rendre.

J'ai tâché de ne pas faire creux. Pour moi, et ici, habitué à voir des figures d'un seul ton au milieu de murs blancs, par conséquent toujours reflétées, se détachant beaucoup plus par la valeur plaquée et presque sans modelé que par les effets d'ombre et de lumière, pour moi, dis-je, mes chairs ne me paraissent pas creuses. Mais je ne réponds pas qu'à Paris, à côté d'autres peintures, elles ne puissent manquer de solidité. Dites-le moi bien franchement.....

A SON PÈRE.

Tanger, 3 août 1870.

... J'ai envoyé hier la grande toile que je joins à ma copie... C'est loin d'être un chef-d'œuvre, et

ce serait bien plus exécuté si je n'avais pas été privé de blanc si longtemps. Je tâcherai de faire mieux une autre fois. Pas de nouvelles de la guerre! C'est désolant.

Je ne viens pas à Paris avec mon tableau parce que je serais capable de partir pour la Prusse. Je voudrais avoir les émotions du soldat, les entraînements de la bataille, les enivrements de la victoire!... Je me connais... Il vaut mieux pour toi et pour moi que je reste à Tanger.....

A SON PÈRE.

Tanger, 12 août 1870.

..... Depuis tous ces événements ma vie et ma tête sont tellement bouleversées que je ne sais plus si je t'ai écrit...

Quelle série de fausses nouvelles désolantes nous recevons ici par Londres, Lisbonne, Madrid. Elles sont démenties le lendemain, confirmées le surlendemain. Que croire! Quel ennui d'être si loin dans de pareils moments!

Nous n'avons guère le cœur à peindre; on attend chaque bateau de Gibraltar, on se jette sur les journaux, sur les lettres, on court à la légation croyant apprendre une nouvelle. On consulte les cartes, on discute les probabilités de marches stratégiques, on confronte les différentes sortes de dépêches. Bref, nous sommes bien agités.

Laisse donc Eugène aller à son poste. Je voudrais bien y être aussi, moi! et si les choses vont mal, je n'y serai pas le dernier! Un être inutile à son pays ne doit plus se rencontrer en France, sous aucun toit. Il est du devoir de tous de marcher et de soutenir honorablement son titre de Français qui ne doit pas devenir synonyme d'égoïsme, de lâcheté, de mollesse.

Je serai très-heureux de savoir Eugène au camp... au feu, s'il le faut.

En somme on en revient! Toute tête en ligne n'est pas abattue. Il faut avoir foi dans son étoile, ou dans tout ce que tu voudras.

J'attends par le prochain *Spahis* nos engins de peintre. Nous les laisserons peut-être reposer pendant que nous en emploierons d'autres tout nouveaux pour nous. La brosse et la palette nous sembleront plus légères au retour...

Adieu, cher père, à bientôt peut-être.....

CHAPITRE V

Retour à Paris. — Le siége. — Exposition des œuvres de Henri Regnault.

Au moment même où arrivaient à Paris les nouvelles terribles de nos premiers désastres, l'exposition des Envois de Rome avait lieu à l'École des beaux-arts. Pour se conformer au règlement, Regnault y avait envoyé une copie, celle du tableau des *Lances*, à laquelle nous l'avons vu travailler à Madrid ; il y avait joint l'*Exécution sans Jugement*, dont il nous a parlé dans ses lettres de Tanger.

Bien peu de personnes virent alors ces œuvres ; de trop graves préoccupations agitaient nos esprits pour nous laisser le loisir de nous intéresser aux choses de l'art.

Mais, comme depuis lors nous avons pu étudier l'*Exécution sans jugement* à l'Exposition des œuvres de Regnault, je donnerai encore cette fois, comme je l'ai fait jusqu'ici, les jugements si opposés, de MM. Th. Gautier et P. de Saint-Victor :

« Une rénovation se fait dans la peinture, et c'est M. Regnault, l'auteur du portrait de Prim, de la *Judith* et de la *Salomé*, qui ouvre à l'art cette voie que nul pied n'a foulé encore. Il a envoyé de Tanger un tableau d'une originalité si haute, d'une lumière si éblouissante, d'un imprévu si complet, qu'il faut saluer du nom de maître et même de grand maître l'élève capable de pareilles œuvres. Aucun musée ne renferme une toile analogue. M. Regnault a une manière à lui de concevoir un sujet, de le traiter, d'en faire jaillir un effet inattendu ; il voit la nature sous un angle d'incidence particulier qui lui donne des aspects et des colorations auxquels personne n'avait songé. Il découvre, ce qui est le propre du génie, une physionomie inconnue des choses. Ce tableau, le plus étonnant peut-être que nous ayons vu, a pour titre : *Exécution sans jugement sous les rois maures de Grenade.*

« Un escalier de marbre blanc de quelques marches forme le premier plan de la toile dont il occupe toute la largeur. Il conduit à une salle d'architecture arabe dans le style de la salle des Abencerrages ou de *las dos Hermanas* à l'Alhambra de Grenade, et couverte

d'une voûte découpée en stalactites et en gâteau d'abeilles. Tout ce fond est frappé d'une lumière de reflet indiquant au dehors un vif soleil et une ardente chaleur. Il semble qu'il se fasse un grand silence dans ce lieu charmant où vient de s'accomplir une action sinistre ; il y règne comme une solitude et un mystère de sérail. Le crime et le châtiment resteront également ignorés, quand les esclaves muets auront emporté le cadavre et épongé le sang. Nul œil n'a vu, nulle oreille n'a entendu. La victime et le bourreau étaient seuls. La tête qui vient de tomber était peut-être une des quatorze têtes que le chef des croyants a le droit de couper par jour, sans en donner aucune raison : celle d'un traître, d'un assassin ou d'un sacrilége dont le forfait ne doit pas être révélé.

« Sur les marches a roulé la tête séparée du corps crispé par les dernières convulsions, et se présentant en raccourci. Auprès du cadavre quelques degrés plus haut, se tient l'exécuteur essuyant la lame de son sabre. Voici en quelques lignes le croquis de la composition.

« Le justicier, car le nom de bourreau ne saurait convenir à cette noble et majestueuse figure, est un Maure très-basané, coiffé d'un fez rouge que dépasse le bord d'une calotte blanche, et n'ayant d'autre vêtement qu'une gandourah ou longue robe d'un rose éteint, décoloré, rompu, d'un rose mort comme celui d'une feuille sèche et d'une harmonie extraordinaire. La gandourah, ouverte par en haut, laisse voir une forte ossature de poitrine et de larges pectoraux qui indiquent une grande vigueur. D'un mouvement su-

perbe, il passe lentement le damas de sa *flittah* sur le pan à demi relevé de sa robe, qu'un reflet éclaire au-dessous et teint d'une lueur orangée sur laquelle se dessine le bas de ses jambes brunes et nerveuses. Détournant un peu la tête, il jette de haut, sur le cadavre abattu, un regard indéfinissable à la fois dédaigneux et mélancolique, d'une férocité douce et rêveuse, et empreint du fatalisme oriental : c'était écrit ! Nulle colère, nulle indignation.

« La rage impuissante, la haine furieuse se lisent, au contraire, dans le regard que la tête coupée renvoie à la tête vivante. La bouche se tord convulsivement, les traits se contractent d'une façon hideuse, et les tons bleuâtres du crâne rasé donnent à ce *chef* un aspect étrange et fantastique. Le corps du supplicié a glissé sur les marches et ses bras renversés cachent à demi le moignon du col d'où le sang jaillit et se répand en flaques rouges sur la blancheur du marbre. Cette tache de pourpre, d'une incroyable richesse de couleur, est la note tonique, la dominante du tableau. Là le sang a cinglé avec force, éclaboussant les degrès; ici il s'étale plus largement répandu. Plus loin il coule en longs filets ou se coagule en gouttes épaisses ; cela est d'une vérité qui ne se devine pas. Il faut que le jeune artiste ait vu à Tanger quelque décapitation à l'yatagan, et l'on pourrait même croire que c'est ce spectacle qui lui a suggéré l'idée de sa composition.

« C'est un parti pris d'une rare audace d'avoir placé au milieu d'une toile cette grande plaque sanglante ; mais ici l'horreur n'est pas le dégoût. Au point de vue de l'art, il y a beauté. En regardant ces tons splendides,

nous songions à la comparaison homérique du sang coulant comme des écheveaux de pourpre sur la cuisse d'ivoire de Ménélas. Le vers d'Alfred de Musset :

Et taché de leur sang, tes marbres, ô Paros!

nous revenait en mémoire ; de même que le geste superbe du justicier nous avait rappelé l'ange vengeur « essuyant son épée aux nuées, » dans le dénoûment de *Ratbert*. Ce rouge, qui semble pris à la palette de Rubens avec des tons de flamme et de rubis, demandait sa couleur complémentaire, et, en harmoniste habile, M. Regnault a vêtu d'un doliman et d'un pantalon, à la turque, verts, le corps de son supplicié, faisant jouer à la manière orientale les nuances de la même couleur.

« Ainsi le pantalon a le vert sombre, presque noir, du velours, la veste le vert mat du drap, le revers des manches le vert lustré et plus blond du satin, et pour que toute la gamme soit épuisée, un ornement en losange d'un vert prasin se découpe au coude du bras qui n'est pas engagé sous le corps. Mais il faut rattacher cette valeur verte à la valeur rosée du tableau, et une ceinture rose s'enroule autour du cadavre. La coupole moresque, criblée de points de lumière qui pétillent à travers le délicat fenestrage des baies, est baignée d'une atmosphère rosâtre que réchauffent des tons orangés. Un luisant miroite sur l'émail des *azulejos*, revêtant à hauteur d'homme la paroi des murailles, et parmi les irradiations se distinguent quelques jets de sang, rappel de la plaque rouge centrale.

« Il est difficile de construire avec un artifice plus savant une symphonie de couleurs. Aussi l'œil éprouve-t-il une satisfaction complète devant ce tableau, dont l'éclat éblouissant ne détruit pas l'harmonie. La peinture de M. Regnault est tellement pénétrée de lumière qu'elle produit à côté des autres tableaux l'effet d'un vitrail traversé de soleil. Tout parait décoloré et terreux quand on l'a regardée. »

Tandis que M. Gautier reste fidèle à son admiration, la critique de M. P. de Saint-Victor devient au contraire de plus en plus acerbe :

« M. Regnault est décidément dans une voie mauvaise ; son talent se corrompt dans les orgies du pinceau. Le voilà voué aux pompes et au *chic* de la peinture orientale, à ses tintamarres de palettes, à ses bariolages de bazar. Sa *Salomé* du dernier salon, sa *Judith* de la dernière exposition des Envois de Rome, accusaient déjà une tendance à étouffer l'idée sous les oripeaux, à ne voir dans les sujets sanglants qu'il se plaît à peindre, qu'un prétexte à faire miroiter des étoffes et scintiller des bijoux. Le tableau qu'il envoie cette année pousse ce parti pris à la charge : l'or de sa couleur s'y change en clinquant. — *Une exécution sans jugement, sous les rois maures de Grenade*, c'est le titre de sa nouvelle turquerie. Un bourreau maure vient de trancher, dans un vestibule de l'Alhambra, la tête d'un condamné qui roule à ses pieds. Il essuie son cimeterre au pan de sa robe. Il n'y a personne sous

cette robe saumonnée d'un ton douteux et brouillé; le corps est absent : ce n'est qu'une draperie vide, accrochée à une tête de Turc. Ses bras nus tendent des biceps et des deltoïdes fantastiques. Les Italiens ont un joli mot pour définir ces reliefs factices boursouflés par le faux dessin. Ils les appellent : *Muscoli stranieri*, « muscles étrangers. » Aussi bien que son patient, l'homme est d'ailleurs tué par le fond gaufré, doré, guilloché sur lequel il se plaque sans en ressortir. Le raccourci du cadavre a de la verve et du jet, mais ce n'est qu'une fougueuse ébauche. Le regard le plus attentif ne parvient pas à débrouiller ce paquet de membres enchevêtrés au hasard. — Ce qui suffirait, du reste, à gâter ce tableau manqué, c'est le trompe-l'œil de la tache de sang qui s'épate au bas sur les dalles. C'est avec un coutelas de boucher plutôt qu'avec un couteau de palette qu'elle semble appliquée sur la toile. L'illusion en est à la fois horrible et puérile. Cela rappelle ces vessies pleines de sang de bœuf que les tyrans de tragédie crevaient autrefois sur leur draperie, en se frappant, au cinquième acte, de leur poignard en fer blanc.

« Aucune pensée, aucun sentiment ne se dégagent d'ailleurs de ce réalisme brutal. »

J'ajouterai tout de suite que Regnault, ayant revu quelque temps après son tableau à Paris, éclairé de côté et dans des conditions bien différentes de celles où il l'avait

peint, n'en fut pas satisfait. Il s'expliqua alors les critiques de son ami M. Montfort et comprit le danger de travailler sous une lumière perpendiculaire aussi intense que celle dont son atelier de Tanger était inondé.

Vers le milieu de septembre, Regnault, accompagné de son ami Clairin, arrivait à Paris en toute hâte, car il tremblait de trouver la capitale déjà investie et de ne pouvoir y entrer pour prendre part à sa défense. Tous ceux qui avaient connu Regnault trois ans auparavant furent frappés du changement qui s'était opéré en lui et que reflétait sa physionomie comme sa conversation. On avait gardé le souvenir d'un jeune homme ardent, sympathique, plein de charme, mais dont la nature trop riche avait besoin de s'équilibrer. On retrouvait en lui la même ardeur, dominée et contenue par la volonté, le même charme, rendu plus puissant et plus communicatif encore par le progrès moral qui s'était accompli dans son âme et dans son cœur. On se sentait en face d'un homme fait, sérieux, ayant

placé haut ses pensées et ses affections et au-dessus de ces affections elles-mêmes, son devoir et son honneur.

Il était accouru de Tanger parce que déjà la France était éprouvée et malheureuse. Il lui apportait son dévouement simplement, sans ambition, sans arrière pensée. Comme grand prix de Rome, il était dispensé de tout service militaire; nul ne l'eût blâmé s'il fût resté au loin. Mais sa modestie comme son patriotisme lui défendaient de rester inactif au jour de nos désastres.

Engagé d'abord dans un bataillon de francs-tireurs, il céda peu après aux instances de ses amis, et s'enrôla dans la garde nationale sédentaire; bientôt après, il voulut faire partie des bataillons de marche.

La certitude du devoir accompli lui donnait cette confiance naïve et sublime qui a soutenu jusqu'au bout les défenseurs de Paris. Il n'en était pas moins impatient de retourner à Tanger, et le souci de son atelier abandonné à la hâte ne le quittait jamais. Dix-sept jours avant sa mort, il écri-

vait du cantonnement de Colombes, à un ami de Gibraltar :

A M. BONNET.

2 janvier 1871.

Mon cher M. Bonnet,

Je ne sais si vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite par ballon monté, il y a six semaines. J'étais sur le point de partir avec Clairin dans le 60e bataillon de guerre. Voilà plus d'un mois que nous faisons aux avant-postes, le service de grand'gardes, couchant dans la neige sur la terre gelée ou nageant dans le dégel, manquant de pain quelquefois le lendemain, marchant toute la journée le sac au dos, goûtant enfin toutes les douceurs de l'état militaire, dans une rude campagne d'hiver.

Nous avons couché sous la tente au pied du mont Valérien, à la Folie-Nanterre, exposés au vent le plus violent et le plus glacial pendant les trois nuits les plus froides de l'année, le thermomètre marquait, 15 à 17 degrés au-dessous de zéro.

Il y a eu ces nuits-là dans l'armée plusieurs cas de congélation. C'était pour nous une épreuve un peu rude, pour moi surtout qui avais passé quatre hivers de suite dans les pays chauds. Es-

pérons que tous ces sacrifices-là, serviront à quelque chose. Nous sommes pour le moment cantonnés à Colombes, nous souffrons moins, excepté les nuits que nous passons en faction dans les tranchées à 200 mètres des Prussiens qui nous tiennent en éveil par le sifflement des balles. Ils ont commencé à bombarder les forts. Voilà longtemps que nous n'avons aucune nouvelle de la province. Est-ce bon, est-ce mauvais signe?

Nous n'osons plus croire à aucun bruit, nous n'osons plus faire la moindre conjecture; on nous a trompés tant de fois!

Mon père est prisonnier depuis le commencement du siége, et je n'ai aucune nouvelle de lui depuis le 19 septembre. La population de Paris est très-calme, elle supporte assez bien le manque de tout.

Si cet état de choses peut durer encore un mois nous sommes sauvés. Hier, pour notre premier de l'an, nous étions de corvée, Clairin et moi ; nous avons passé notre matinée à balayer les escaliers du cantonnement et à nettoyer toutes sortes d'endroits ; puis l'après midi à chercher du bois dans les environs, à le fendre, à le scier, etc... Voilà nos étrennes. Malgré tout cela nous ne nous plaignons pas. Nous y sommes faits et nous ne demandons comme récompense qu'une

bonne nouvelle de province, et la joie de prendre part à l'action définitive qui délivrera Paris.

Soyez assez bon, mon cher ami pour vous occuper un peu de Lagraine; est-il encore à Tanger? A-t-il assez d'argent pour nourrir les chiens et suffire aux autres dépenses? Je ne voudrais pas que le pauvre garçon fût dans une trop grande misère, nous ne serons pas indéfiniment cernés. J'espère avant deux mois vous voir et vous rendre ce que vous aurez eu la bonté de lui donner pour moi. Si Lagraine n'est plus à Tanger, qui s'occupe de la maison? Vous savez qu'il y a là pas mal d'études et de costumes que je ne voudrais pas savoir être à la merci du premier venu. Dans le cas où je mourrais dans cette guerre, M. Clairin, le père de Georges, posséderait un papier où sont écrites mes dernières volontés et aurait la charge de rembourser les dépenses avancées pour moi soit par vous, soit par d'autres.

Prêt au sacrifice, il eût pourtant voulu vivre; l'avenir lui apparaissait rayonnant, plein de promesses et de douces joies. Un mariage que ses vœux appelaient depuis longtemps, venait d'être décidé pour lui, et entre les rudes journées que réclamait son

métier de soldat, il faisait avec sa fiancée des projets de voyages et des rêves de bonheur.

Mais les jours se succédaient, les déceptions se multipliaient et les plus sombres prévisions planaient sur l'avenir. Tant que Regnault avait gardé une lueur d'espérance, il avait fait son devoir avec enthousiasme. Il le fit encore avec une générosité calme et décidée, lorsqu'il sentit que tout sombrait et que le salut était impossible. Mais, devenu triste et rêveur, il éprouvait parfois le besoin de noter par écrit les pensées qui le poursuivaient, comme nous le disent les lignes suivantes :

Nous avons perdu beaucoup d'hommes ; il faut les refaire et meilleurs et plus forts. La leçon doit nous servir. Ne nous laissons pas amollir par des plaisirs faciles. La vie pour soi seul n'est plus permise. Il était, il y a quelque temps, d'usage de ne plus croire à rien qu'à la jouissance et à toutes les passions mauvaises. L'égoïsme doit fuir et emmener avec lui cette fatale gloriole de mépriser tout ce qui était honnête et bon...

Aujourd'hui la République nous commande à

tous la vie pure, honorable, sérieuse, et nous devons tous payer à la patrie, et au-dessus de la patrie, à l'humanité libre, le tribut de notre corps et de notre âme.

Ce que les deux peuvent produire ensemble, nous le leur devons. Toutes nos forces doivent concourir au bien de la grande famille, en pratiquant nous-mêmes, et en développant chez les autres, les sentiments d'honneur et l'amour du travail...

Simple soldat, Regnault n'avait reculé devant aucun des ennuis du service. Son capitaine, frappé de son zèle, de son intelligence, de son courage, lui offrit de lui donner un grade. Regnault déclina cet honneur et motiva son refus dans une lettre admirable de simplicité et de patriotisme :

AU CAPITAINE STEINMETZ.

16[e] régiment de guerre
69[e] bataillon, 1[re] compagnie.

18 janvier 1871.

Mon cher Capitaine,

Je vous écris afin de mieux vous exposer les raisons qui m'ont fait persévérer, après mûre réflexion, dans ma ferme résolution de rester sim-

ple garde. Je vous remercie néanmoins de vos bonnes intentions à mon égard, et je suis heureux de la confiance dont vous voulez bien m'honorer. Je crois pouvoir la mériter par mon entier dévouement et ma parfaite soumission, aussi bien en restant simple soldat, qu'en devenant votre sous-lieutenant.

Je sais que les qualités de sang-froid et de respect du devoir que vous me reconnaissez auraient fait de moi en peu de temps, grâce à votre bonne direction, un officier passable. Mais je crains que mon peu d'expérience dans le service militaire ne m'expose à recevoir, de temps en temps, des leçons de ceux qui, sous mes ordres comme sous-officiers et caporaux, en sauraient plus que moi, et qui, sous beaucoup de rapports, seraient plus dignes et aussi capables de remplir le grade que vous me proposez.

Ensuite, je suis certain que je pourrai vous écouter encore mieux en restant simple garde. Mon exemple peut rendre plus de services que mon commandement. Décidé à supporter, sans broncher, les fatigues et les ennuis du métier, sans en éviter aucun, à être le premier aux corvées et le premier au feu, j'espère entraîner à ma suite ceux de mes camarades qui seraient portés à se plaindre et à hésiter. Nous sommes plusieurs

dans le même cas, animés des mêmes sentiments, mais nous ne serons jamais assez nombreux, Croyez-vous que la résignation et la bonne volonté de M. Bethmont n'aient pas été d'un grand effet vis-à-vis de beaucoup d'entre nous ?

Je n'ai pas la prétention de le valoir, ni d'être doué d'une parole assez entraînante pour convertir en bons les mauvais. Seulement je suis plus jeune, j'ai meilleure santé, autant de courage, autant de patriotisme que lui, et le respect de la discipline.

Vous avez en moi un bon soldat ; ne le perdez pas pour en faire un officier médiocre...

Et pourtant le métier de soldat était parfois bien pénible dans cet hiver si rigoureux ; une lettre que Regnault adresse à sa fiancée, nous laisse entrevoir quelques-unes des fatigues qu'il avait à supporter.

A MADEMOISELLE G. BRÉTON.

...Enfin ! cette nuit interminable est finie ! O ma pauvre amie, c'était horrible ! Mais je ne veux pas me plaindre, parce qu'il y en a qui auront souffert plus que moi. Nous avons dans la journée levé et posé trois fois le camp. Les autres batail-

lons étaient partis en reconnaissance avec M. de Brancion et nous avaient laissés à la garde des avant-postes. Les factions de nuit, — six heures immobiles ! — allaient nous échoir de nouveau, quand enfin une compagnie est venue nous relever. Un vent glacial menaçait à chaque instant de nous enlever de nos tentes. Nous étions entièrement exposés à cette tempête de glace; tout gelait dans nos bidons; les pieds étaient devenus insensibles. Dans une tente voisine de la nôtre, on entendait geindre un de nos pauvres camarades, Nourrisset, tombé à minuit et demi dans la carrière, à une profondeur de quatre-vingts pieds. Il n'est pas encore mort, mais n'en vaut guère mieux. La veille, pendant que nous gelions sur le Port-aux-Anglais, un autre homme de notre bataillon était déjà tombé à cette même place et s'était brisé le fémur. — Nuit horrible!

On va nous emmener, je l'espère, d'un autre côté : nous sommes de toute part entourés de carrières à découvert, et il arrivera quelques accidents encore si l'on ne décampe. Oh ! je puis parler sciemment du froid, et sais ce matin ce qu'est une nuit sur la terre dure, exposé à une bise glaciale. Quatre hommes chez nous gelés, dont un sergent : on est parvenu à les rendre à la vie. Assez là-dessus. Je me réchaufferai à votre

foyer. Je vous aime, j'aime mon pays et cela me soutient. Adieu...

Pour arracher Regnault à la tristesse qui l'envahissait, ses amis voulurent lui faire reprendre ses pinceaux. Il céda à leurs désirs, quoiqu'il ne se sentit aucun goût pour ces travaux faits entre deux gardes aux remparts. Mais il posa une condition : on le dispenserait de toute labeur de l'esprit, on préparerait tous les objets qu'il aurait à représenter, et il ferait simplement acte de copiste. L'atelier de M. A. Goupil fut orné pour lui de riches tentures orientales, de soieries éclatantes, de tapis aux couleurs vives et variées ; Regnault se mit à l'œuvre et fit ces trois merveilleuses aquarelles que tout le monde a admirées d'abord au Cercle artistique où elles furent exposées pour la première fois, et ensuite à l'École des beaux-arts. Ceux qui ne les ont pas vues, ne sauraient se faire une idée de la hardiesse, de la puissance, de l'éclat et de l'harmonie de ces aquarelles auxquelles rien de ce qui a été fait en ce genre ne saurait être comparé.

« C'est en plein Orient, écrit M. Th. Gautier, que nous transportent ces splendides aquarelles, qu'on croirait exécutées sous l'immuable azur du ciel d'Afrique, et non sous ce triste dais de brouillard qui recouvrait Paris pendant les mois d'hiver du siége. La première représente une jeune femme couchée sur un divan dans un costume où dominent ces étoffes aux blancheurs transparentes traversées de raies mates ; ces blancheurs font l'effet du camelia entouré de fleurs variées qu'on place au milieu des bouquets de bal ; elles attirent et concentrent la lumière, et leur éclat se répand par douces ondulations sur les teintes fraîches qui l'environnent. La femme à demi-allongée dans une pose assouplie par les langueurs du kief rappelle cette délicieuse Haoua dont Fromentin, dans *Une année au Sahel*, trace un si délicieux portrait avec une plume qui vaut son pinceau. On ne saurait trop admirer l'étonnante harmonie de ces étoffes, de ces tapis, de ces accessoires, de ces couleurs disparates en apparence, mais dont les contrastes se résolvent en un accord parfait. Depuis les *Femmes d'Alger*, d'Eugène Delacroix, aucun peintre n'a mieux su baigner d'une ombre limpide le chatoiement d'un riche intérieur moresque.

« La seconde de ces aquarelles a pour sujet un intérieur encore, mais d'une signification et d'une valeur toutes différentes. Sur un divan encombré de carreaux de brocart, de soie ou de maroquin, est assis ou plutôt accroupi un jeune homme nu jusqu'à la ceinture, basané presque comme un mulâtre, et le bras s'appuyant au genou avec un mouvement plein de science et de hardiesse. C'est une figure étrange. Une

espèce de turban négligemment enroulé lui recouvre le front de ses larges plis et projette sur ses yeux une ombre mystérieuse. On dirait un Manfred ou un don Juan oriental ayant peut-être connu une autre civilisation et ayant voulu changer de blasement. En regardant ce corps maigri et nerveux, consumé d'ardeur, nous pensions au héros de Namouna, à cet Hassan, d'Alfred de Musset, qui s'était en allé réchauffer son scepticisme au pays du Soleil, quittant le cigare pour le haschich. Le peintre n'a probablement pas eu cette idée, mais son aquarelle la suggère : l'ennui de la volupté, le désir de l'inconnu, la fatigue des paradis artificiels, comme les appelle Baudelaire, se lisent sur ce visage amaigri, mais jeune encore malgré les excès.

« Sur les épais tapis qui jonchent le sol est étendue une jeune femme qui, les épaules adossées au divan, enveloppée d'une gandourah noire à capuchon, entr'ouverte à la poitrine, dont la blancheur ressemble à la lune sortant d'un nuage sombre, laisse errer nonchalamment ses doigts teints de henné sur les cordes d'une guzla dont elle s'accompagne. Le chant s'exhale comme un soupir de ses lèvres distraites. Elle sent qu'elle n'est pas écoutée et suit son rêve. Rien de plus séparé que ces deux êtres, tous deux jeunes et beaux, placés aux deux bouts d'un divan.

« Le luxe qui les entoure a une richesse sourde, une ardeur sombre, et comme une gravité funèbre malgré la violence des tons conservés dans l'ombre avec une superbe maestria de coloris. Ce ne sont que rideaux et portières d'étoffes où s'est épuisé l'art de l'Orient, que tissus magnifiques, que tapis de Smyrne,

de Kabylie ou de Turquie, tableaux incrustés de nacre, armes constellées de pierreries, narghilés du Khorassan, et cependant il y a quelque chose de tragique sous cet amoncellement de splendeurs. Cette chambre pourrait servir de fond à quelque scène de jalousie et de meurtre. Le sang ne ferait pas tache sur ces tapis d'une pourpre sombre.

« La troisième aquarelle n'est qu'un simple bouquet de palette, un selam de couleurs orientales épanouies dans un rayon de lumière. Elle représente une cadine ou une odalisque se tenant debout au milieu de sa chambre et comme ravie de sa beauté et de son costume chatoyant. Tout cela fait au premier coup avec une fraîcheur et une limpidité incomparables. Le peintre, tout en maintenant sa volonté, a su profiter admirablement des heureux hasards de l'aquarelle. »

Peu de jours après, Regnault dessinait les portraits de MM. Bida et Duruy en costume de gardes nationaux : ce furent ses dernières œuvres.

Nous savons déjà comment Regnault mourut, victime de son devoir à Buzenval, le 19 janvier, atteint par le dernier coup de fusil peut-être qui fut tiré sous les murs de Paris.

Une année s'écoule à partir de cette date néfaste, année terrible, maudite, souillée

de hontes et de crimes sans exemple. Et pourtant, Paris qui tour à tour se passionne et oublie si vite, qui ne fait des réputations que pour se donner aussitôt le plaisir de les détruire, Paris avait gardé vivant au fond de son cœur le souvenir de Regnault. Quant aux amis du jeune peintre, leur douleur était restée aussi vive qu'au lendemain de sa mort. Depuis longtemps ils se promettaient de consacrer sa jeune gloire par une exposition complète de ses œuvres ; mais elles étaient disséminées un peu partout, à Rome, à Tanger ; il fallut du temps pour les faire revenir, et ce fut au mois de mars 1872 seulement qu'on put voir, dans les salles d'exposition du palais des Beaux-Arts, ce qu'avait accompli, en trois années, un artiste épris de son art, fanatique du progrès, toujours avide du nouveau et fou de la lumière. On s'étonna de ce travail immense, et cependant plusieurs œuvres importantes qu'on avait admirées dans cette même salle faisaient défaut. L'*Automédon*, vendu en Amérique, ne pouvait être rapporté de si loin ; la *Judith*,

achetée par le Musée de Marseille, fut refusée par le Conseil municipal, malgré des instances réitérées et malgré le sentiment presque patriotique qui aurait dû commander l'envoi de cette toile. D'autres tableaux et dessins encore manquaient à la collection ; c'étaient d'abord des études espagnoles que Regnault avait vendues à Rome, et qui, m'a-t-on dit, ont figuré en 1869 à l'Exposition de Bordeaux. C'étaient encore de nombreux portraits au crayon noir, des études dessinées pour ses tableaux, et enfin une toile qui a disparu dans le trajet de Tanger à Paris, et qui représentait un Arabe tenant en laisse deux lévriers sur les sables blancs d'un pays aride.

L'Exposition resta ouverte un mois. Nul ne se doutait jusque-là du prodigieux travail de Henri Regnault pendant ses voyages.

Il nous révèle un Orient nouveau et semble avoir inventé des couleurs pour le peindre. Sauf les deux petits tableaux intitulés : la *Sentinelle marocaine*, et le *Départ pour la fantasia*, tout ce qui fut exposé en ce genre ne se composait que d'études

ou de projets de tableaux; mais toutes ces œuvres portaient l'empreinte d'un talent désormais sûr de lui; elles étaient toutes inondées de cette lumière que Regnault s'était juré de reproduire et dans laquelle, pour ainsi dire, il était parvenu à tremper son pinceau. Les aquarelles rivalisaient de vigueur avec l'huile; jamais la blancheur des murailles n'avait été exprimée avec une telle intensité, jamais les rayons du soleil couchant n'avaient embrasé de teintes plus dorées les murailles de l'Alhambra.

Une merveille entre toutes les autres montrait le talent de Regnault sous un aspect encore inconnu. Dans la *Sortie du pacha* en effet, les personnages hauts à peine de quelques centimètres, irréprochables comme dessin, conservent cette tournure élevée, cette noblesse de formes qui semblent réservées aux tableaux d'histoire. Le coloriste d'autre part semble avoir pris à tâche de surmonter d'invincibles difficultés. Les blancs les plus violents luttent entre eux sans heurter l'harmonie, le soleil éclate partout, sur les murailles et sur la foule; les ombres elles-

mêmes restent claires et lumineuses dans ce chef-d'œuvre incomparable.

Haine au gris! s'était écrié Regnault en sortant de l'atelier de M. Lamothe ; et il s'était tenu parole.

Le succès de l'Exposition fut immense, il dépassa toutes les prévisions, toutes les espérances. Jamais foule aussi nombreuse, aussi sympathique, ne se rendit à un appel de ce genre.

Pour nous, ce fut dans notre douleur une grande consolation, presque une joie, de voir l'empressement, l'enthousiasme du public, et surtout de constater l'unanimité avec laquelle les artistes et la critique classèrent les œuvres de notre cher Henri, parmi celles qui assurent à leur auteur l'immortalité.

Et maintenant ma tâche est finie ; je ne me livrerai pas à une étude du talent de Regnault ; je n'examinerai pas ici ce qu'on pouvait attendre ou redouter de son influence sur les jeunes artistes. Après avoir pris la plume le plus rarement possible, et seulement pour guider le lecteur à travers

les lettres que je publie et les relier entre elles, je me souviendrai jusqu'à la dernière ligne que ce livre n'est pas le mien, mais seulement celui d'Henri Regnault.

L'Exposition de ses œuvres a eu pour résultat de rassurer ceux qui redoutaient sa facilité, sans soupçonner par quel travail sérieux, constant, ardu, il se prémunissait contre les dangers de son immense talent naturel. S'il existait encore à ce sujet des incrédules, la lecture de ses lettres les aura convertis, je l'espère, en leur prouvant avec quelle réflexion, quelle maturité d'esprit, quel respect de l'art et des maîtres le jeune artiste travaillait et préparait son avenir.

On l'a accusé de chercher des succès bruyants et de mauvais aloi : jamais cette pensée ne lui est venue. Il suffit de lire sous quelles impressions il se mettait à l'œuvre pour comprendre que, non-seulement il ne forçait pas la note, mais qu'il restait au-dessous de ce qu'il avait entrevu. Un doute d'une autre nature a pu naître dans l'esprit du lecteur : ne semble-t-il pas au premier abord que l'ardent enthou-

siasme de Regnault ait parfois subi l'influence de la mobilité de son caractère ?

L'Italie, l'Espagne et l'Afrique, Michel-Ange et Vélasquez, la campagne romaine, les monuments moresques et l'étincelante lumière de Tanger le passionnent tour à tour avec une vivacité qui grandit chaque fois. Mais ne sent-on pas que la succession même des circonstances qui le conduisent dans ces divers pays répond aux aspirations de son âme et produit tout naturellement cette admiration croissante? Peut-on s'étonner si le ciel de l'Italie semble pâlir devant celui de l'Andalousie; si les splendeurs du soleil africain, tout en ravissant Regnault, le font rêver à celles de l'extrême Orient? Il n'y a là ni contradiction, ni caprice, mais une initiation de plus en plus complète à la lumière que cherchait l'artiste et qui est la marque distinctive de son génie. Si ses jugements se modifient, c'est que des horizons encore inconnus s'ouvrent devant lui; son intelligence se dilate pour sentir, comprendre, goûter le beau partout où il le rencontre; il marche sans cesse

vers son but en s'affermissant, en progressant, et nous le voyons constater lui-même, avec une candeur charmante, les transformations par lesquelles passe son talent, et d'où il sort toujours plus grand et plus achevé.

Qu'il me soit permis, en mon nom et au nom de ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur d'être les amis d'Henri Regnault, de réclamer le dernier mot de cette publication, de dire ce que sa correspondance a peut-être laissé entrevoir : le charme qui était en lui et qu'il exerçait d'une manière irrésistible dans nos causeries intimes, alors qu'il s'abandonnait sans contrainte à son intarissable entrain et à l'expansion aussi affectueuse que spontanée de ses impressions. L'instruction solide et variée qui donnait tant de poids à ses appréciations, l'intérêt qu'il savait répandre sur les questions les plus diverses, sa verve naturelle, son originalité, exerçaient sur nous une véritable séduction. Avant qu'il eût donné des preuves irrécusables de son génie, nous tous qui le connaissions, nous avions conçu pour lui une admiration presque in-

consciente encore, mais inébranlable, car elle avait sa source dans sa nature même, si attrayante et si complétement belle. Malgré ses succès, il avait conservé une simplicité parfaite, un désintéressement, une modestie, une bienveillance qui l'empêchaient de jamais parler de ses travaux ou de ses projets, tandis qu'on le trouvait toujours prêt à faire valoir ses camarades et à leur rendre service avec une obligeance infatigable. C'est à ce caractère sympathique qu'il faut attribuer le nombre et l'intensité des amitiés qui l'entouraient ?

Nul ne l'a senti plus vivement que moi, et si je m'efforce aujourd'hui de faire apprécier et regretter autant qu'il le mérite celui qui fut mon ami, c'est à coup sûr un hommage que je rends à son talent et à son patriotisme, mais c'est par-dessus tout une dette de cœur que j'acquitte.

FIN

CATALOGUE COMPLET

DE

L'ŒUVRE DE HENRI REGNAULT

CATALOGUE COMPLET

DE

L'ŒUVRE DE HENRI REGNAULT

1854 — 1866

PEINTURES

1861 — Regnault (Henri), son portrait peint par lui-même. — E. n° 1.

— Portrait de madame Victor Regnault, mère de l'artiste. — Non exposé.

— Portrait de M. Léon Regnault, frère de l'artiste. — Non exposé.

Appartiennent à M. Victor Regnault.

— Portrait de feu M. Riocreux, conservateur du Musée céramique de la manufacture de Sèvres. — E. n° 2.

— Entrée des carrières de la manufacture de Sèvres. — E. n° 17.

— Six études. — Environs de Sèvres. — Non exposées.

Appartiennent à M. Victor Regnault.

1862 — Portrait de M. Biot, membre de l'Institut. — (Esquisse.) — E. n° 21.

1863 — Étude de tigres. — E. n° 30.

— Étude de tigre. — E. n° 31.

— Étude de lions. — E. n° 29.

— Cinq études peintes au Jardin des Plantes. — Non exposées.

Appartiennent à M. Victor Regnault.

1863 — Cheval arabe. — (Haras de Meudon.) — E. n° 22.
Appartient à M. Delagarde.

— Six études de chevaux. — Non exposées.
Appartiennent à M. Victor Regnault.

— Véturie aux pieds de son fils Coriolan. — Tableau de concours. — Obtint une médaille. — Non exposé.
Appartient à M. Victor Regnault.

1864 — Portrait de M. le baron R. Portalis. — Salon de 1864. — E. n° 4.
Appartient à M. le baron R. Portalis.

— Portrait de mademoiselle G. F***. — Salon de 1864. — Non exposé.

— Environs de Bourganeuf. Creuse. — E. n° 16.

— Dix tableaux. — Vues de la Creuse à l'École des beaux-arts — Non exposés.
Appartiennent à M. Victor Regnault.

1865 — Hallali du cerf. — E. n° 23.

— Chien de chasse. — E. n° 25.
Appartient à M. Jacot.

— Watch, chien courant du chenil de Meudon. — E. n° 26.
Appartient à M. Arthur de Rothschild.

— Étude de chien. — E. n° 24.
Appartient à M. Lefebvre.

— Copie des noces de Cana. — Inachevée. — Non exposée.
Appartient à M. Georges Clairin.

— Copie de la moitié des Noces de Cana. — Partie gauche. — Non exposée.
Appartient à M. Victor Regnault.

— Orphée aux enfers. — Tableau de concours. — Non exposé.
Appartient à M. Victor Regnault.

1866 — Thétis apporte à Achille les armes forgées par Vulcain. — Prix de Rome. — E. n° 5.
Appartient à l'Ecole des beaux-arts.

— Plage de Veules. — E. n° 13.

1866 — Environs de Veules. — Quatre études. — Une seule a été exposée sous le n° 7.

Appartiennent à M. Victor Regnault.

— Falaise de Veules. — E. n° 12.

— Le trou du diable près Douarnenez. — E. n° 8.

— Environs de la pointe du Raz. — E. n°. 14.

— Environs de Douarnenez. — E. n° 15.

— Soleil couchant en Bretagne. — E. n° 11.

— Rochers sur les côtes du Finistère. — E. n° 10.

— Environs de Douarnenez. — E. n° 6.

— Huit études faites en Bretagne. — Non exposées.

Appartiennent à M. Victor Regnault.

— Pêcheur breton sur un rocher au bord de la mer. E. n° 18.

— Portrait de madame veuve Mazois, grand'tante de Henri Regnault, sur son lit de mort. — E. n° 3.

Appartient à M. Victor Regnault.

— Étude de paon. — E. n° 20.

— Étude de faisan. — Non exposée.

— Étude de perroquets. — Non exposée.

Appartiennent à M. Victor Regnault.

— Décoration, nature morte. — E. n° 28.

Appartient à M. Bréton.

— Nature morte et accessoires. — E. n° 47.

Appartient à M. le baron de Villars.

— Deux panneaux décoratifs. — Salon de 1867. — E. n° 19.

Appartiennent à M. G. Renouard.

— Panneau décoratif pour salle à manger. — E. n° 9.

Appartient à M. G. de Rothschild.

— Les académies peintes par Henri Regnault à l'École des beaux-arts, ou chez M. Lamothe ont disparu pendant la guerre, ainsi qu'un tableau représentant la Vierge et l'Enfant-Jésus.

AQUARELLES

1864 — Tête de soldat mort. — Étude faite au Val-de-Grâce. — E. n° 80.

Appartient à M. Georges Clairin.

1866 — Brûleuses de varechs sur la côte du Finistère. — E. n° 81.

Appartient à M. E. Jadin.

— Environs de la pointe du Raz. — E. n° 82.

DESSINS

1854 — Bataille d'Issus. — E. n° 130.
1855 — Bataille d'Arbelles. — E. n° 131.
1856 — Bataille de Rocroy. — E. n° 132.

Appartiennent à mademoiselle G. Bréton.

— Étude de cheval. — E. n° 167.
1858 — Chèvres. — E. n° 143.
— Bœufs d'Auvergne. — E. n° 144.
1859 — Labour avec des chevaux. — E. n° 145.
1860 — Attelage de chevaux rentrant les moissons. — E. n° 146.
1862 — Portrait de M. Biot, membre de l'Institut, sur son lit de mort. — E. n° 190.
1863 — Dix études d'animaux divers. — E. n°s 133 à 142.
— Portrait de mademoiselle A. Regnault sœur de l'artiste.

Appartient à M. Victor Regnault.

1864 — Deux études de lions et de tigres. — E. n° 147 à 158.
— Onze études au crayon pour un grand tableau : la mise au Tombeau du Christ. — E. n° 168 à 178.
1865 — Portrait de mademoiselle A. L***.
— Huit dessins à la mine de plomb. — Études faites d'après les chiens de chasse à courre du chenil de Meudon. — E. n° 159 à 166.

1865 — Adieux de Germanicus. — E. n° 191.
1866 — Paysan breton. — E. n° 192.
— Portrait au crayon, d'un paysan breton. — E. n° 180.
— Vues prises sur les côtes du Finistère, entre Douarnenez et la Pointe du Raz. — Dix grandes études au crayon noir. — E. n°s 179 à 188.

Appartiennent à mademoiselle G. Bréton.

— Portrait de mademoiselle B***. — Non exposé. — Mine de plomb.
— Portrait de mademoiselle A. Holmès. — Non exposé. — Mine de plomb.

Appartiennent à madame de Sainbris.

— Portrait de mademoiselle A. Holmès. Non exposé. Dessin à la plume.

Appartient à mademoiselle A. Holmès.

— Arabe à cheval. — Dessin à la plume. — E. n° 276.
— Arabe à chameau. — Dessin à la plume. — E. n° 277.

Appartiennent à madame de Sainbris.

— Cheval arabe auprès du corps de son maître. — Dessin à la plume. — Non exposé.

Appartient à M. Arthur Duparc.

Monsieur Victor Regnault possède un grand nombre de dessins qui n'ont pas été exposés et que l'on peut classer ainsi :

1866 — Trente études de paysage d'après les environs de Sèvres. — 1856 à 1862.
— Environ deux cents dessins d'animaux d'après nature. — 1862 à 1866.
— Environ cent études d'animaux et de paysages de Normandie.
— Six études au crayon. — Plage d'Étretat.
— Environ soixante dessins se rapportant au tableau de la Mise au tombeau du Christ.

MM. Henri Rendu, Tito Nicora, Briand, Albert Rogat, Henri Baillière, A. de Sainbris, R. Portalis et Jules Noël, pos-

sèdent aussi de nombreux dessins d'Henri Regnault, datés de 1857 à 1866.

1867

PEINTURES

1867 — Portrait de madame A. F. D***. — Salon de 1868. — E. n° 42.

Appartient à M. Arthur Duparc.

— Portrait de madame ***. — médaillon. — Non exposé.

DESSINS

— Portrait de madame A. F. D***. — Mine de plomb E. n° 197.

— Portrait de M. A. F. D***. — Mine de plomb. — E. n° 196.

— Portrait de M. Ch. F. D*** — Crayon noir. — E. n° 195.

— Portrait de madame Ch. F. D***. — Crayon noir. E. n° 194.

— Portrait de madame L***. — Crayon noir. — E. n° 193.

— Portrait de M. A. H***. — Crayon noir. — Non exposé.

Appartiennent à M. Arthur Duparc.

— Portrait de M. A. H***. — Crayon noir. — E. n° 199.

— Portrait de madame A. H***. — Crayon noir. — E. n° 198.

Appartiennent à M. Albert Huet.

— Portrait de madame L***, à cheval. — Crayon noir. — Non exposé.

Appartient à madame Lepic.

1867 — Portrait de mademoiselle G. B***. — Crayon noir. — E. n° 203.

— Portrait de mademoiselle G. B***, à cheval. — Crayon noir. — E. n° 201.

— Portrait de mademoiselle P. B***. — Crayon noir. — E. n° 200.

— Portrait de M. L. B***. — Crayon noir. — E. n° 204.

— Portrait de mademoiselle N. Jacquemart. — Crayon noir. — E. n° 205.

Appartient à la famille Bréton.

— Portrait de M. Bida, dessinant. — Crayon noir. — E. n° 206.

— Portrait de M. Bida. — Crayon noir. — E. n° 202.

Appartiennent à M. Bida.

— Portrait de M. R. Bussine. — Crayon noir. — Non exposé.

— Portrait de madame R. B***. — Crayon noir. — Non exposé.

Appartiennent à M. R. Bussine.

1868

PEINTURES

1868 — Automédon domptant les chevaux fougueux d'Achille. — Envoi de première année. — Non exposé.

Appartient à M. Morton.

— Automédon. — Réduction du grand tableau; forme ovale. — E. n° 66.

Appartient au cercle des Phocéens.

— Paon. — Étude décorative. — Non exposé.

Appartient à M. Laguillermie.

— Portrait de madame la vicomtesse de D***. — Non terminé. — E. n° 44.

Appartient à M. le vicomte de Dampierre.

1868 — Portrait de M. E. Pessard. — Non terminé. — E. n° 39.

Appartient à M. E. Pessard.

— Nain jouant avec des chiens. — Esquisse. — E. n° 43.

Appartient à M. d'Epinay.

— Abattoir près d'un cirque de combats. — E. n° 27.

Appartient à M. Loup.

— Manchégo, paysan de la Manche. — E. n° 36.

Appartient à M. d'Epinay.

— Muletier espagnol. — E. n° 38.

Appartient à M. le comte de Louvencourt.

— Espagnol. — Tête d'étude. — E. n° 40.

— Gitana. — E. n° 51.

Appartient à M. E. Jadin.

— Gitana. — E. n° 52.

Appartient à M. Degeorge.

— Gitano. — E. n° 57.

Appartient à M. Bréton.

— Jeunes gitanes. — E. n° 46.

Appartient à M. Brune.

— Berger des montagnes de la Castille. — E. n° 49.

Appartient à M. Bréton.

— Berger de l'Alcaria. — E. n° 48.

Appartient à madame Normans.

— Avila. Muletiers espagnols. — E. n° 33.

Appartient à M. R. Portalis.

— Copie de la reddition de Bréda, d'après Vélasquez. — Envoi de troisième année. — E. n° 32.

Appartient à l'École des beaux-arts.

AQUARELLES

— Posada espagnole. — E n° 84.

Appartient à madame Eug. Baugnies.

— Porte de sacristie dans la cathédrale de Burgos. — E. n° 85.

Appartient à M. Fouret.

1868 — Intérieur de la cathédrale de Burgos. — E. n° 89.
Appartient à M. Cahen d'Anvers.

— Jubé de la cathédrale de Burgos. — E. n° 90.
Appartient à M. Bouley.

— Madame de B***. — E. n° 86.
Appartient au Musée du Louvre.

— Portail d'église à Avila. — E. n° 99.
Appartient à M. G. de Rothschild.

— Aguador de Madrid. — E. n° 87.
Appartient à M. R. Portalis.

— Manchégo. — E. n° 88.
Appartient à M. Marmontel.

— Manchégo. — Non exposé.
Appartient à M. Gauchez.

— Paysan d'Aragon. — E. n. 83.

— Paysanne espagnole. — Non cataloguée.
Appartient à M. Dreyfus.

— Paysan espagnol, paysanne et leur enfant. — Non catalogué.

— Homme du peuple à Madrid. — Non catalogué.

DESSINS

— Portrait de madame la princesse G. — Mine de plomb. — E. n° 207.

— Portrait de M. d'Épinay. — Mine de plomb. E. n° 208.
Appartient à M. d'Épinay.

— Berger italien appuyé sur son bâton. — Non catalogué.

— Pifferaro de la campagne romaine. — E. n° 219.

— Dessins sur bois pour l'ouvrage de M. Francis Wey : Rome.

— Étude de draperies. — E. n° 246.

— Pifferari. — E. n° 247.

— Femme du Transtévère. — E. n° 218.

— Joueur de mora. — E. n° 217.

— Le chapitre de la cathédrale de Burgos. — E. n° 213.

1868 — L'Espagne délivrée. — E. n° 210.
— Intérieur d'une fonda espagnole. — E. n° 209.
— Groupe d'insurgés espagnols. — E. n° 220.
— Sentinelle pendant la révolution. — Effet de nuit. — E. n° 215.
— Étude de gitane. — E. n° 216.
— Intérieur d'une cour à Madrid. — Dessin à la plume. — E. n° 223.
— Intérieur d'une posada. — Dessin à la plume. — E. n° 225.
— Environs de Madrid. — Dessin à la plume. — E. n° 226.
— Petit guitariste espagnol. — E. n° 214.
— Route montant à Avila. — Dessin à la plume. — E. n° 222.
— Avila. — Croquis à la plume. — E. n° 221.
— Intérieur d'une posada espagnole pendant la révolution. — E. n° 211.

1869

PEINTURES

1869 — Arrivée du général Prim devant Madrid, le 8 octobre 1868, avec l'armée révolutionnaire espagnole. — Salon de 1869. — E. n. 34.
Appartient au Musée du Luxembourg.
— Le maréchal Milans del Bosck. — Ébauche. — E. n° 35.
Appartient à madame la duchesse de Castiglione-Colonna.
— Portrait de madame de B***. — Salon de 1869. — E. n° 45.
Appartient à M. le comte de Barck.
— Toréador. — E. n° 56.
Appartient à M. Cahen d'Anvers.
— Judith et Holopherne. — Envoi de deuxième année. — Non exposé.
Appartient au Musée de Marseille.

1869 — Alhambra de Grenade. — Entrée de la salle des Deux-Sœurs. — E. n° 57.

Appartient à M. Cahen d'Anvers.

— Alhambra de Grenade. — Salle des bains. — E. n° 54.

Appartient à M. Bréton.

— Alhambra de Grenade. — Salle des Deux-Sœurs. — E. n° 58.

Appartient à M. G. de Rothschild.

— Alhambra de Grenade. — Colonnade du patio des lions. — E. n° 59.

Appartient à mademoiselle G. Bréton.

AQUARELLES

— Bain des femmes à l'Alhambra de Grenade. — E. n° 91.

— Alhambra de Grenade. — Non exposée.

Appartient à M. Clairin.

— Alhambra de Grenade. — Entrée de la salle des Deux-Sœurs. — E. n° 95.

Appartient au Musée du Louvre.

— Alhambra de Grenade. — Salle des Abencerrages avec la cour des Lions. — E. n° 92.

Appartient à M. G. de Rothschild.

— Alhambra de Grenade. — Patio des lions. — E. n° 93.

Appartient à M. Hecht.

— Alhambra de Grenade. — Intérieur et mirador de la salle des Deux-Sœurs. — E. n° 96.

— Alhambra de Grenade. — Cour des lions. — E. n° 97.

— Fontaine de l'Alhambra de Grenade. — E. n° 106.

Appartient à M. A. de Rothschild.

— Alhambra de Grenade. — Étude. — E. n° 107.

Appartient à madame Normans.

— Alhambra de Grenade. — Porte intérieure. — E. n° 101.

Appartient à M. Cahen d'Anvers.

1869 — Cour mauresque avec un laurier rose. — Grenade. — E. n° 94.

Appartient à madame Nathaniel de Rothschild.

— Lavoir mauresque à Grenade. — E. n° 98.

Appartient à madame Nathaniel de Rothschild.

— Lavoir mauresque à Grenade. — E. n° 100.

Appartient à madame Nathaniel de Rothschild.

DESSINS

— Portrait de madame la duchesse de M***. — Mine de plomb. — E. n° 228.

Appartient à M. le duc de Mouchy.

— Portrait de madame la comtesse de S***. — Crayon noir. — E. n° 230.

— Portrait de madame de L***. — Crayon noir. — E. n° 229.

— Barcelone. — Cour du Palais de justice. — Crayon. — E. n° 227.

— Intérieur de la cathédrale de Barcelone. — E. n° 212.

— Alhambra de Grenade. — Patio des lions. — E. n° 232.

— Alhambra de Grenade. — Mirador de Lindaraja. — E. n° 233.

— Première cour de l'Alhambra de Grenade. — E. n° 231.

— Chapiteau de colonne à l'Alhambra. — E. n° 224.

— Croquis de figures. — Espagne. — Mine de plomb. — E. n° 239.

— Croquis de maisons et d'intérieurs. — Espagne. E. n° 238.

— Croquis de figures. — Espagne. — E. n° 236.

— Croquis de figures. — Espagne. — E. n° 237.

— Croquis d'albums réunis, avec indications écrites. — non catalogués.

— Intérieur de maison espagnole. — Non catalogué.

1869 — Étude de la mosquée de Cordoue. — E. n° 249.
— Majorque. — 3 dessins. — E. n° 250, 251, 254.
— Paquita. — Deux dessins. — E. n° 265, 266.
— Alicante. — Onze dessins. — E. n° 252, 253, 257, 259, 260, 262, 267, 272, 273, 274, 275.
— Alicante. — Deux dessins. — Non catalogués.

1870

PEINTURES

1870 — Salomé. — Salon de 1870. — E. n° 55.
Appartient à madame de Cassin.
— Le départ pour la fantasia, à Tanger. — E. n° 61.
Appartient à M. Fressinet, de Marseille.
— La sentinelle marocaine. — E. n° 60.
Appartient à M. le baron de Rothschild.
— Exécution sans jugement sous les califes de Grenade. — Envoi de troisième année. — E. n° 64.
Appartient au Musée du Luxembourg.
— Intérieur d'un harem marocain. — E. n° 63.
Appartient à M. Baron.
— Sortie du pacha à Tanger. — E. n° 50.
— Patio à Tanger. — E. n° 62.
— Étude dans l'alcazar de Séville. — E. n° 41.
Appartient à madame G. de Rothschild.
— Galerie et porte de l'alcazar de Séville. — E. n° 53.
Appartient à M. Fouret.
— Négresse dansant. — Ébauche. — Non exposée.
Appartient à mademoiselle G. Bréton.

AQUARELLES

— Citadelle d'Alicante. — E. n° 102.
— Lavoir aux environs d'Alicante. — E. n° 103.

1870 — Environs d'Alicante. — E. n° 104.

Appartiennent à M. Ad. Fould.

— Étude à l'alcazar de Séville. — E. n° 105.

Appartient à M. Baron.

— Intérieur de harem. — E. n° 110.

— Haoua. — Intérieur de harem. — E. n° 109.

— Hassan et Namouna. — E. n° 108.

Appartiennent à mademoiselle G. Bréton.

DESSINS

— Alcazar de Séville. — Sept dessins. — E. n° 240 à 245, 248.

— Guadix. — Dix dessins. — E. n° 255, 256, 258 261, 263, 264, 268, 269, 270, 271.

— Portrait de M. A. Bida, en garde national. — E. n° 234.

Appartient à mademoiselle G. Bréton.

— Portrait de M. Victor Duruy, en garde national. — E. n° 235.

Appartient à mademoiselle G. Bréton.

FIN DU CATALOGUE.

TABLE DES MATIÈRES

ARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

